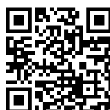
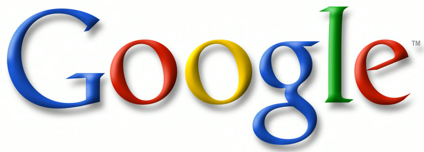
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

http://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

10173.a.3.



Digitized by Google

Rouen.

Digitized by Google

A ROUEN,

DE L'IMPRIMERIE DE NICÉTAS PERIAUX,

RUE DE LA VICOMTÉ, N° 55.



Digitized by Google

Digitized by Google

St C
R. du Renard
Faubourg Cauchoise
Hôtel Dieu
Eglise de la Madeleine
Champ de Foire
Route de Dieppe et du Havre
R. de le Cat
R. du Buffon
Contrat social
R. de
R. de
de Lenotre
Prefect
R. du
Gay-Trouin
Boulevards
Avenue du Mont Riboudet
Ile du petit Gay
SEINE FL.
Quai
Quai de la grande Chaussée
Rue Benoist
de la petite Chaussée

Digitized by Google

ROUEN;

PRÉCIS DE SON HISTOIRE,

SON COMMERCE,

SON INDUSTRIE, SES MANUFACTURES, SES MONUMENS:

GUIDE NÉCESSAIRE

POUR BIEN CONNAÎTRE

Cette Capitale de la Normandie;

SUIVI

DE NOTICES SUR DIEPPE, ELBEUF, LE HAVRE, BOLBEC, TANCARVILLE, LILLEBONNE, CAUDEBEC, SAINT-WANDRILLE, JUMIÉGES ET LES ENDROITS LES PLUS REMARQUABLES DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE;

PAR THÉOD. LICQUET,

Membre de l'Académie royale de Rouen et de la Société des Antiquaires de Normandie.

Deuxième Édition.



ROUEN,

ÉDOUARD FRÈRE, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE.

1831.

Digitized by Google



Digitized by Google

Rouen.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

César ne parle point de Rouen dans ses Commentaires ; Pomponius Mela n'en dit rien dans sa Géographie ; aucun écrivain antérieur à Ptolémée n'en fait mention. Cette observation seule démontrerait l'absurdité des nombreuses étymologies assignées au nom de Rothomagus, dont nous avons fait Rouen. Les moins invraisemblables sont celles qu'on a tirées de la langue primitive du pays; mais, sous ce rapport même, on ne peut que se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées, puisqu'en faisant venir Rothomagus de deux mots celtiques, les uns ont trouvé que ce nom voulait dire *grande ville;* d'autres, *ville au bord d'un fleuve;* d'autres encore, *ville où s'acquittent les impôts.* (1)

(1) Pour la réfutation des anciennes étymologies du nom de Rouen, voyez : *Recherches sur l'Histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon,* mémoire couronné par la Société d'Émulation de cette ville, le 9 juin 1826. — *Rouen, Frère,* in-8.

Digitized by Google

Ptolémée nous donne donc le point de départ pour l'histoire de Rouen. De son temps, c'est-à-dire dans la première moitié du second siècle, Rouen portait le nom de Rothomagus; c'était la capitale du pays des Velocasses. (1)

Si Rouen, ville gauloise, nous est très peu connue, Rouen, ville romaine, nous l'est davantage. Son existence n'est plus douteuse; son importance même est démontrée. Toutes les présomptions se réunissent pour faire penser que les Romains ont élevé les premières fortifications extérieures autour de la ville. Des restes de murailles, évidemment construites par ce peuple, ont été découvertes en 1789 dans les caves d'une maison (2) élevée sur le bord du fossé primitif. Ces constructions se prolongeaient à l'ouest, jusque sous les bâtimens de l'église Saint-Lo, et il est infiniment probable qu'elles se réunissaient, vers l'est, à d'autres débris d'architecture romaine trouvés en creusant les fondations d'une autre maison (3) rue de la Chaîne.

Voici la *première enceinte* de Rouen, sous les Romains, et tracée par eux : au midi, la Seine, dont les eaux, à cette époque, arrivaient jusque vers la ligne occupée aujourd'hui par la rue des Bonnetiers, la place de la Calende, celle de Notre-Dame dans sa

---

(1) *Velocasses, quorum civitas Rothomagus.* Ptol., lib. 2.

(2) C'est la raffinerie de sucre de M. Sautelet, rue des Carmes, vis-à-vis la place de ce nom.

(3) Appartenant à M. Nourry.

Digitized by Google

partie méridionale, et ainsi de suite, jusqu'à l'extrémité de la rue aux Ours. Au nord, le fossé qui existait sur toute la longueur des rues de l'Aumône et des Fossés-Louis VIII, c'est-à-dire depuis la rivière de Robec, à l'est, jusqu'à la rue de la Poterne à l'ouest. De ce dernier point, tirez une ligne vers le sud, en passant par le Marché-Neuf, la rue Massacre et la rue des Vergetiers, jusqu'à la rue aux Ours, vous aurez la limite occidentale. Celle de l'orient est naturellement tracée par le cours de Robec. La ville conserva cette enceinte jusqu'au Xe siècle, époque de l'établissement de Rollon dans cette portion de la Neustrie (1), à laquelle les Normands donnèrent leur nom.

J'ai dit que Rouen était une ville importante sous les Romains, et cette vérité est démontrée par le fait. Elle ne figure pas, il est vrai, dans la notice des dignités de l'Empire, comme siége d'un magistrat supérieur ; mais on l'y trouve néanmoins comme ville de garnison ; et c'était là que résidait le *præfectus militum Ursariensium* (2), à peu près comme nous dirions en français : le colonel du régiment des Ursariens.

Les annales ecclésiastiques déposent encore de

---

(1) La Neustrie comprenait tout le pays situé entre la Loire, l'Océan occidental, l'Océan britannique, et le royaume d'Austrasie. De ce côté, Bruxelles, Saint-Quentin, Soissons, Troyes et Autun, se trouvaient à peu près sur les limites des deux États.

(2) *Notitia dignitatum per Gallias, apud Grævium*, t. 7

l'importance de Rouen à cette époque. Nous voyons, en effet, dès les premiers temps du christianisme, les apôtres arriver dans les Gaules, se diriger sur Rouen, et y fixer leur séjour comme dans un lieu principal d'où la parole sacrée pouvait se répandre plus facilement dans le pays d'alentour.

Puisque saint Nicaise ne vint point à Rouen, il faut en considérer saint Mellon comme le plus ancien évêque. L'érection, ou la consécration d'une première chapelle à Rouen, sous l'invocation de la Vierge, voilà le seul fait matériel important que présente la vie de ce prélat. Quant à la destruction d'un temple dédié à la prétendue idole Roth, je crois avoir prouvé autre part (1), d'abord, qu'il n'a jamais existé d'idole de ce nom, ensuite, que le temple n'était point sur l'emplacement de l'église Saint-Lo; enfin, que ce temple a été abattu par saint Romain, près de quatre cents ans plus tard. (2)

Rien de bien remarquable à Rouen, sous les successeurs de saint Mellon, jusqu'à saint Victrice. Mais ici commence une ère nouvelle pour notre ville. Sa

(1) Mémoire couronné par la Société d'Émulation.

(2) Un savant antiquaire m'a fait l'honneur de me réfuter relativement à l'idole *Roth*. Mon respectable adversaire pense que cette idole pourrait très bien avoir existé. Sa brochure, tirée à 50 exemplaires, est malheureusement très rare. Un critique aussi plein de savoir et de politesse que M. le M. L.... (M. le marquis Le Ver), devrait admettre beaucoup plus de monde à ses doctes confidences.

Digitized by Google

population s'accroît, sa réputation s'étend; les temples du vrai Dieu s'y multiplient; saint Victrice travaille lui-même à leur construction; il roule les pierres de ses propres mains, il en porte sur ses épaules. (1)

Notre ville poursuit paisiblement sa carrière pendant près d'un siècle, jusqu'à saint Godard exclusivement. Nous touchons à une grande transition historique.

Depuis long-temps la puissance romaine luttait dans les Gaules contre les Francs. Clovis fait la conquête des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne; la monarchie commence, et voici Rouen ville française.

A saint Godard, qui mourut en 529, succéda Flavius, dans la même année. On rapporte à son pontificat, et l'on attribue à ses démarches, la première fondation, par Clotaire Ier, vers 540, de l'abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Ouen.

Après Flavius vient Prétextat, dont le nom seul rappelle celui de deux femmes trop célèbres, Frédégonde et Brunehaut. Cette dernière avait été envoyée en exil à Rouen par Chilpéric, roi de Soissons. Mérovée, fils de Chilpéric, aimait Brunehaut et en était aimé. Il vient à Rouen, épouse sa maîtresse; Prétextat bénit leur union. Chilpéric arrive, les deux amans se réfugient dans l'église de Saint-Martin-sur-

---

(1) *Voyez*, dans le corps de l'ouvrage, l'article consacré à l'église Saint-Gervais.

Digitized by Google

Renelle, bâtie en bois sur les murs de la ville. C'est à Grégoire de Tours que nous devons ce renseignement, et il est précieux, en ce qu'il pose la limite de Rouen, à cette époque, du côté du nord-ouest.

Frédégonde ne pardonna point à Prétextat; elle le fit assassiner, pendant la messe, dans la Cathédrale.

L'épiscopat de Mélance et de Hidulfe, successeurs de Prétextat, n'offre rien de remarquable. Celui de saint Romain l'est beaucoup plus; mais par la destruction des temples païens, et le fameux miracle de la *Gargouille*, qui donna naissance au privilége non moins fameux qu'avait le chapitre de délivrer tous les ans un prisonnier (1). On pense assez généralement, néanmoins, que saint Romain construisit une des églises qui se sont succédé sur l'emplacement actuel de la Cathédrale. Mais on s'est trompé quand on a dit que cet évêque avait extirpé le paganisme à Rouen et dans la province. Saint Ouen, qui vint après saint Romain, trouva le peuple grossier, superstitieux, idolâtre, par suite de la négligence de quelques évêques ses prédécesseurs. Les habitans des campagnes étaient bruts, cruels et voleurs; la morale et les sciences n'étaient cultivées que dans les classes supérieures de la société (2). Je

(1) J'entrerai dans quelques détails à cet égard, en parlant du monument dit *de Saint-Romain*, à l'article des *Halles*.

(2) *Voyez*, pour le tableau moral de Rouen à cette époque, le XVe chap., lib. 2, de la *Vie de saint Éloy*, par saint

Digitized by Google

trouve même, dans la préface de la vie de saint Eloy par saint Ouen, qu'on lisait à Rouen, au VIIe siècle, des auteurs dont il ne reste rien aujourd'hui.

Saint Ouen fonda ou enrichit beaucoup d'établissemens religieux, à Rouen et dans les environs. C'est sous lui que nous apercevons, pour la première fois, dans nos murs, un monument à Saint-Nicaise. C'est sous lui que nous voyons s'élever les maisons célèbres de Fontenelle (depuis Saint-Vandrille), de Jumiéges et de Sainte-Austreberte.

Au temps de cet archevêque, il y avait une prison d'état vers le bas de la rue de la Poterne. Ce fut dans cette prison que saint Ouen, trompé par le maire du palais Ébroin, fit enfermer Philibert, premier abbé de Jumiéges, faussement accusé du crime de lèse-majesté.

A saint Ouen succéda Ansbert, en 683; à cette époque, les arts mécaniques étaient sans doute peu avancés à Rouen, puisque le nouvel évêque, voulant élever un riche mausolée à son prédécesseur, fit venir des ouvriers de diverses provinces.

Selon le moine Aigrad, une grande famine eut lieu à Rouen et dans les environs, sous le pontificat d'Ansbert, qui fit servir les trésors de l'église au soulagement des pauvres.

L'histoire de Rouen se perd ici dans une grande

Ouen. Ce passage est du plus haut intérêt pour l'histoire de notre ville; je l'ai analysé dans le mémoire déjà cité.

Digitized by Google

obscurité; nos matériaux se réduisent, pour ainsi dire, à la nomenclature de nos évêques, jusqu'à l'époque où les hommes du Nord se montrent dans nos contrées. Depuis l'année 841, qu'ils parurent pour la première fois à l'embouchure de la Seine, jusqu'en 912, époque du traité de Saint-Clair-sur-Epte, Rouen et ses environs n'offrent plus qu'un théâtre de carnage, d'incendie et de ruines. Les étrangers dévorant le pays; la campagne déserte; la population massacrée; les villes à moitié détruites; partout la discorde, la haine, l'avarice, la rapacité; tous les excès réunis : tel est le tableau de la contrée à cette époque. Enfin Rollon est créé duc de Normandie; le fier norwégien devient le bienfaiteur du pays dont il avait été le plus terrible fléau. La population reparaît dans les campagnes; une police active est établie; le brigandage est réprimé; plus de pillards sur les routes, plus de voleurs dans les villes. Rouen se relève de ses ruines; ses monumens se réparent; son enceinte s'agrandit; son influence politique va devenir immense.

Cette *seconde enceinte* est due à Rollon, premier duc, et à son fils Guillaume-Longue-Épée. Ils resserrèrent les eaux de la Seine dans un lit plus étroit. Plusieurs églises, telles que Saint-Martin-de-la-Roquette, Saint-Clément, Saint-Étienne et Saint-Éloy (1), qui jusque là s'étaient trouvées dans de pe-

(1) *Voyez* les différens articles de ces églises, dans le volume.

Digitized by Google

tites îles, furent réunies à la terre-ferme. Cette portion de terrain, conquise sur le fleuve, reçut le nom de *Terres-Neuves*. Les limites de la ville restèrent les mêmes au nord, à l'est et à l'ouest.

Sous les premiers ducs suivans, la ville s'étendit à l'occident jusqu'au Vieux-Marché. La porte Cauchoise fut construite vers le commencement du XIe siècle, c'est-à-dire sous Richard II.

Une charte de Robert-le-Magnifique, frère de Richard III, prouve qu'il y avait à Rouen, vers l'an 1030, un lieu de prostitution publique. La surveillance en était confiée à un officier du prince, qualifié *custos meretricum*. Ce lieu était situé dans le voisinage d'une fontaine appelée *fons meretricum;* la fontaine elle-même se trouvait près du temple de la fabuleuse idole Roth; et, comme ce temple était bâti en amphithéâtre au nord de la ville, il résulte que la *fontaine des Courtisanes* n'était point auprès de l'église Saint-Lo, comme le dit Farin, comme on l'a souvent répété après lui.

La *quatrième enceinte* s'effectua sous les derniers ducs. La ville s'étendit au nord jusqu'à la hauteur de la rue Pincedos; à l'orient, jusqu'à la rue de la Chèvre. Ces deux rues occupent l'emplacement des fossés creusés à cette époque.

Très peu de temps après, Philippe-Auguste, qui venait d'enlever Rouen et toute la Normandie à Jean-Sans-Terre, fit bâtir le vieux château, qui se trouva compris à l'intérieur de la ville, au milieu du XIIIe siècle, sous saint Louis, à qui nous devons la *cin-*

Digitized by Google

quième enceinte. Rouen s'agrandit alors de la majeure partie du terrain occupé aujourd'hui par les paroisses de Saint-Patrice, de Saint-Nicaise, de Saint-Vivien et de Saint-Maclou. Les portes Martainville, Saint-Hilaire et Bouvreuil furent construites.

Un *sixième accroissement* eut lieu vers le milieu du XIVe siècle. Le couvent des Jacobins, qui fait maintenant partie de la préfecture, fut enfermé dans l'intérieur de la ville, aussi bien que l'église Saint-Pierre-le-Portier, ce qui obligea de reculer la porte Cauchoise. A l'orient, la ville s'agrandit du quartier de la Maréquerie.

Ce n'est probablement point à Rollon, premier duc, qu'il faut attribuer l'institution de l'échiquier. La première trace ne s'en trouve que sous Guillaume-le-Conquérant. Peut-être même n'est-elle bien visible que sous le roi-duc Henri Ier, son fils (1). D'anciens écrivains ont pensé qu'il existait un échiquier en Angleterre, avant la conquête. Le savant Madox, au contraire, (t. 1er, p. 177 et suiv.), déclare qu'il n'a trouvé les mots *scaccarium* ou *exchequer* dans aucun document précédant l'expédition de Guillaume. Mais il le rencontre peu de temps après, d'où il semble naturel de conclure que l'institution fut apportée par ce prince. L'échiquier était ambulatoire,

---

(1) *Voyez*, dans le VIIIe vol., p. 427, de l'*Archæologia*, publiée par la Société des Antiquaires de Londres, un Sigillum officii receptæ scaccarii Regis in Anglia, qui passe pour être celui dont on se servait sous ce prince.

et se tenait tantôt à Rouen, tantôt à Caen, quelquefois à Falaise. Louis XII fixa cette cour souveraine à Rouen en 1499, et en fit l'ouverture le 1er octobre de la même année. L'an 1515, François Ier érigea l'échiquier en parlement. Interdit en 1540 au mois d'août, ce parlement fut réinstallé le 7 janvier de l'année 1541.

D'épaisses murailles, des fossés profonds, des châteaux redoutables, beaucoup de tourelles, de bastions et de casemates, des portes fortifiées, faisaient de Rouen, avant la révolution, une place de guerre des plus importantes. Parmi tous les siéges qu'elle eut à soutenir, à différentes époques, et sans parler des assauts que lui livrèrent les Normands, il faut remarquer le siége de 949, par Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandres (1); celui de 1204, par Philippe-Auguste; celui de 1418, par Henri V, roi d'Angleterre; celui de 1449, à la suite duquel Charles VII reprit la ville aux Anglais; enfin, celui de 1591, par Henri IV. Dans tous ces siéges, et plusieurs autres moins considérables que je n'ai pas mentionnés, les habitans de Rouen firent toujours preuve d'une grande valeur, et quelquefois d'une résignation sans exemple.

Toutes les fortifications de la ville ont disparu depuis la révolution; l'antique physionomie de Rouen ne se retrouve plus qu'à l'intérieur, dans ses mo-

(1) *Voyez* l'article *Rougemare*, sous le titre *Places et Marchés.*

Digitized by Google

numens religieux et quelques maisons que la faux du temps ou la main des hommes paraissent avoir oubliées.

Avant 1790, on comptait à Rouen trente-sept églises paroissiales, et à peu près autant de communautés religieuses des deux sexes. Nous n'avons plus aujourd'hui que six églises paroissiales et huit succursales.

Rouen est situé sur un terrain en pente douce, et sur la rive droite de la Seine, qui le borne au midi; le faubourg Saint-Sever s'étend sur la rive gauche. La position géographique de la ville est aux 49° 26′ 27″ de latitude nord, et 1° 14′ 16″ de longitude, au méridien de Paris. Le soleil se lève et se couche plus tard pour Rouen que pour Paris d'environ cinq minutes. La largeur de Rouen, sans les faubourgs, est d'un kilomètre trois cents mètres, c'est-à-dire environ un tiers de lieue, de l'extrémité sud de la rue Grand-Pont à l'extrémité nord de la rue Beauvoisine. Sa longueur est d'environ trois kilomètres, ou près de trois quarts de lieue, d'une extrémité à l'autre des places Cauchoise et Saint-Hilaire. Le tour de la ville, y compris le port, n'excède pas six kilomètres, c'est-à-dire une lieue et demie.

Rouen est le siége d'un archevêché, dont l'église métropolitaine a pour suffragans les évêchés de Bayeux, d'Évreux, de Séez et de Coutances. C'est le chef-lieu de la quatorzième division militaire, du département de la Seine-Inférieure et de la troisième conservation forestière.

Digitized by Google

Il y a en outre à Rouen une cour royale, un tribunal de première instance, six tribunaux de paix; une chambre et un tribunal de commerce; un conseil de prud'hommes pour la conciliation des petits différends qui s'élèvent, soit entre des fabricans et des ouvriers, soit entre des chefs d'ateliers et des compagnons ou apprentis; une direction et une recette générale des contributions; une direction de l'enregistrement et des domaines; une direction des contributions indirectes; une direction des douanes; un hôtel des monnaies; deux grands hospices; deux prisons principales; un magnifique établissement pour le traitement des aliénés; un grand et un petit seminaire; un collége royal; dix-neuf pensionnats particuliers, et un grand nombre d'écoles d'instruction primaire pour les enfans des deux sexes.

Enfin il existe en cette ville trente-trois barrières, trois halles, huit marchés, vingt-une places, à peu près dix-sept mille maisons, et plus de quatre cent soixante-dix rues, traversées journellement et dans toutes les directions par une population d'environ quatre-vingt-dix mille individus.

CLIMAT DE ROUEN.

Il existe à Rouen presque autant d'espèces de climat, pour ainsi dire, qu'il y a de quartiers différens. Cette ville, néanmoins, a son climat général,

Digitized by Google

résultant de sa position géographique. Elle occupe le terrain compris depuis la Seine jusqu'au-dessus de la base des montagnes qui l'environnent. Elle est donc bornée de très près, depuis le nord-ouest jusqu'au nord-est, par la chaîne circulaire de côtes connues sous les noms de *Mont-aux-Malades*, *Mont-Renard*, *Mont-Fortin*, la côte des *Sapins* et celle de *Saint-Hilaire*. Elle l'est encore en grande partie, à l'est-sud-est, par la montagne *Sainte-Catherine*, qui couvre les deux tiers de la ville au soleil levant d'hiver.

Dans la partie septentrionale, plusieurs vallons séparent les montagnes que nous venons de nommer. Ces vallons étroits, qui se terminent en une espèce de cuve sous le *Mont-Fortin* et le *Mont-aux-Malades*, donnent lieu à quelques courans du nord, dont le quartier de Cauchoise reçoit la plus forte impression. Le courant le plus remarquable, de ce côté, vient par la vallée d'Yonville. Il était précieux pour le quartier du *Lieu de Santé*, à l'époque où les eaux bourbeuses des fossés, et les émanations des marais voisins, chargeaient l'atmosphère environnante de principes morbifiques et souvent délétères.

De la vallée de Darnétal, resserrée entre le versant septentrional des montagnes qui commencent à celle de Sainte-Catherine, et le versant méridional des côtes de Saint-Hilaire, vient un grand courant d'est, que reçoivent presque entièrement les quartiers de Saint-Hilaire, de Saint-Vivien et de Saint-Nicaise. Le contour formé par la côte Sainte-Catherine, au couchant, laisse encore une partie de

Digitized by Google

ce courant tomber sur le quartier Martainville, du côté du Champ-de-Mars, par où il arrive au port. Ce vent d'est, conséquemment sec et frais, peut devenir funeste aux personnes qui se reposent sur le port, vers le cours Dauphin, pendant les soirées d'été.

Un autre courant d'air débouche directement sur le port, par la gorge de la montagne Sainte-Catherine. Il est moins à craindre, quoiqu'il vienne aussi de l'est, parce qu'il arrive par le versant méridional de la côte.

Depuis le sud-est jusqu'au sud-ouest, la ville est entièrement ouverte, au midi, à une large plaine, formée dans la vallée de Seine entre les deux branches d'une anse considérable. C'est cette exposition qui fait souvent ressentir sur le port une température toute différente de celle qui règne dans la ville.

Sauf les courans du nord et de l'est, dont nous venons de parler, Rouen est donc complétement exposé aux vents du sud, ouest-sud-ouest, qui déterminent le climat général de la ville. Mais la position diverse des quartiers, l'espèce d'individus qui les habitent, le genre de leurs occupations journalières, l'ouverture plus ou moins grande des rues, la nature des constructions, et beaucoup d'autres causes encore, établissent sur différens points de la ville une atmosphère qui leur est propre. Le quartier Martainville est encore aujourd'hui fort malsain, parce qu'il est bas, humide, surchargé d'une population d'ouvriers, entassés dans des maisons délabrées, que séparent souvent des ruelles où deux

Digitized by Google

personnes de front ont peine à marcher, où le soleil ne pénètre jamais, où l'air est constamment chargé de miasmes dégoûtans et putrides. C'était pis encore avant le desséchement du *Pré-aux-Loups*, aujourd'hui le Champ-de-Mars. La construction du nouveau pont, qui nécessitera tôt ou tard l'exhaussement des terrains environnans, fera disparaître en grande partie ce fâcheux état de choses. Nous savons, en outre, que M. le marquis de Martainville, maire actuel de Rouen, donne en ce moment une attention sérieuse à l'assainissement du quartier dont nous parlons. Déjà, par son ordre, le plan d'un vaste marché est entièrement tracé. L'exécution de ce projet aurait pour résultat immédiat la suppression d'un assez grand nombre de vieilles maisons dans la partie la plus épaisse du quartier, la circulation de l'air, et le désencombrement de la rue Martainville, obstruée dans presque toute son étendue par les étaux des marchandes de poisson et de légumes. L'administration actuelle formera la seconde époque pour les constructions utiles et les embellissemens à l'intérieur de Rouen.

Voisin du quartier Martainville, celui de Saint-Hilaire est cependant beaucoup plus sain; parce qu'il est plus exhaussé, plus propre, et qu'il reçoit la plus grande partie du courant d'air qui débouche par la vallée de Darnétal.

Les quartiers qui offrent le plus de salubrité sont ceux de la Crosse, de Beauvoisine et de Saint-Patrice. Les rues y sont en général bien percées; l'air

Digitized by Google

y circule librement; il s'y trouve peu d'indigens; ces quartiers occupent d'ailleurs le haut de l'amphithéâtre.

Le faubourg de Saint-Sever, qui se lie aujourd'hui avec Sotteville, faubourg plus grand, plus peuplé, plus vivant que ne le sont beaucoup de villes du moyen ordre, s'étend sur la rive gauche de la Seine, qui déborde, dans ses inondations, sur les prairies à l'ouest et à l'est. Ce faubourg, du coté du midi, fait face aux sables, à la plaine et à la forêt de Rouvray. Dans les années humides et chaudes, surtout après les inondations de la Seine et les pluies continues, ce grand quartier voit régner des fièvres de différens caractères; dans les années froides et humides, on y remarque des fluxions rhumatismales et des dépôts d'humeurs froides.

Ajoutons quelques mots pour le climat du département.

Les contrées voisines de la mer sont, en général, froides et humides; une température plus sèche règne dans la partie centrale, dégarnie des vastes forêts qui l'ombrageaient autrefois. Le climat des larges vallées qui s'étendent à l'est, est généralement plus humide, parce que le sol est plus bas, et qu'il consiste, presque partout, en prairies voisines de forêts. La constitution atmosphérique du département est donc plutôt froide que tempérée, soumise à des variations brusques et fréquentes, et à des intempéries plus ou moins longues, qui donnent à une saison la température d'une autre.

Digitized by Google

CARACTÈRE DES NORMANDS.

« Les Normands, fait-on dire à Guillaume-le-Conquérant au lit de mort (1), les Normands sont un peuple généreux s'ils sont gouvernés avec justice et fermeté. Ils triomphent des plus grands obstacles, ils excellent sur tous les peuples; ils déploient plus de valeur dans les combats, et montrent aussi plus d'ardeur pour la victoire. Qu'on les soumette à une domination d'une autre nature, ils se déchirent entre eux, et consument leurs forces dans les factions intestines. La révolte et la sédition deviennent pour eux un attrait; ils vont s'abandonner à tous les excès. Il faut donc tenir, d'une main vigoureuse et impartiale, le frein de discipline qui les forcera de marcher dans le chemin de la justice. Q'on les laisse aller au gré de leur volonté comme un coursier débarrassé du joug, eux et leurs princes tomberont dans la misère, la confusion et la honte. » Guillaume parlait ainsi en 1087.

Depuis, un moine sicilien, Geoffroi Malaterra (2), a tracé au XIIe siècle un autre portrait moins flatteur, où l'on retrouve quelquefois, cependant, un

(1) Orderic Vital, *apud Duchesne*, page 656 : *Normanni, si bono rigidoque dominatu reguntur*, etc.

(2) *Apud Muratori*, t. 5, p. 550 : *Est quippe gens astutissima, injuriarum ultrix*, etc.

Digitized by Google

faux air de ressemblance avec les Normands d'aujourd'hui.

« Il est une nation très rusée (1), vindicative, qui méprisa le champ paternel dans l'espoir de trouver ailleurs plus de profit; avide de richesses et de puissance; dissimulant toujours (2); tenant un certain milieu entre la profusion et l'avarice (3), quoique ses princes recherchent la renommée que donnent de grandes largesses. Ce peuple connaît l'art de flatter; il s'applique avec tant de soin à l'éloquence, que les enfans du pays pourraient passer eux-mêmes pour des rhéteurs (4). Cette nation est des plus effrénées, si on ne la contient sous le joug

(1) Les paysans de basse Normandie sont encore connus par leur esprit malin. L'anecdote suivante trouve ici sa place : Louis XVI, revenant de Cherbourg en 1786, traversait la vallée d'Auge. La voiture du roi allait doucement; un paysan la suivait en chantant : « Ta chanson me plaît, dit le roi, *bis !* » — Qu'est-ce que cela veut dire? reprit le paysan. — Cela veut dire que je te prie de *recommencer*, ajouta le monarque. Et le paysan de chanter une seconde fois à gorge déployée. « C'est très bien, dit le roi; tiens, voilà pour ta chanson »; et il donna plusieurs pièces d'or au virtuose. « *Bis !* » s'écria aussitôt le rusé Bas-Normand, en tendant l'autre main. Louis XVI rit beaucoup, et *recommença*.

(2) Il n'y a pas encore long-temps qu'on prétendait que les Normands ne disaient jamais ni oui ni non, ni *vère* ni *nenni*.

(3) Ceci est encore vrai aujourd'hui.

(4) La Normandie est encore appelée *pays de sapience*.

Digitized by Google

de la justice. Elle souffre, au besoin, sans se plaindre, la fatigue, la faim et le froid. Elle aime l'exercice du cheval, l'attirail militaire, et le luxe dans les habits, etc. »

Le temps a sans doute apporté de grandes modifications dans le caractère normand; mais il n'a point effacé toutes les traces primitives. Un de nos savans compatriotes, que je ne nommerai pas ici, parce qu'il ne s'est point nommé lui-même, trace ainsi le tableau des mœurs normandes actuelles. Le portrait nous paraît d'une ressemblance parfaite.

« Il y a, dans toute cette race normande, un grand aplomb, une faculté de compréhension très étendue; et, ce qui est fort remarquable, à la fois beaucoup de chaleur dans la discussion des intérêts privés et de calme dans celle des intérêts publics. Ce n'est guère jamais que par la force de l'inertie qu'on y résiste à l'autorité et aux entraînemens de toute espèce; mais cette force est immense. On se prévient peu en Normandie, soit pour les choses nouvelles, soit pour les hommes nouveaux. Chaque étranger qui arrive avec l'intention de s'y établir, est soumis à un examen scrupuleux à son entrée à la Bourse ou dans la société; et malheur à lui s'il a cherché à en imposer sur rien de ce qui le concerne. Des dehors modestes, des procédés soutenus, de la régularité dans toutes les affaires et les habitudes de la vie, peu de dispositions à prendre des engagemens, et beaucoup d'exactitude à les tenir, voilà ce qu'il faut pour réussir en Normandie. Si nous

Digitized by Google

voulons enfin peindre les Normands d'un seul mot, nous dirons que leur province est la patrie par excellence de cette faculté si précieuse partout, si rare ailleurs, qu'on est convenu d'appeler le *bon sens;* qu'il y court les rues comme l'esprit à Paris, ou l'imagination dans le midi de la France; et que, combiné avec une persévérance qui va quelquefois jusqu'à la ténacité, il suffit, pour rendre compte de tout ce qui compose le caractère local, lorsqu'on l'examine dans les salons et dans les comptoirs, au théâtre ou au barreau, au sein des grandes villes ou des modestes hameaux. Nulle part, en Normandie, vous ne trouverez ni la taciturnité des Anglais, ni l'élégante frivolité des Parisiens, ni la loquacité ou l'entraînement des Méridionaux; mais une manière de parler et de raisonner qui va droit au fait, l'examine avec calme, en rend compte souvent avec adresse, et presque toujours avec cette propriété d'expressions qui prodigue le sens et compte les paroles. »

Une vieille tradition veut que les Normands soient perfides et processifs (1); mon savant confrère réfute très bien cette opinion.

---

(1) Sous ce dernier rapport, notre réputation était déjà faite au XIIe siècle. Robert Wace, qui terminait son *Roman de Rou* en 1160, fait dire à Guillaume-le-Conquérant, parlant des Normands :

« Foler è plaisier lor convient. »

Ils aiment à faire des folies et à plaider.

Digitized by Google

« Les Normands, dit-il, ne sont point assez empressés auprès des étrangers, assez avides de communications rapides, pour pouvoir souvent abuser de la confiance qu'on leur accorderait. Leur commerce est toujours réservé; comme ils ne révèlent point légèrement leurs secrets, il ne peuvent avoir beaucoup de prétentions sur ceux des autres, ni par conséquent beaucoup d'occasions de les dévoiler ou de s'en servir indiscrètement. Les Normands ont bien, généralement, de l'adresse et de la finesse dans le caractère; mais comme ils ne se livrent point aux autres, les autres n'ont pas non plus de motifs pour se livrer à eux, et ne doivent s'en prendre qu'à leur propre indiscrétion s'ils ont quelque occasion de s'en repentir.

« Quant à l'humeur processive reprochée aux Normands, nous regardons cette imputation comme moins dénuée de fondement, surtout si elle ne s'applique qu'aux classes inférieures de la société. Le paysan bas-normand montre, toutes les fois que l'occasion s'en présente, un attachement à ses intérêts et à ses droits qui l'entraîne souvent devant les tribunaux; mais cette fièvre de la chicane n'est endémique, quoi qu'on en dise, que dans certaines localités et dans certaines classes fort circonscrites. Partout ailleurs les lumières du siècle et le bon sens du peuple en ont depuis long-temps triomphé. Cependant, il y a encore plus de procès en Normandie que dans la plupart des autres provinces; mais cela tient au choc des intérêts, plus fréquent et plus violent que

Digitized by Google

partout ailleurs, dans un pays où se presse et se croise une population à la fois agricole, commerciale et manufacturière; où il n'y a point de cours d'eau que ne se disputent les usines et les prairies; point de village sans industrie, sans spéculations, sans circulation d'effets de commerce. Avec tant d'élémens de discussions, il ne faut pas, s'il y a beaucoup de procès en Normandie, aller en chercher la cause dans une disposition particulière des Normands de nos jours, mais y reconnaître une des nécessités imposées à toutes les sociétés actives et avancées. »

COMMERCE-INDUSTRIE.

Rouen est une des villes les plus commerçantes du royaume. Les deux branches d'industrie probablement les plus anciennes dans nos murs, sont la fabrication de la *toile* et la *teinturerie*. Notre archevêque saint Ouen en parle dans la *Vie de saint Éloy*, écrite au VIIe siècle, et il n'en parle point comme d'un genre d'industrie nouvellement établi. Une charte de Dagobert Ier, datée de 632, confirme ce renseignement. Il y est dit que les gens de Rouen qui viendront à la foire de Saint-Denis, pour y acheter du vin, du miel, ou de la *garance*, paieront douze deniers par voiture, *secundum antiquam consuetudinem* (1).

(1) *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, par Doublet, p. 656.

Digitized by Google

Jusqu'en 1787 environ, on filait encore le coton à la main, dans Rouen et tout le département. Vers cette époque, on essaya quelques machines importées d'Angleterre; elles furent brisées par les ouvriers, dans l'insurrection qui eut lieu à Rouen en 1789.

Cependant les avantages résultant de l'emploi des mécaniques avaient été appréciés; les filatures hydrauliques et à manége se multiplièrent sur tous les points. Les premières ont obtenu beaucoup plus de succès que les autres; au commencement de 1823, on en comptait cent vingt-une sur les différens cours d'eau du département : sur ce nombre, il y en avait quatre-vingt-quinze dans le seul arrondissement de Rouen. On ne trouve plus guère de filatures à manége qu'à Rouen et à Yvetot. Ajoutons que, depuis huit ou neuf ans, on a substitué avantageusement la force motrice de la vapeur à celle des chevaux.

Le filage du lin ne pouvait obtenir chez nous les mêmes développemens que celui du coton, attendu que l'emploi du fil, dans la fabrication des toiles, diminue de jour en jour.

Le chanvre se sème en petite quantité dans le département. Comme le lin, il se file à la main dans les différentes communes où on le récolte.

Rouen possède un grand nombre de teintureries. Les rouenneries se fabriquent avec des cotons teints, soit à Rouen, soit dans les environs immédiats de cette ville. On distingue communément trois espèces de teint : le *grand teint*, le *bon teint*, le *petit teint*.

Le grand teint résiste long-temps à l'action du

Digitized by Google

soleil, de la lessive, du savon et des alcalis. Le petit teint n'offre que très peu de solidité; le plus faible acide le détruit. Le bon teint est intermédiaire entre les deux autres.

Jusqu'en 1747, la couleur petit teint fut la seule praticable en France. A cette époque, trois particuliers, nommés Fesquet, Houdart et d'Haristoy, attirèrent en France des teinturiers grecs, et formèrent deux établissemens, dont l'un à Darnétal, à une petite lieue de Rouen. De ce moment on teignit chez nous en *rouge des Indes*, et le Levant perdit l'impôt que jusque-là nous avions été forcés de lui payer.

Le nombre des teintureries, en toutes couleurs, dans le département, était, il y a trois ans, de cent soixante-dix-sept. Le seul arrondissement de Rouen en contenait cent soixante-deux, dont quarante-neuf à l'intérieur de la ville, sur la rivière de Robec.

Parmi toutes les étoffes qui sortent de nos fabriques, il faut distinguer les *rouenneries;* c'est le nom général qu'on donne à ces toiles rayées ou à carreaux qui servent à l'habillement des femmes, et qui se confectionnent dans tout le département, mais en grande partie pour le compte des maisons de Rouen. L'extension immense donnée à ce genre de fabrication a déterminé successivement une diminution sensible dans le prix de ses produits; et cette diminution des prix a multiplié le nombre des produits, parce que la quantité des ventes est devenue bientôt une condition rigoureuse des bénéfices. Un plus grand nombre d'ouvriers est aussi devenu nécessaire. Nos

Digitized by Google

fabricans ont été en chercher dans les environs de Péronne, de Cambrai, d'Arras, de Saint-Quentin, et la place de Rouen dépense aujourd'hui trois millions par an, pour le prix de la main-d'œuvre et du transport des toiles fabriquées hors du département.

Depuis à peu près dix-huit ans, on fabrique à Darnétal un nankin absolument pareil à celui des Indes. Il en a la teinte, le grain et l'odeur. On est parvenu à imiter jusqu'au papier qui sert d'enveloppe à ces nankins, et dont la substance était inconnue ; les feuilles de papier coloriées, odorantes, et couvertes de caractères indiens, que renferme chaque pièce, et les cordelettes d'herbes qui les nouent. Six cents mille pièces, de quatre aunes chacune, sont annuellement fabriquées dans le voisinage de Rouen, et le prix de la plus belle n'excède pas 4 francs.

Quant aux blanchisseries des environs de Rouen, il est reconnu qu'elles donnent aux toiles un blanc supérieur aux blanchisseries de Paris, de Saint-Denis, de Saint-Quentin, etc. Celles-ci ne surpassent les nôtres que dans l'apprêt des calicots, pour lequel elles ont un procédé que nous ne possédons pas encore.

Les toiles peintes forment une branche considérable de notre commerce. Il en existe aujourd'hui plus de soixante-dix imprimeries dans le département. L'arrondissement de Rouen en comptait trente-quatre en 1827.

Le filage de la laine est aussi fort ancien dans le

Digitized by Google

département. Depuis vingt-cinq ans à peu près, la laine est soumise, pour cette première préparation, aux grands systèmes imaginés pour le coton. Les premiers établissemens ont été formés à Elbeuf, qui en compte aujourd'hui plus de trente, mus, soit par les chevaux, soit par la vapeur. Au moyen de ce dernier procédé, qui imprime à la machine un mouvement plus régulier, on obtient un fil plus doux et plus égal. Il existe, en outre, trois filatures hydrauliques sur la rivière de Bresle, arrondissement de Neufchâtel, quatre sur la rivière de Robec, et trois sur la rivière d'Aubette.

Le filage de la laine à la mécanique ou à la main, dans Elbeuf, occupe deux mille quatre cents ouvriers. La quantité de laine filée annuellement est de cinq cent quatre-vingt mille kilogrammes.

A Darnétal, il occupe sept cents ouvriers. La quantité de laine filée annuellement est de cent quatre-vingt mille kilogrammes.

A Aumale, cette préparation occupe deux cent vingt ouvriers, qui filent annuellement quatre-vingt-huit mille kilogrammes. Le filage de la laine sans l'emploi de l'huile commence à s'introduire dans les environs. De premiers essais font espérer un succès complet; l'un de ces procédés consiste principalement à soumettre la laine à la vapeur d'eau ou d'eau alcaline.

Les premiers teinturiers en laine s'établirent à Rouen; il se forma aussi quelques établissemens à Darnétal. ils réussissaient particulièrement dans la

Digitized by Google

couleur noire et l'écarlate. Depuis quatre-vingts ans, on suit, pour cette dernière couleur, les procédés des Gobelins. On ne compte plus aujourd'hui que trois teintureries en laine à Rouen, parce que le plus grand nombre des manufacturiers ont été s'établir à Elbeuf.

La quantité de draps fabriqués dans cette dernière ville est considérable; on l'évalue aujourd'hui de quarante-cinq à cinquante mille pièces par an. Deux mille sept cents ouvriers sont occupés au tissage, sur douze cents métiers. Quatre mille trois cents ouvriers sont employés aux autres manutentions que nécessite la fabrication.

Un département où l'industrie est portée à un si haut degré de perfection et d'activité, ne pouvait manquer de diriger aussi ses spéculations vers les produits chimiques. Ce genre de fabrication a fait chez nous d'immenses progrès depuis quarante ans. Les acides sulfurique, nitrique, muriatique et pyroligníque; les sulfates de fer, de cuivre et de zinc; l'alun, le muriate d'étain, la soude, le soufre, le savon; la colle-forte, la colle de Flandre, la colle des toiliers; les huiles rousses, à l'usage de corroyeurs, et beaucoup d'autres produits de natures diverses, ont de nombreux établissemens, tant à l'intérieur qu'aux environs de Rouen et dans le département. Pendant les années 1819, 1820, 1821 et les six premiers mois de 1822, l'administration a autorisé quatre cent treize établissemens du genre de ceux que nous venons d'indiquer, et parmi lesquels se

Digitized by Google

trouvent deux cent quatre-vingt-sept fourneaux seulement pour la teinture.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer tous les établissemens industriels de Rouen et du département; nous nous bornerons à indiquer le nombre de ceux qui se trouvent sur les cours d'eau.

Moulins à blé	1464
— à huile	223
— à papier	98
— à alizari et à indigo	37
— à tan	67
— à fouler et à presser les étoffes	38
Filatures	220
Imprimeries de toiles peintes	119
Curanderies	209
Teintureries	217
Blanchisseries	48
Tanneries	214
	2954

En tout deux mille neuf cent cinquante-quatre établissemens sur les cours d'eau seulement (en 1827).

Dans ce tableau, la rivière de Robec comprend trente moulins à blé, un à huile, trois à papier, trois à alizari, un à tan, quatre à fouler les étoffes, dix-huit filatures, quatorze imprimeries de toiles peintes, et soixante-douze teintureries. L'Aubette y figure pour neuf moulins à blé, un à huile, un à alizari, un à tan, trois à fouler les étoffes, quinze filatures, sept imprimeries de toiles peintes, une

Digitized by Google

curanderie, trente-huit teintureries et deux tanneries. La Renelle alimente une teinturerie et douze tanneries. De sorte que les trois petites rivières qui traversent Rouen font exister, à elles seules, deux cent trente-sept établissemens industriels.

De cette immense quantité de produits qui sortent annuellement de nos fabriques, résultent nécessairement des relations commerciales et maritimes fort étendues (1), soit à l'intérieur du royaume, soit avec les divers continens d'Europe, soit avec les colonies, l'Inde et l'Amérique. Nos maisons de commerce tirent leurs cotons de la Guadeloupe, de la Martinique, de Cayenne, du Sénégal, de Saint-Domingue, de la Havane, de l'Amérique septentrionale, de la Louisiane et du Brésil, de l'Inde, etc, etc. L'indigo, la cochenille, la laque, le roucou, toutes les autres substances tinctoriales, et beaucoup de bois de teinture, nous arrivent de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Domingue, de Saint-Thomas, de Saint-Jago, du Mexique, du Brésil, de Cayenne, de l'île Bourbon et du Bengale. La garance et l'alizari se tirent du Levant et des contrées méridionales de la France. D'un autre côté, nous exportons nos tissus de toute espèce et nos toiles peintes dans les colonies françaises, en Amérique, en Italie, en Espagne, etc. Il s'en fait aussi, à l'intérieur du royaume, une consommation considérable.

---

(1) En 1829, il est entré dans le port de Rouen 3328 navires, et il en est sorti 3297.

Digitized by Google

Sans parler de la foire de Beaucaire, où les négocians italiens et espagnols viennent s'approvisionner de rouenneries; des foires de Caen et de Guibray, qui fournissent aux besoins de toute la basse Normandie, nous dirons que la ville de Rouen en compte six annuelles, qui se tiennent le 20 février, la veille de l'Ascension, le 20 juin et le 23 octobre. (1)

La faïencerie de Rouen jouit aussi d'une certaine réputation. La première fabrique de cette nature fut établie, en 1673, dans le faubourg Saint-Sever.

Un autre genre d'industrie particulier à notre ville, ce sont les sucreries de toute espèce. Nos dragées et nos pistaches rivalisent avec celles de Verdun; la meilleure gelée de pommes se fait à Rouen;

Et le premier citron à Rouen fut confit.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que la ville de Rouen, si intéressante sous tant de rapports divers, ne le cède à aucune autre place sous celui du commerce, et surtout de l'industrie manufacturière. (2)

---

(1) On ne cite que quatre jours pour les six foires, parce qu'il s'en tient deux le 20 juin, et deux le 23 octobre, l'une pour les *merceries* de toute espèce, l'autre pour les *bestiaux*.

(2) Au mois de décembre 1796 (frimaire an V), plusieurs négocians et manufacturiers, convoqués par l'administration municipale, se réunirent pour procéder à l'élection d'un député de Commerce près le ministère des finances. Ils profitèrent de cette occasion pour se constituer en société, sous le titre de *Société libre pour concourir au pro-*

Digitized by Google

MONUMENS RELIGIEUX.

ÉGLISES PAROISSIALES.

J'ai dit, dans l'Introduction, que Rouen possédait, avant la révolution, trente-sept églises où le culte était célébré, et qu'elle n'en comptait plus aujourd'hui que quatorze; savoir : onze églises paroissiales et trois succursales. Je décrirai d'abord les églises paroissiales, puis les succursales, et je donnerai ensuite quelques détails sur celles qui ont été supprimées à la révolution. (1)

Cathédrale.

Tous les historiens sont d'accord pour attribuer à saint Mellon l'érection ou du moins la consécra-

---

grès du Commerce et de l'Industrie. Cette Société a puissamment contribué au premier établissement d'une Banque à Rouen, au rétablissement de la Chambre de Commerce, à la formation d'une Caisse d'Epargnes et de Prévoyance, dont elle a fait en partie la dotation, etc. Elle tient ses séances le premier mardi de chaque mois, dans une des salles du Tribunal de Commerce.

(1) Je prie les personnes qui désirent savoir où sont situés les monumens indiqués dans ce volume, d'examiner le plan en tête de l'ouvrage.

Digitized by Google

tion de la première chapelle chrétienne à Rouen. Ils se réunissent encore pour placer cette chapelle sur une portion du terrain occupé aujourd'hui par l'église Cathédrale. Désigner l'emplacement lui-même serait impossible sans doute; mais il faut nécessairement l'aller chercher dans la partie la plus septentrionale de l'édifice. La tour de Saint-Romain, dont la base est probablement le reste de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit, et qui présente assurément la partie la plus ancienne de tout l'édifice, fournirait seule la preuve de ce que j'avance. On n'en doutera plus, si l'on réfléchit que les eaux de la Seine, au temps de saint Mellon (260-311), et sept siècles encore après, arrivaient jusqu'à la place connue aujourd'hui sous le nom de *la Calende*, c'est-à-dire presque au pied de la Cathédrale actuelle, dans sa partie méridionale.

Saint Mellon a donc construit la première chapelle, ou consacré au culte une maison située en cet endroit (1). Les divers archevêques, jusqu'à saint Ouen inclusivement, auront successivement, ou agrandi, ou rebâti en entier le petit temple de saint Mellon. Saint Victrice et saint Ouen auront surtout contribué à ces agrandissemens et reconstructions. Le premier de ces deux prélats est, en effet, connu par de nombreuses fondations en ce genre; et il est

---

(1) Pommeraye, *Histoire de l'Église Cathédrale de Rouen*, p. 17. — *Rouen*, 1686, in-4.

Digitized by Google

dit positivement du second qu'il orna et enrichit la *mère-église* plus que tous ceux qui l'avaient précédé dans l'épiscopat. La Cathédrale se sera maintenue dans l'état où saint Ouen l'avait mise, pendant les cent cinquante-huit années qui suivirent la mort de cet archevêque (en 683), c'est-à-dire jusqu'en 841, époque où les Normands s'emparèrent de Rouen, sous la conduite d'Ascer ou Oscher. A la vérité, l'histoire ne nomme point la Cathédrale dans le récit des dévastations commises par les hommes du Nord dans cette première expédition; mais, quand on les voit mettre le feu partout, piller les monastères, et notamment Saint-Ouen, il est impossible de penser que la *mère-église* ait été épargnée. Elle possédait d'ailleurs d'assez riches ornemens pour tenter l'avidité des soldats, et nous trouvons, entre tous les objets précieux donnés à Notre-Dame par saint Ouen, un lit plaqué en or.

Pillée en 841, la Cathédrale, selon toute apparence, ne fut point détruite alors; ou bien il faudrait supposer, ce qu'il n'est guère possible de croire, qu'elle aurait été réédifiée dans l'intervalle jusqu'en 912, époque du baptême de Rollon dans cette église. Exposés à des ravages continuels de la part des pirates, les habitans fuyaient dans toutes les directions, et ne pensaient point à bâtir des temples; et puisque Rollon reçut le baptême dans la Cathédrale, en 912, puisqu'il fit à cette église de magnifiques présens aussitôt après la cérémonie, c'est que l'édifice avait été dépouillé et n'avait point été renversé.

Digitized by Google

Vers la fin du Xe siècle, Richard Ier fit agrandir la Cathédrale.

L'archevêque Robert, son fils, continua les travaux.

En 1055, Guillaume (le Bâtard) place Maurille sur le siége archiépiscopal de Rouen.

Maurille achève la Cathédrale, élève la pyramide en pierre qui portait son nom, et fait la dédicace du temple, en 1063, en présence de Guillaume, et des évêques de Bayeux, d'Avranches, de Lisieux, d'Évreux, de Séez et de Coutances.

En 1117, la foudre tombe sur la Cathédrale.

En 1200, l'église métropolitaine est détruite par le feu. Jean-sans-Terre, duc de Normandie et roi d'Angleterre, assigne des fonds pour la reconstruction de l'édifice.

C'est donc de cette époque que date la Cathédrale actuelle.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet immense édifice, tel que nous le voyons aujourd'hui, est l'ouvrage de plusieurs siècles, à partir du XIIIe jusqu'au XVIe inclusivement, en exceptant toujours la base de la tour Saint-Romain, qui offre des traces d'une antiquité plus reculée.

La longueur de la Cathédrale, en dedans, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de quatre cent huit pieds (à peu près quatre cent cinquante pieds anglais) : cette chapelle en a quatre-vingt-huit; le chœur cent dix, la nef deux cent dix. La largeur totale de l'édifice,

Digitized by Google

d'un mur à l'autre, est de quatre-vingt-dix-sept pieds deux pouces, savoir : la nef, vingt-sept pieds; épaisseur de chaque pilier, sept pieds huit pouces; chaque collatéral, quatorze pieds; chapelles, treize pieds cinq pouces. La hauteur de la nef est de quatre-vingt-quatre pieds; celle des collatéraux, de quarante-deux pieds. La croisée a cent soixante-quatre pieds de longueur sur vingt-six pieds de large. Au centre est la lanterne, élevée de cent soixante pieds sous clef de voûte, et soutenue par quatre gros piliers portant chacun trente-huit pieds de circonférence, et formés de trente-et-une colonnes groupées en faisceaux; au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie fort étroite. L'édifice reçoit le jour par cent trente fenêtres; il a été reblanchi en 1778, par des ouvriers italiens.

Parmi tous les vitraux de la Cathédrale, il en est plusieurs qui méritent particulièrement de fixer l'attention. J'indiquerai ici leur place, d'après la notice de M. E.-H. Langlois sur la peinture sur verre, et celle de M. Gilbert sur la Cathédrale.

Aile gauche, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : panneaux supérieurs occupés par plusieurs sujets relatifs à la vie de saint Jean-Baptiste, de saint Nicolas, etc. On y remarque des corroyeurs ou mégissiers, et, près d'une espèce de galerie soutenue par des arcades, un tailleur de pierre et un sculpteur façonnant le chapiteau d'une colonne. Un peu plus haut, on voit une église soutenue par des arcs-boutans, à la construction de laquelle tra-

Digitized by Google

vaillent des maçons. Près de là est une femme à genoux, élevant de ses deux mains un tableau chargé du plan d'une verrière ou fenêtre gothique.

Même aile, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : fenêtre occupée par des sujets relatifs à la vie de saint Sever.

Aile gauche du chœur, en face de la quatrième arcade : fenêtre entièrement occupée par la vie de saint Julien-l'Hospitalier.

Même aile, entre la chapelle latérale semi-circulaire et la chapelle de la Vierge : deux fenêtres représentant la vie de Joseph, fils de Jacob. On y lit encore, quoique difficilement, le nom du peintre verrier. Il est inscrit sur un phylactère, de la manière suivante :

CLEMENS VITREARIUS CARNOTENSIS M...

De l'autre côté du chœur, entre la chapelle de la Vierge et la chapelle latérale semi-circulaire : deux fenêtres, l'une représentant la Passion ; l'autre offrant la vie d'un Saint. Il est presque toujours peint nu, de la tête à la ceinture, et à cheval.

Chapelle semi-circulaire du croisillon méridional, dans l'amortissement d'une fenêtre, le martyre de saint Laurent.

Tous ces vitraux sont de la fin du XIIIe siècle. Le plus curieux est celui qui représente la vie de saint Julien-l'Hospitalier.

La Cathédrale renferme en outre plusieurs belles vitres du temps de la renaissance. Il faut distinguer,

Digitized by Google

entre toutes, celles qui représentent la vie de saint Romain, dans la chapelle de cet évêque, et celles qui décorent la chapelle de Saint-Étienne. On voit, dans cette dernière, saint Thomas touchant la blessure de Jésus-Christ; le Christ prêchant dans le désert; le Christ apparaissant à la Madeleine; la Pêche miraculeuse, etc., etc.

L'édifice est encore éclairé par trois grandes roses; deux aux extrémités de la croisée, et une au-dessus de l'orgue. La rose du nord est plus belle que celle du midi; la rose de l'ouest l'emporte sur les deux autres (1). Au centre de cette dernière est placé le Père éternel, environné d'une multitude d'anges qui tiennent divers instrumens de musique. Autour du grand arc ogive qui encadre la rose, sont distribuées dix figures d'anges, tenant chacune un instrument de la Passion.

L'orgue actuel (2) de la Cathédrale est un grand seize pieds, suspendu en porte à faux, au-dessous de la rose occidentale. Il fut fabriqué, en 1760, par le célèbre Lefèvre, facteur d'orgues de Rouen.

Le chœur est entouré de quatorze colonnes. Avant 1430, sa partie supérieure ne recevait le jour que par un petit nombre de fenêtres étroites. Depuis

---

(1) *Description historique de l'Église métropolitaine de Notre-Dame de Rouen*, par Gilbert. —*Rouen, Frère*, 1816, in-8., fig.

(2) Pour les renseignemens sur l'orgue ancien, *voyez* Pommeraye, p. 30.

Digitized by Google

cette époque, elle est éclairée par les quinze grandes croisées que l'on voit aujourd'hui. En 1467, sous le cardinal d'Estouteville, le chapitre fit faire les stales, dont les consoles sont décorées de sculptures extrêmement curieuses. Il est à remarquer que les calvinistes n'y touchèrent point en 1562 (1). En 1527, sous François Ier, le cardinal d'Amboise, deuxième du nom, fit achever les grilles magnifiques, en cuivre jaune et ornées d'arabesques, qui fermaient le chœur avant la révolution. Elles étaient au nombre de quatre, et remplaçaient d'anciennes grilles en fer. La figure équestre de saint George et les armoiries du cardinal se retrouvaient dans chaque panneau. Il paraît que des balustrades, également en cuivre, furent placées dans les entre-colonnes, sous l'épiscopat de Charles de Bourbon Ier, successeur de George d'Amboise II. Il faut croire aussi que ces balustrades étaient petites, puisqu'en 1732 on acheva d'en placer de nouvelles, après avoir retiré *les petites balustrades qui fermaient le sanctuaire* (2). Grilles et clôtures, tout disparut en 1793.

Un jubé en pierre, d'un style en harmonie avec le reste de l'édifice, ornait autrefois l'entrée du chœur : il a été remplacé, en 1777, par la construction mo-

---

(1) A la suite de l'état général des richesses et ornemens de la Cathédrale de Rouen, *la Normandie chrétienne* de Farin, p. 190, donne l'état des richesses de la Cathédrale pillées à l'époque dont il s'agit.

(2) *Flambeau astronomique* pour l'année 1735.

Digitized by Google

derne que l'on voit aujourd'hui. Ce jubé, malgré sa beauté, forme une malheureuse disparate avec l'ensemble de l'église. La tribune qui règne dans la partie supérieure est surmontée d'un Christ en plomb doré, exécuté par Clodion. Dans les entre-colonnes sont deux autels en marbre; l'un et l'autre ornés d'une statue en marbre blanc. La statue à droite est celle de la Vierge, ouvrage très-estimé de Lecomte. Cet autel a retenu le nom *du Vœu*, depuis 1637, à cause d'une procession générale qui se fit, à cette époque, pour obtenir la cessation de la peste. A la rentrée dans l'église, la procession s'arrêta devant cet autel, où *messieurs de l'hôtel commun* déposèrent une lampe d'argent, du poids de quarante marcs. La statue à gauche est celle de sainte Cécile, patrone des musiciens. Cette sculpture est due au ciseau de Clodion, auteur du Christ. Le coffre de chaque autel est orné de jolis bas-reliefs, représentant, à droite, Jésus-Christ mis au tombeau; à gauche, sainte Cécile au moment où elle vient d'expirer.

L'existence réelle d'une bibliothéque, à la Cathédrale, remonte à l'année 1424. Les chanoines firent construire, à cet effet, sur le cellier du chapitre, le grand bâtiment que l'on voit encore aujourd'hui. Il est long d'environ cent pieds sur vingt-cinq de large. On y montait par ce joli escalier gothique, construit dans la seconde moitié du XVe siècle par le cardinal Guillaume d'Estouteville, et placé dans l'encoignure du croisillon septentrional. Cette bibliothéque fut pillée et ruinée par les calvinistes, en 1562. Depuis,

Digitized by Google

l'archevêque François de Harley la rétablit, et fit mettre au-dessus de la porte cette inscription en lettres d'or, tirée d'une épître de saint Paulin à saint Severe :

Si quem sancta tenet meditandi in lege voluntas,
Hic poterit residens sacris intendere libris. (1)

TRADUCTION.

Celui qui éprouve un saint désir de méditer la loi, pourra venir ici consulter les livres sacrés.

M. de Harley fut secondé puissamment, dans cette utile entreprise, par les chanoines, qui léguèrent, pour la plupart, leurs livres à la bibliothéque. Le premier qui fit un legs de ce genre, fut Pierre Acarie, archidiacre, official et pénitencier à la Cathédrale. La donation eut lieu dans un chapitre général tenu le 16 août 1632. De ce moment, la bibliothéque devint publique. Il fut décidé, en outre, qu'à la fin du repas qui avait ordinairement lieu dans l'établissement le jour de l'Ascension, un chanoine renouvellerait la mémoire du premier donateur, et dirait, après les grâces : *Prions pour le repos de l'ame de M. Pierre Acarie, qui a donné commencement à cette bibliothéque.*

En 1788, le chapitre fit élever, sur la bibliothéque,

(1) On lit encore aujourd'hui dans l'arc ogive de la porte : BIBLIOTHECA.

un étage destiné au dépôt des archives de l'église. La partie supérieure de l'escalier qui conduit à cet étage a été construite en 1789, et dans le même style que le reste.

Avant 1424, et dès 1112, la Cathédrale possédait déjà plusieurs manuscrits, qui périrent dans l'incendie de 1200.

Une grande partie des livres de la Cathédrale se retrouvent aujourd'hui dans la bibliothéque publique, à l'Hôtel-de-Ville.

Vingt-cinq chapelles règnent dans le pourtour de la Cathédrale. La plus spacieuse, et la première à droite en entrant, est celle de Saint-Étienne, *la grande église*. C'était autrefois la *paroisse Notre-Dame*.

A l'extrémité de ce collatéral de la nef, en remontant, est la chapelle du *petit Saint-Romain* (1), où se trouve le tombeau de Rollon, premier duc. Le prince avait d'abord été inhumé dans le sanctuaire près le grand autel, qui se trouvait, à cette époque, vers le haut de la nef actuelle. L'autel ayant été reporté plus loin, la dépouille de Rollon fut placée dans l'enfoncement cintré où elle repose aujourd'hui.

---

(1) La chapelle du *grand Saint-Romain* est dans le croisillon de droite. La confrérie de Saint-Romain obtint cette translation en 1516, attendu que l'ancienne chapelle était trop obscure et trop *petite*, d'où lui est venu le nom de *petit Saint-Romain*.

Digitized by Google

Au-dessus de l'arcade, on lit cette inscription sur une table de marbre noir :

Hic positus est
Rollo
Normanniæ a se territæ, vastatæ,
Restitutæ
Primus dux conditor pater
A Francone archiep. Rotom.
Baptisatus anno DCCCCXII.
Obiit anno DCCCCXVII. (1)
Ossa ipsius in veteri sanctuario
Nunc capite navis primum
Condita
Translato altari, collocata
Sunt a B. Maurilio archiep. Rotom.
An. MLXIII.

TRADUCTION.

Ici est placé Rollon, premier duc, fondateur, père de la Normandie, dont il fut d'abord l'effroi, le fléau, puis le restaurateur. Baptisé par Françon, archevêque de Rouen, l'an 912, il mourut l'an 917. (*Voyez* la note au bas de la page.) Ses restes avaient été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, archevêque de Rouen, l'an 1063.

Dans le collatéral opposé, précisément en regard de la chapelle que nous quittons, est celle de *Sainte-*

(1) C'est une erreur : Rollon ne mourut qu'en 931 ou 932.

Digitized by Google

Anne. Là sont les restes de Guillaume-Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, assassiné dans une île de la Somme, par ordre d'Arnould, comte de Flandre. Comme le duc son père, il est dans une arcade enfoncée, au-dessus de laquelle est l'inscription suivante :

Hic positus est
Guillelmus dictus Longa Spata
Rollonis filius
Dux Normanniæ
Proditorie occisus DCCCCXXXXIV
Ossa ipsius in veteri sanctuario
Ubi nunc est caput navis, primum
Condita, translato altari, hic
Collocata sunt a B. Maurilio
Archiepisc. Rotom.
Anno MLXIII.

C'EST-A-DIRE :

Ici est placé Guillaume-Longue-Épée, fils de Rollon, duc de Normandie, tué par trahison l'an 944. Ses restes avaient d'abord été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, l'an 1063.

Que sont devenus ces monumens funèbres, jadis élevés dans le chœur de la Cathédrale, en l'honneur des rois, des princes et des guerriers? Qui nous affirmera que les inscriptions placées aujourd'hui dans le sanctuaire nous indiquent la sépulture des illus-

Digitized by Google

tres morts que nous cherchons? Où est le cœur de Charles V, déposé au milieu du sanctuaire? celui de Richard-Cœur-de-Lion, à la droite du grand autel? la dépouille de Bedford, le fils, le frère et l'oncle des rois, de ce Bedford, inhumé, selon Pommeraye, à la gauche du grand autel, et dont on nous montre aujourd'hui, derrière cet autel, la pierre sépulcrale indiquant qu'il a été enterré à droite? De tous les tombeaux qui existaient dans le chœur de la Cathédrale, il ne reste rien que trois inscriptions modernes sur des marbres placés au hasard. Ces trois inscriptions se rapportent à Richard-Cœur-de-Lion, à Henry-le-Jeune (1), l'un de ses frères, et au duc de Bedford.

Entrons dans la chapelle de la Vierge, et admirons les trésors qu'elle renferme.

Dans la seconde travée, à gauche en entrant, est un tombeau en pierre, sans inscription, sans statue. C'est celui de Pierre de Brézé, comte de Maulevrier, grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie. Il fut tué à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. Dom Pommeraye a donc été induit en erreur quand il a dit que Pierre de Brézé avait été inhumé à Rouen en 1463. Ce monument est remarquable par la grâce de ses proportions, par l'élégance et la délicatesse de son architecture. Il se

(1) *In metropolitana sede Rotomagi, prope majus altare, versus aquilonem. . . . tumulatur.* (Henricus junior). (*Hist. franc.*, XII, 539).

Digitized by Google

compose de deux pilastres de style arabesque, soutenant une arcade à plein cintre, que surmonte un fronton en entrelacs; le tout travaillé à jour et décoré de toutes parts des lettres initiales P B, en caractères gothiques. La niche du tombeau a environ cinq pieds de large sur quatre de profondeur. Sa hauteur est de six pieds quatre pouces jusqu'à la clef de la voûte, décorée d'un écu portant les armes du mort. Le même écu ornait, avant la révolution, les trois panneaux de la base du tombeau. On aperçoit encore les traces du ciseau destructeur. La hauteur du mausolée, jusqu'au dernier cordon d'en haut, est de dix-sept pieds. Les clochetons ou pointes des deux pilastres, qui sont en parties brisés, devaient s'élever encore de deux pieds et demi à trois pieds au-dessus; ce qui porte la hauteur totale du monument à vingt pieds environ.

Le nom de Pierre de Brézé est cité avec honneur dans nos annales, à l'époque de la conquête de la Normandie. Ce fut lui qui reçut à composition le château d'Harcourt, Gisors, Château-Gaillard. Ce fut lui qui entra le premier à Rouen, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Charles VII (1). La statue de Pierre de Brézé se voyait-elle autrefois sur le tombeau? On peut le supposer avec quelque apparence

(1) Extrait d'un manuscrit de M. Deville, membre de l'Académie royale de Rouen, de la société des Antiquaires de Normandie, d'Edimbourg, etc.

Digitized by Google

de probabilité ; mais il n'existe point, à cet égard, de témoignage authentique.

Tout à côté de ce monument est celui de Louis de Brézé, petit-fils du précédent, mort au mois de juillet 1531. La fameuse Diane de Poitiers lui fit élever ce mausolée. Le corps du tombeau est chargé de quatre colonnes de marbre noir, dont les chapiteaux et les bases sont de marbre blanc. Au milieu de ces colonnes est un cerceuil, sur lequel gît la statue en marbre blanc du grand-sénéchal. Le mort est étendu sur le dos : ses traits sont effrayans ; on voit qu'il vient d'expirer. Le corps est entièrement nu, la main gauche placée sur la poitrine. Le cénotaphe est de marbre noir, et chargé, aussi bien que la statue, du nom de curieux imbéciles qui n'ont pas craint de vouer leur mémoire au ridicule. La perfection de cette sculpture la fait attribuer au célèbre Jean Goujon. Derrière cette statue, on en voyait autrefois une autre du même personnage, représenté en habit de comte, avec le collier de Saint-Michel, et une couronne sur la tête. On ne retrouve aujourd'hui que la trace des scellemens qui la fixaient sur le tombeau. Aux deux extrémités de la figure gisante, sont deux statues de femme, en marbre blanc. Du côté de la tête, c'est Diane de Poitiers agenouillée, les bras croisés, et en habit de veuve. Aux pieds, c'est la nourrice du sénéchal, que l'on a pris long-temps pour la Vierge tenant l'enfant Jésus ; c'était l'opinion générale au temps de Pommeraye, qui parle de tableaux, de figures, de cierges,

Digitized by Google

de chapelets suspendus autour de cette image. Dans le fond, au milieu, existaient deux inscriptions, l'une en prose, l'autre en vers. Toutes deux ont été enlevées à la révolution; mais on a replacé celle qui est en prose; la voici :

Louis de Brezé, en son vivant chevalier de l'ordre, premier Chambellan du Roy, grand Seneschal et Gouverneur pour le dict Sieur, de ses pays et duché de Normandie, Capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, Capitaine de Rouen, de Caen, Comte de Maulevrier, Baron de Mauny et du Bec-Crespin, Seigneur Châtellain de Nogent-le-Roy, Anet, Bréval et Montchauvet, apres avoir vescu par le cours de nature en ce monde en vertu, jusqu'à l'âge de soixante et douze ans, la mort l'a fait mettre en ce tombeau pour retourner vivre éternellement. Il décéda le vingt-troisième de juillet mil cinq cent trente et un.

L'inscription en vers était ainsi conçue :

Dedans le corps que ce blanc marbre serre,
Jadis le ciel pour embellir la terre
Transmit le choix des illustres espritz,
Lequel au corps feist tant d'honneurs acquerre,
Qu'en temps de paix et furieuse guerre,
Sous quatre Roys il emporta le prix.
Le souverain pour son partage a pris
Cette noble ame, et la terre a repris
Le corps jà vieux : mais quant à sa gloire ample,
Pour ce qu'elle est de vertu décorée,
Aux bons François est icy demourée,
Pour leur servir de mémorable exemple.

Une troisième inscription, qui probablement n'aura

Digitized by Google

pas été aperçue en 1793, se trouve dans le fond à l'angle supérieur du côté gauche. La voici; c'est la veuve elle-même qui parle, ou que l'on fait parler :

Hoc Lodoice tibi posuit Brezœe sepulchrum,
Pictonis amisso mœsta Diana viro.
Indivulsa tibi quondam et fidissima conjux,
Ut fuit in thalamo, sic erit in tumulo.

TRADUCTION.

O Brézé, Diane de Poitiers, désolée de la perte de son époux, t'a élevé ce monument. Elle fut ta compagne inséparable, ton épouse très fidèle dans le lit conjugal; elle te le sera également dans le tombeau.

De malins esprits ont remarqué que la duchesse de Valentinois disait vrai, et qu'elle fut *aussi* fidèle dans un cas que dans l'autre.

Au-dessus de l'entablement, est la statue équestre, en marbre blanc, du sénéchal. Des deux côtés de l'arcade où est cette statue se voient quatre cariatides couronnées de fleurs, et représentant : les deux à droite, la Prudence et la Gloire; les deux à gauche, la Victoire et la Foi. Sur la frise du premier ordre, au-dessous de quelques figures portant des festons, on lit cette devise : *Tant grate chevre, que mal giste*. Le couronnement est un attique formant une niche, dans laquelle on voit une statue en marbre blanc. Elle tient une épée et représente la Force, selon les uns, la Justice et la Prudence selon les autres. Dans la frise au-dessus de la figure, est

Digitized by Google

cette inscription : *In virtute tabernaculum ejus.* La corniche se termine par deux chèvres portant les armoiries du sénéchal. Dom Pommeraye remarque avec raison que toutes les frises sont de marbre blanc, tandis que les architraves et les corniches sont de marbre noir. Ce mausolée, l'une des productions les plus remarquables de l'art, sous François Ier, est attribué au célèbre Jean Cousin.

Plus brillant peut-être, mais moins pur sous le rapport du style, le tombeau des cardinaux d'Amboise orne le côté droit de la chapelle; il est placé dans l'épaisseur de la muraille. Après sept années d'un travail sans interruption, il fut achevé en 1522 sous l'archevêque d'Amboise, deuxième du nom : nous disons l'archevêque, parce qu'à cette époque la prélat n'était point encore revêtu de la pourpre romaine. Les corps de ces deux cardinaux ne reposent point dans le mausolée; ils étaient au pied, sous une tombe de marbre noir, dans un caveau qui n'avait que la largeur nécessaire pour contenir les deux coffres de plomb, posés sur quatre barreaux de fer. La sépulture a été violée pendant la révolution, et les coffres enlevés. A la partie inférieure du monument, dans des niches séparées par des pilastres, sont de charmantes petites statues, au nombre de six, représentant la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance. Toutes ces statues sont en marbre blanc. Sur le tombeau, de marbre noir, paraissent les deux cardinaux George d'Amboise, oncle et neveu. Ils sont à genoux sur des coussins;

Digitized by Google

la tête est nue ; les mains sont jointes. L'expression de la prière et de la piété est parfaite dans les deux personnages, surtout dans la figure de George d'Amboise Ier. A leurs pieds, et sur le devant du cénotaphe, on lit, sur une seule ligne, l'inscription suivante, qui ne concerne que le cardinal-ministre.

Pastor eram cleri, popvli pater, avrea sese
Lilia svbdebant, qvercvs (1) *et ipsa michi.*
Mortvvs en iaceo, morte extingvvntvr honores;
At virtvs, morte nescia, morte viret.

TRADUCTION.

J'étais le pasteur du clergé, le père du peuple ; les lys d'or, le chêne lui-même, reconnaissaient mon influence ; maintenant je suis étendu sans vie, les honneurs périssent dans la tombe ; mais la vertu, plus forte que la mort, reçoit un nouveau lustre de la mort même.

D'autres inscriptions latines, beaucoup plus longues, étaient autrefois placées autour du monument. L'une d'elles était en forme de dialogue entre la France et un passant. On ne voit plus aujourd'hui que celle que je viens de rapporter. Sur le fond du monument est un bas-relief représentant le patron des deux prélats (saint George) terrassant un dragon. Sur les côtés, sont réparties huit autres figures,

(1) C'est-à-dire que le pape Jules II était de la maison de *Rovere* (*Quercus*). Il portait d'azur à un *chêne* d'or englanté.

Digitized by Google

parmi lesquelles on reconnaît la sainte Vierge, plusieurs saints, et notamment saint Romain, archevêque de Rouen dans la première moitié du VII[e] siècle. Une voussure décorée de sculptures aussi remarquables par le bon goût que par la richesse des ornemens, soutient un attique, où l'on voit les douze apôtres, deux à deux, dans des niches élégantes, séparées par des pilastres.

Les deux mausolées que je viens de décrire ne se recommandent pas seulement par le luxe et l'éclat dont ils brillent, et par les souvenirs qu'ils retracent; ils ont un attrait de plus, en ce qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'art, à l'époque où le style appelé gothique allait faire place aux gracieuses productions de la renaissance.

Au pied du tombeau des cardinaux d'Amboise, et dans leur ancien caveau, est inhumé le cardinal Cambacérès (1), décédé à Rouen le 25 octobre 1818. MM. du chapitre ont fait graver sur sa tombe l'inscription suivante :

Hic jacet :
Eminentissimus cardinalis
Stephanus Hubertus Cambaceres,
Successor
Em. card. de la Rochefoucaud,
Evectus ad sedem archiepisc. Rotomagi,
Vix sedatis

---

(1) Le Précis de l'Académie royale de Rouen, année 1819, contient une Notice biographique sur le cardinal.

Digitized by Google

Ecclesiæ Gallicanæ procellis;
Hanc tenuit
Annos XVI *et menses* V.
Munificus in hanc basilicam
Altaria donis cumulavit,
Plenus meritis,
Clero, cujus forma;
Junioribus levitis, quorum pater;
Egenis super quos intelligebat;
Toto diœcesi,
Omnibus
Memoriam virtutum suarum
Derelinquens,
Seminario hærede instituto,
Vita decessit
Anno MDCCCXVIII.
Die octobris XXV.
Quo fiebat
Festum SS. Pontif. Rotomag.
Ætatis suæ LXII.
Requiescat in pace.
Hoc animi grati monumentum Capitulum posuit.

TRADUCTION.

Ci-gît très éminent cardinal Étienne-Hubert Cambacérès, successeur de très éminent cardinal de la Rochefoucaud. Il fut élevé au siége archiépiscopal de Rouen peu de temps après que les troubles de l'Église gallicane furent apaisés. Il l'occupa seize ans et cinq mois. Libéral envers cette basilique, il combla les autels de présens. Plein de mérites, il laisse le souvenir de ses vertus au clergé dont il était l'exemple, aux jeunes lévites dont il était le père, aux indigens dont il était la providence, à tout son diocèse, à tous les hommes. Après avoir institué le séminaire son héritier, il sortit

Digitized by Google

de la vie l'an 1818, le 25 octobre, jour de la fête des saints pontifs de Rouen, à l'âge de soixante-deux ans. Qu'il repose en paix.

Le chapitre reconnaissant lui a consacré ce monument.

L'autel de cette chapelle est orné d'un fort beau tableau, de Philippe de Champagne, représentant l'*Adoration des Bergers*. Les peintres et les connaisseurs en font le plus grand cas. Il est à regretter qu'un voyageur anglais, homme instruit d'ailleurs, et ami des arts, n'ait trouvé à cette belle composition d'autre mérite que celui de cacher une égale quantité de pieds carrés de la muraille (1).

En sortant de la chapelle de la Vierge, immédiatement à droite, est un tombeau sur lequel on n'a pu faire jusqu'ici que des conjectures. On y voit, sous une arcade à plein cintre, la statue d'un évêque étendu sur le dos. Dans la partie inférieure du sépulcre sont des bas-reliefs mutilés, que l'on pourrait supposer représenter un synode. On y distingue du moins plusieurs personnages assis, tenant des livres, et au milieu d'eux un évêque pour les présider. Dans la partie

---

(1) La Cathédrale renferme encore plusieurs tableaux remarquables; il faut distinguer, entr'autres, une *Annonciation*, par Letellier, de Rouen, neveu du célèbre Poussin: elle se trouve dans la seconde chapelle du collatéral gauche, en entrant par le grand partail. A droite et à gauche du chœur sont placées une *Samaritaine*, par Charles Tardieu, et une *Mise au Tombeau*, par Poisson.

Digitized by Google

supérieure on remarque des anges emportant sur un drap l'ame du défunt, figurée par un corps d'enfant.

En attendant qu'on ait découvert le nom du prélat qui repose en ce lieu, je ne dois pas laisser ignorer, quelque ridicule qu'elle puisse être, la tradition populaire qui s'attache à ce monument. Elle veut, cette tradition, que le corps du personnage inhumé sous cette voûte soit celui d'un évêque qui, dans un moment de colère, avait tué son domestique d'un coup de cuiller à pot. Le peuple ajoute que l'évêque, repentant, ne voulut point être enterré dans l'église, mais qu'il défendit en même temps qu'on l'enterrât dehors, et que ce fut pour obéir à cette volonté ambiguë qu'on lui creusa un tombeau dans l'épaisseur du mur.

Non loin de la chapelle de la Vierge, dans le collatéral droit, en regardant l'orient, est la sacristie. Il faut s'arrêter devant sa clôture en maçonnerie et sa porte en fer : ce sont deux ouvrages très estimés de la fin du XVe siècle. Le mur de clôture est dû aux libéralités de Philippe de la Rose, grand-archidiacre, et fut élevé en 1473, selon Farin; en 1479, selon Pommeraye.

Sortons maintenant de la Cathédrale, et jetons un coup d'œil sur l'extérieur de cette admirable basilique. Ici les détails sont impossibles; il faut voir le tableau en masse pour s'en faire une idée. Qui pourrait compter tant de sculptures, de chapiteaux, de galeries à jour, de bas-reliefs, d'ornemens qui se multiplient sous toutes les formes? Les explications

Digitized by Google

historiques sont à peu près les seules que l'on puisse offrir au lecteur. Ajoutons qu'elles sont les plus utiles, puisque le reste est l'affaire des yeux et du goût. Toute la partie de la façade occidentale, comprise entre les deux tours, est due à la munificence du cardinal d'Amboise I[er]. Les travaux furent commencés le 12 juin 1509, et terminés en 1530. Les bas-reliefs qui décorent le dessus des portes, sous les trois entrées du parvis, ont été plus ou moins mutilés par les calvinistes en 1562. Celui de droite est maintenant à peu près méconnaissable : celui du grand portail représente l'arbre de Jessé, c'est-à-dire la généalogie de la Vierge ; celui de gauche est le supplice de saint Jean, dont voici l'histoire en peu de mots.

On célébrait la naissance d'Hérode. Le tétrarque donna un souper splendide : il est représenté à table dans la partie gauche du bas-relief. Hérodias, sa concubine, voulant perdre saint Jean, qui avait blâmé hautement ce commerce illégitime, ordonna à sa fille d'aller danser en présence d'Hérode ; ce qu'elle fit. L'histoire sainte ne dit pas, je crois, que ce fut sur les mains et les pieds en l'air, comme on le voit dans le bas-relief. Hérode, charmé, promit d'accorder à la fille d'Hérodias tout ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. La fille va consulter sa mère, qui lui répond : Allez, et dites au roi : « Je ne souhaite, seigneur, ni autorité ni richesse ; mais je veux la tête de Jean-Baptiste. » Le consciencieux tétrarque obéit ; et l'on aperçoit, au

Digitized by Google

côté droit du bas-relief, la tête de saint Jean dans un bassin. A l'extrémité de ce même côté, on voit le bourreau au moment où il va frapper saint Jean, qui a la tête passée par une fenêtre.

Ce portail souffrit considérablement d'une tempête affreuse qui eut lieu en 1683. (1)

La tour qui termine la façade au nord, porte le nom de *Saint-Romain*. Sa base est la partie la plus ancienne de tout l'édifice ; le surplus n'a été construit que successivement et à différentes époques. Elle a été terminée en 1477, sous le cardinal d'Estouteville. La tour Saint-Romain renfermait onze cloches avant la révolution. Il y en avait quatre autres dans la pyramide, et une seule, mais qui pesait probablement autant que toutes les autres, dans la Tour de Beurre, dont je vais parler.

Cette tour, qui termine la façade au sud, est nommée *la Tour de Beurre* parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes offertes par les fidèles, qui obtinrent depuis la permission de manger du beurre pendant le carême : elle a deux cent trente pieds d'élévation. La première pierre fut posée au mois de novembre 1485, par Robert de Croixmare, archevêque de Rouen. Les travaux durèrent près de vingt-deux ans, puisque l'édifice ne fut terminé qu'en 1507, selon Pommeraye. Avant d'être achevée, la tour

(1) Pommeraye, *Hist. de la Cathédrale*, pag. 33 et 34, donne le détail du désastre occasionné par cet orage.

Digitized by Google

avait été bénie par Henri Potin, suffragant du cardinal George d'Amboise Ier.

Le 29 septembre de l'an 1500, ce cardinal fit déposer, sur le bureau du chapitre, 4000 liv. pour servir à la fonte d'une cloche, voulant, disait-il, qu'elle fût *la plus belle du royaume*. On fit marché avec le fondeur pour une cloche du poids de quarante-deux mille livres ou environ. Déjà les fourneaux étaient établis au pied de la tour; le moule était commencé, mais on réfléchit que la charpente de la tour n'était pas assez forte pour supporter le colosse. Le moule fut brisé, on en fit un autre qui devait donner une cloche de trente-deux mille livres ou à peu près. L'opération eut lieu le lundi 2 août 1501, à huit heures du soir, à la suite d'une procession générale autour de l'église et de l'archevêché. La cloche avait au bas trente pieds de tour; sa hauteur, y compris les anses, était de dix pieds. Elle pesait trente-six mille livres, selon nos historiens; trente-cinq mille livres, selon l'astronome Lalande. Le poids du battant était de sept cent dix livres. Le fondeur mit ces vers autour :

Je suis nommee George d'Amboise
Qui bien trente six mille poise
Et cil qui bien me poisera
Quarante mille y trouvera.

Des vers latins, qu'on trouvera dans Pommeraye, étaient aussi gravés sur la cloche.

Digitized by Google

Le fondeur ne survécut que vingt-six jours à l'achèvement de son ouvrage. On l'inhuma au bas de la nef de l'église. Sur sa tombe était gravée une cloche, avec cette épitaphe :

Cy dessoubz Gist Jehan le Machon
De Chartres homme de fachon
Lequel fondit Georges d'Amboise
Qui trente six mil livres poise
Mil V^cc ung jour d'aoust deuxiesme,
Puis mourut le vingt huitiesme.

La cloche fut montée le 9 octobre suivant, et sonnée pour la première fois le 16 février 1502. Le 15 août 1732, jour de l'Assomption de la Vierge, le battant de George d'Amboise cassa, en sonnant le salut. Le chapitre passa marché, moyennant 3000 liv., avec Jacques-Boniface Le Friant, maître serrurier de Rouen, qui livra un nouveau battant du poids de mille huit cent soixante-dix-huit livres. Il avait six pieds huit pouces de hauteur, et quatre pieds neuf pouces de tour. (1)

La cloche George d'Amboise se fêla en 1786, au passage de Louis XVI à Rouen. On la mit en pièces en 1793, et elle fut convertie en canons. Quelques

---

(1) *Flambeau astronomique*, pour l'année 1736.

Digitized by Google

morceaux servirent à faire des médailles, aujourd'hui fort rares. On lit sur une des faces :

MONUMENT DE VANITÉ
DÉTRUIT POUR L'UTILITÉ
L'AN DEUX DE L'ÉGALITÉ.

Le portail *des Libraires*, à l'extrémité nord du transept, a pris son nom des libraires qui occupaient des boutiques de chaque côté de la cour. Commencé en 1280, ce portail ne fut achevé qu'en 1478. C'était l'entrée ordinaire des hauts personnages, à l'exception du roi et des princes du sang, qui se rendaient à l'église par le grand portail d'occident. Le bas-relief qui surmonte la porte n'a jamais été achevé : les deux compartimens inférieurs existent seuls. La cour qui est devant le portail des libraires, était autrefois un cimetière. On cessa d'y enterrer parce qu'un meurtre y fut commis, et que le lieu ne fut point purifié. Cette entrée de l'église est décorée d'un nombre infini de bas-reliefs représentant, les uns des traits de l'Histoire sainte, les autres des sujets quelquefois extrêmement grotesques, quelquefois aussi licencieux ; plusieurs de ces sculptures ont été nettoyées depuis peu. A gauche, en regardant la porte, on voit un homme négligemment appuyé sur le coude : dans sa main droite repose sa tête, qui est celle d'un porc.

Vers le mois de septembre 1481, le chapitre fit commencer l'avant-portail qui règne sur la rue Saint-

Digitized by Google

Romain. Il était couronné d'une claire-voie fort curieuse, qui fut renversée, en grande partie, le 3 février 1638, par un coup de vent.

Il faut entrer dans la cour d'*Albane* (1), si l'on veut jouir de l'aspect de la Cathédrale du côté du nord. Neuf croisées de front, surmontées de pignons terminés par des ornemens divers, éclairent les chapelles du collatéral. On distingue encore, à quelques fenêtres inférieures de la tour Saint-Romain, le plein-cintre du XIe siècle, d'où l'on pourrait conclure que cette partie de la tour fut épargnée dans l'incendie de l'an 1200.

Le portail de la Calende a été construit vers la même époque que celui des Libraires, et présente à peu près la même disposition. Au-dessus de la porte, dans un arc ogive, est un grand bas-relief divisé en trois compartimens : celui d'en bas, dit M. Gilbert, représente *Joseph vendu par ses frères;* au milieu sont les *Funérailles de Jacob;* en haut, *Jésus-Christ sur la croix*. A droite et à gauche du portail, sont de grandes statues plus ou moins mutilées, et de petits bas-reliefs en profusion. Celui qui nous montre un homme pendu ne rappelle point, comme l'a cru longtemps le peuple, un marchand de blé mis à mort sur la place, pour avoir vendu à fausse mesure. Dom

(1) Ainsi appelée du collége de même nom, fondé par Pierre de Colmieu, archevêque de Rouen et cardinal d'Albe.

Digitized by Google

Pommeraye a réfuté le premier cette opinion. La plupart de ces bas-reliefs se rapportent à l'histoire de Joseph; le pendu sera le grand panetier de Pharaon, à qui le fils de Jacob avait prédit l'événement dans la prison, trois jours auparavant.

La façade de ce portail, comme celle du portail des Libraires, est accompagnée de deux tours carrées d'une belle proportion, et percées de grandes fenêtres ogives.

Sur la tour de pierre qui subsiste encore au milieu de la croisée, s'élevait naguère, à la hauteur de trois cent quatre-vingt-seize pieds, cette belle pyramide, monument des talens de Robert Becquet et des libéralités du cardinal d'Amboise, deuxième du nom. Elle avait été commencée au mois de juin 1542, et terminée au mois d'août 1544. La croix en fer avait été posée le 12 septembre suivant, et le coq le 12 octobre. Trois mille quatre cent soixante-douze pièces de bois principales composaient ce majestueux assemblage. On montait jusqu'à l'aiguille par un escalier de cinq cent soixante et onze marches, dont trois cent cinquante-neuf étaient en pierre et le reste en bois. Des échelles conduisaient ensuite à des lucarnes pratiquées dans la flèche, et d'où l'œil découvrait le plus magnifique panorama. La croix seule pesait quinze cent quarante livres, sans compter quatre liens de fer qui en pesaient trois cent treize. Le coq pèse vingt-huit livres; il a trois pieds quatre pouces de l'extrémité du bec à celle de la queue. Par ordre de M. le baron de Vanssay, alors préfet, on conserve

Digitized by Google

ce coq, tout mutilé qu'il soit, comme pièce mémorative de l'incendie.

Le 15 septembre 1822, cette belle pyramide a été détruite par le feu du ciel; à sept heures du matin elle n'existait plus. Deux heures après, le toit du chœur, ceux de la croisée et le tiers de celui de la nef s'étaient également écroulés. Les plombs fondus ont été achetés par M. Firmin Didot, qui les a convertis en caractères pour l'imprimerie.

On ne saurait donner ici trop d'éloges au zèle de M. le préfet du département : le malheur était arrivé le 15 septembre; dès le 26 du même mois, le gouvernement, instruit et sollicité par ce magistrat, ordonnait à M. Alavoine, l'un de nos plus habiles architectes, de se rendre à Rouen pour conférer avec M. le préfet sur les moyens de remédier aux dégâts causés par l'incendie. Dans les premiers jours de 1823, les toits des collatéraux étaient réparés. Le 15 mars de la même année, toute la nef était recouverte en plomb, comme la partie qui n'avait point souffert. Le toit du chœur et les deux bras de la croisée furent eux-mêmes bientôt réparés; on a ici préféré la couverture en cuivre, comme plus solide et moins sujette aux réparations. La restauration et l'exhaussement de la lanterne sont terminés. Cette opération seule coûte 35800 francs, selon l'adjudication passée le 13 avril 1825.

De cette nouvelle plate-forme s'élancera majestueuse la nouvelle pyramide. Une première flèche en pierre fut renversée par la foudre; reconstruite

Digitized by Google

deux fois en charpente, elle devint deux fois la proie des flammes; la rétablir en bois, c'eût été réunir des matériaux pour un troisième incendie. Elle sera donc exécutée en fonte de fer, et travaillée à jour. On obtiendra ainsi une homogénéité parfaite entre toutes les parties; une harmonie plus intime dans la décoration extérieure de l'édifice, surtout avec le grand portail; et la nouvelle pyramide, par sa forme, aussi bien que par sa nature, bravera plus sûrement les tempêtes de l'hiver et les orages de l'été. Au sommet de la flèche sera une petite lanterne entourée d'une galerie pour servir aux observations météorologiques. On y parviendra par un escalier élevé au milieu, dont le poids sera de 79338 kilogrammes. La charpente, en fer coulé, pèsera 125204 kilogrammes; la flèche, depuis la plate-forme jusqu'au balcon, 229536 kilogrammes; la première lanterne, 3598 kilogrammes; le balcon, 2064 kilogrammes; la seconde lanterne, 2028 kilogrammes; la troisième, sous la croix, 1278; la croix, haute de trois mètres vingt centimètres, 1045 kilogrammes; etc. Le poids total de la flèche sera de 524756 kilogrammes, c'est-à-dire, 1062344 livres. La flèche se composera de 2540 pièces de fer, non compris les boulons, au nombre de 12879. Enfin cette magnifique pyramide montera dans les airs à une élévation de 436 pieds; c'est-à-dire qu'elle aura 40 pieds de plus que la précédente, et ne le cédera que de 13 pieds à la plus haute des pyramides d'Égypte.

Gloire à l'administration qui provoque et fait exé-

Digitized by Google

cuter de tels travaux ! Honneur aux habitans qui ont voulu y contribuer par des dons volontaires !

Palais Archiépiscopal.

Ce palais est contigu à l'église Cathédrale. Le corps de bâtiment qui fait face en entrant a été commencé et exécuté en grande partie par le cardinal d'Estouteville en 1461. La mort surprit ce prélat avant l'achèvement des travaux. Il ne paraît pas que Robert de Croixmare, son successeur, les ait fait continuer. Ce fut, au rapport de Farin, le cardinal George d'Amboise Ier qui termina l'édifice. La galerie *des États* est ce que l'intérieur présente de plus remarquable. Elle est ornée de quatre grands tableaux peints par Robert. Ce sont des vues du Havre, de Dieppe, de Rouen et de Gaillon, château célèbre des archevêques de Rouen, construit par le cardinal d'Amboise Ier, au moyen des épargnes qu'il faisait sur ses appointemens, des profits de sa légation, et des grosses amendes qu'il leva, de l'aveu du roi, sur les villes rebelles d'Italie. (1)

Ce fut au palais archiépiscopal que descendit Louis XII, quand il vint à Rouen en 1508, avec la

---

(1) On dit qu'au lit de mort il regretta d'avoir fait faire cette magnifique maison, craignant que ses successeurs n'aimassent trop à résider dans un séjour si délicieux, et qui n'était pas de leur diocèse.

Digitized by Google

reine son épouse. Le dauphin, François de Valois, l'habita aussi en 1531.

Le bâtiment moderne qui règne sur le jardin, à droite, a été bâti au commencement du siècle dernier. Au premier étage, on a rétabli une bibliothèque à l'usage du chapitre de la Cathédrale.

Saint-Ouen et ses dépendances.

L'abbaye de Saint-Ouen était la plus ancienne de Rouen et de la province de Normandie.

Fondé en 533 (1), sous le règne de Clothaire 1.er, et sous l'épiscopat de Flavius, seizième archevêque de Rouen, en comptant saint Nicaise, cette abbaye fleurit particulièrement sous l'illustre prélat dont elle porte aujourd'hui le nom, et qui l'enrichit de son propre patrimoine. (2)

L'an 841, le 14 mai, les Normands descendent à Rouen; ils brûlent l'abbaye le lendemain.

Devenu chrétien, et possesseur paisible de la Normandie, Rollon ordonne la réparation de l'abbaye; il y fait rapporter les reliques de saint Ouen, que les moines en avaient enlevées pour les soustraire aux profanations des Normands.

Le monastère ne tarda pas à prendre le nom de

(1) *Cointii Annales*, t. 1, p. 402, num. 45.

(2) Du Monstier, *Neustria pia*, p. 4. — *Rouen*, 1663, *in-fol.*

Digitized by Google

Saint-Ouen, au lieu de celui de Saint-Pierre qu'il portait auparavant.

Les ducs Richard I[er] et Richard II suivirent l'exemple de Rollon, et continuèrent la restauration de l'abbaye.

Telle était la réputation de ce monastère, que l'empereur Othon, assiégeant notre ville, où régnait alors Richard I[er] surnommé *Sans-Peur*, demanda un sauf-conduit pour venir faire sa prière à Saint-Ouen.

Nicolas, fils de Richard III, et quatrième abbé sous Guillaume-le-Conquérant, fit démolir l'édifice qui avait subsisté jusqu'alors, et posa la première pierre d'une nouvelle basilique en 1046. Nicolas mourut trop tôt pour conduire son ouvrage à sa perfection : il ne fut terminé qu'en 1126, par Guillaume Balot, sixième abbé, qui en fit faire la dédicace cette même année, par Geoffroy, archevêque de Rouen, le 16 des calendes de novembre, c'est-à-dire le 17 octobre.

Rainfroid, septième abbé, fit terminer le cloître et les autres bâtimens nécessaires aux religieux; mais, en 1136, dix années seulement après l'achèvement de cette basilique, le feu détruisit en un jour l'ouvrage de quatre-vingts ans.

Grâce aux libéralités de l'impératrice Mathilde et de Henri II son fils, les religieux de Saint-Ouen parvinrent à reconstruire leur monastère : un nouvel incendie le consuma entièrement, en 1248.

Enfin, le célèbre Jean ou Roussel Marcdargent, vingt-quatrième abbé, est élu en 1303. Quinze ans

Digitized by Google

plus tard, en 1318, il pose la première pierre de cette magnifique église, aujourd'hui l'objet de l'admiration générale. Pendant les vingt-et-une années qu'il y fit travailler, on acheva le chœur, les chapelles, les piliers qui supportent la tour, et la plus grande partie du transept. Ces constructions coûtèrent 63036 livres 5 sous tournois, environ 2600000 francs de notre monnaie.

L'édifice ne fut entièrement terminé qu'au commencement du XVI[e] siècle; mais la tour l'était avant la fin du XV[e].

« Nul édifice, dit un homme d'état qui a laissé chez nous d'honorables souvenirs (1), nul édifice peut-être, mieux que l'église Saint-Ouen, ne frappe les yeux et n'étonne la pensée de la grandeur du seul Dieu de l'univers. L'harmonie parfaite des proportions entretient cette haute pensée dont on est d'abord saisi. L'esprit s'y nourrit des impressions profondes de la grandeur, de l'immensité, de l'éternité ; et le jour mystérieux qui plonge mollement à travers les vitraux diversement coloriés, prolonge cette sorte de ravissement. Il serait entier, si un seul son de l'orgue, très doux, venait, comme une voix céleste, se perdre par intervalles entre ces voûtes. » (2)

---

(1) M. le comte Beugnot.

(2) L'orgue de Saint-Ouen, qui depuis long-temps était en fort mauvais état, vient d'être entièrement réparé. Derrière le buffet, sont les armes du cardinal Cibo, trente-sixième abbé, qui *commença* le portail occidental.

Digitized by Google

Un voyageur anglais (1) a exprimé à peu près les mêmes sentimens.

« Vous êtes d'abord frappé, dit-il, de la beauté incomparable de la rosace occidentale; elle n'a point de rivale pour la délicatesse et le luxe de ses ornemens. L'œil ne suit qu'à peine, dans leurs détours et croisemens infinis, les compartimens qui la traversent dans toutes les directions : c'est un véritable chef-d'œuvre. Nous entrâmes dans la nef par le grand portail du milieu; c'était à l'heure du soleil couchant. Le ciel était pur, les vitraux produisaient un aspect enchanteur, et la rosace elle-même, vue de l'extrémité de l'église, se montrait embrâsée de mille feux éblouissans. La nef, le chœur, les bas-côtés semblaient éclairés par un flambeau magique. Nous déclarâmes, par un mouvement spontané, qu'il n'était rien d'aussi beau peut-être, et assurément rien de plus beau que l'église de Saint-Ouen.

« Du grand portail occidental, vous apercevez le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté. C'est un cercle, ou plutôt un ovale entouré de hauts piliers formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue. Il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant : le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose

---

(1) Dibdin, *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, 4 vol. in-8., fig.

Digitized by Google

vraiment étonnante. En général, c'est l'absence de tout ornement étranger qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte, dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui, et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans aucun autre édifice de ce caractère. »

Sa longueur, dans œuvre, est de quatre cent seize pieds huit pouces (environ quatre cent cinquante pieds anglais), qui se divisent ainsi qu'il suit : la nef, deux cent quarante-quatre pieds; le chœur, cent deux pieds; le surplus, jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, soixante-dix pieds huit pouces; en tout huit pieds huit pouces de plus que la Cathédrale. Sa hauteur est de cent pieds sous clef de voûte. La largeur, en y comprenant les collatéraux, est de soixante-dix-huit pieds; savoir : trente-quatre pieds pour la nef, et vingt-deux pieds pour chaque collatéral. Le transept porte cent trente pieds de long, sur trente-quatre pieds de large.

L'église reçoit le jour par cent vingt-cinq fenêtres sur trois rangs, sans y comprendre les trois rosaces. Le second rang de ces fenêtres éclaire une galerie circulaire intérieure qui règne au-dessus des collatéraux, où plusieurs de ces fenêtres présentent des vitraux d'une grande beauté. Il faut surtout remarquer une sibylle dans la deuxième travée du bas-côté, à gauche en entrant, et les dais gothiques de la verrière en face de la grille du chœur, dans le collatéral du midi. Saint Romain y est représenté se

Digitized by Google

rendant maître de la Gargouille, et faisant rentrer la Seine dans son lit.

Contre le premier pilier de droite, en entrant par le portail occidental, est un grand bénitier de marbre. Par un effet d'optique assez curieux, on voit, en regardant au fond de ce bénitier, la voûte de l'église dans toute son étendue.

Le chœur était autrefois séparé de la nef par un jubé magnifique, dont on peut voir la gravure dans *l'Histoire de l'Abbaye*, par le père Pommeraye. Don précieux de la munificence du cardinal d'Estouteville, en 1462, ce jubé fut en grande partie détruit en 1562 par les calvinistes, qui brisèrent aussi les chaires du chœur, les balustres, le grand autel; mirent en pièces l'horloge; prirent l'étain et le plomb de l'orgue pour en faire des balles; brûlèrent tous les bancs, les chappes, les tuniques, les chasubles et les aubes; pillèrent la châsse de saint Ouen, garnie de pierres précieuses, et douze autres châsses enrichies d'or et d'argent; enlevèrent cinq coupes d'argent, six croix d'argent doré, et tout l'ameublement des abbés, y compris la mitre à fond de perles, garnie d'or et de pierreries, et la crosse d'argent massif doré.

Le jubé fut réparé en 1655, par Guillaume Cotterel, grand-prieur de Saint-Ouen. Ce bel ouvrage disparut entièrement à la révolution.

Onze chapelles (1), y compris celle de la Vierge,

---

(1) Le croisillon septentrional vient d'acquérir une jolie chapelle, qui en avait été séparée, pendant la révolution,

Digitized by Google

environnent le chœur de l'église. La première, à gauche en remontant vers l'extrémité orientale, contient les fonts baptismaux, et est dédiée à saint Martial. Là était cette horloge assez curieuse, qui a disparu depuis environ trente ans. Une petite statue de saint Michel venait sonner les heures en frappant sur le démon, et disparaissait ensuite.

Dans la seconde chapelle, en suivant la même direction, fut inhumé, en 1440, Alexandre de Berneval, l'un des architectes de l'église. Il est représenté à côté de son élève, dit-on, sur la pierre sépulcrale qui recouvre ses restes. Voici l'inscription qu'on lit sur sa tombe, en caractères gothiques :

> Ci gist maistre Alexandre de Berneval, maistre des Oeuvres de Machonnerie du Roy, notre Sire, du baillage de Rouen et de ceste Eglise, qui trespassa l'an de grace mil. CCCCXL. le V jour de janvier. Priez Dieu pour l'ame de lui.

Le père Pommeraye, dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Ouen*, page 197, rapporte un conte assez

---

au moyen d'un refend en maçonnerie. On l'avait ôtée à l'église pour en faire un petit arsenal, où se trouvaient déposées les munitions de *guerre* dont nous avons besoin les jours de *fête*. Il était convenable, sous tous les rapports, de la rendre à sa destination primitive.

Digitized by Google

ridicule sur Berneval et son élève ; mais, précisement parce que c'est un conte, il est bon de le reproduire ici, afin de mettre les étrangers en garde contre les récits qu'on pourrait leur en faire. Les deux roses de la croisée, dit le Bénédictin, « furent faites l'an 1439; l'une par Alexandre de Berneval, maître maçon, et l'autre par son serviteur ou apprenti, qui fit la sienne avec tant d'industrie et de bonheur, qu'elle eut l'approbation de tout le monde, et même fut jugée plus belle que celle où son maître avait travaillé. Celui-ci, au lieu de dissimuler, et de souffrir patiemment les louanges qu'on donnait à ce savant apprenti, ou plutôt d'en être bien aise et d'y prendre part, étant certain que c'est une gloire et non pas un déshonneur à un maître de former un disciple plus habile que lui; celui-ci, dis-je, se laissa tellement transporter à l'envie, et ensuite à la colère, qu'il tua l'autre, et mérita, par cette action si lâche et si noire, de finir misérablement sa vie par les mains d'un bourreau. Les religieux de Saint-Ouen, touchés de compassion envers ce malheureux artisan, obtinrent son corps de la justice; et, pour reconnaissance des bons services qu'il leur avait rendus dans la construction de leur église, nonobstant sa fin tragique, ne laissèrent pas de l'inhumer dans la chapelle de Sainte-Agnès. » (Aujourd'hui Sainte-Cécile.)

En se rappelant que ces sortes d'histoires se retrouvent assez fréquemment, le lecteur fera justice de celle-ci.

La statue de sainte Cécile, de grandeur naturelle,

Digitized by Google

est placée entre deux colonnes d'ordre corinthien. Les autres chapelles, excepté celle de la Vierge, n'ont rien de bien remarquable.

Les voyageurs anglais trouveront un souvenir dans cette dernière. C'est là que fut inhumé le jeune fils de Talbot, dont voici l'épitaphe :

> Cy gist noble homme Jean Tallebot, fils du Sieur de Tallebot, Mareschal de France, qui deceda es annees de puerilite, le IV Janvier MCCCCXXXVIII.

L'intérieur de l'église renferme plusieurs tableaux estimés, tels que : une *Multiplication des Pains*, par Daniel Hallé, et une *Visitation*, par Deshays, de Rouen, dans la chapelle de la Vierge; une *Ouverture de la Porte sainte*, par Léger, de Rouen, sur le mur du collatéral, derrière la chaire. Ce tableau a considérablement souffert de l'humidité qui a succédé aux froids rigoureux de l'hiver dernier. Les différentes chapelles en contiennent quelques autres moins remarquables.

La grande tour est un monument de force et de beauté tout ensemble. Elle s'élève à cent pieds environ au-dessus du comble. Elle est surmontée d'une couronne travaillée à jour et d'un effet enchanteur. La hauteur totale de cette tour est de deux cent quarante-quatre pieds, à partir du pavé de l'église. Elle est supportée, à l'intérieur de l'édifice, par quatre piliers, composés chacun de vingt-quatre colonnes groupées. De quelque côté qu'on se pro-

Digitized by Google

mène, dans les campagnes voisines, on l'aperçoit levant un front superbe :

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Tout le corps de l'église est soutenu, à l'extérieur, par trente-quatre arcs-boutans, formant, avec les contre-forts sur lesquels ils sont appuyés, un ensemble des plus majestueux.

Dans l'état d'imperfection où il a été laissé, le portail occidental n'a rien de remarquable que la magnifique rosace dont j'ai déjà parlé.

Le portail du sud, vulgairement appelé *des Marmouzets*, mérite beaucoup plus l'attention des curieux, par l'étonnante variété des sculptures qui le décorent. On y remarque surtout deux pendentifs dont on ne saurait trop admirer l'exécution hardie.

Au-dessus de la porte, est un bas-relief divisé en trois parties, représentant les diverses circonstances de la sépulture de la Vierge, de son assomption et de son entrée dans le ciel. Ce porche est assurément l'un des échantillons les plus purs, les plus légers, les plus séduisans de l'architecture gothique. L'église de Saint-Ouen, pendant la révolution, fut transformée en atelier de forges. Depuis, on y célébra les fêtes décadaires, on y promulgua les lois, on y prononça les mariages; on y donna même un grand déjeûner aux conscrits de l'an VII, les premiers qui partirent sous cette dénomination. Enfin on l'a rendue à la seule destination qui lui convienne, la seule aussi qui soit digne d'elle; car c'est de notre

Digitized by Google

église de Saint-Ouen qu'on peut dire surtout : *hic vere est domus Dei.* (1)

On a démoli, en 1816, l'ancienne maison abbatiale de Saint-Ouen. Les amis des arts s'en sont affligés; des souvenirs historiques se liaient aussi à l'existence de cet édifice.

Commencée en 1503, par le cardinal Antoine Boyer, que d'anciens manuscrits nomment *grand bâtisseur*, la maison abbatiale occupait l'extrémité nord de la place actuelle de Saint-Ouen, contre l'Hôtel-de-Ville. Au moment de sa destruction, elle se composait de trois corps de bâtiment disposés rectangulairement autour d'une cour, dont le quatrième côté était fermé, au midi, par un mur, et dont l'entrée se trouvait à l'angle sud-ouest. Le plus ancien et le plus considérable de ces corps de bâtiment, était à l'orient de la cour. Les fenêtres se faisaient remarquer par une grande profusion de sculptures délicates, qui partaient du rez-de-chaussée, et allaient se terminer en aiguilles élancées, presque jusqu'à la hauteur du toit. Dom Pommeraye a placé, aux pages 214 et 220 de son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Ouen*, deux planches que l'on peut consulter avec fruit.

---

(1) Depuis quelques années on s'est occupé de restaurations à l'église de Saint-Ouen. Elles ont été exécutées dans le style général du monument. C'est ici l'occasion de rendre un juste hommage aux personnes qui ont ordonné le travail, et à MM. Lucas père et fils, qui ont su tirer de la pierre les formes évidées, fines, souples et légères du genre gothique.

Digitized by Google

L'abbatiale était le séjour ordinaire de nos rois dans leurs passages par notre ville. Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII l'ont successivement habitée. Henri IV y demeura quatre mois entiers ; c'est là qu'il adressa aux échevins de sa bonne ville de Rouen ces paroles qu'on n'oubliera jamais : *Mes amis, soyez-moi bons sujets, et je vous serai bon roi, et le meilleur roi que vous ayez jamais eu.* (1)

Dans le jardin public, autrefois celui du monastère, et qui règne au nord, à l'est et au sud de l'église, est une construction fort curieuse, en forme de tour, appelée la *Chambre aux clercs*. C'est, à n'en pas douter, un fragment de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit. Elle se trouve à l'angle nord-est de la croisée septentrionale. Son architecture est celle du XI[e] siècle. On a remarqué, avec assez de justesse, qu'elle ressemble autant à un reste de château fort qu'à un fragment d'édifice religieux. L'intérieur se divise en deux étages, dont le second a reçu le mécanisme de l'horloge.

Le méridien placé contre le mur, au nord du bassin, est celui qui décorait l'ancienne Bourse découverte, dont l'emplacement est aujourd'hui rendu au port. A l'extrémité inférieure de l'obélisque, on voit une femme assise, représentant le Commerce. La figure du Temps indique la ligne solaire. On y replaça, en 1815,

---

(1) Mémoire de M. A. Le Prevost. (*Recueil de l'Académie royale de Rouen,* pour 1816.)

Digitized by Google

le médaillon de Louis XV, qui en avait été enlevé vers 1792. Ce monument est de Paul Slotds, statuaire du siècle dernier.

Le bâtiment moderne appuyé contre la croisée septentrionale de l'église, était le dortoir des religieux. C'est aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville. Les bureaux occupent le rez-de-chaussée et le premier; la Bibliothéque et le Muséum, le second étage. L'escalier volant, du milieu, se fait remarquer par son élégance et sa légèreté; on l'a comparé dernièrement à celui de *Somerset house*. Au premier perron, dans une niche, est une statue de Louis XV, dans sa jeunesse; on la doit au ciseau de Lemoine. Le grand escalier, du côté de l'église, construit sur les dessins de Lebrument, architecte de la Madeleine, se distingue par la hardiesse de sa coupe; il conduit à la bibliothéque publique et au muséum. La nouvelle façade de l'Hôtel-de-Ville est aujourd'hui terminée. Elle se compose de deux pavillons parallèles à chacune des extrémités, et d'un péristile moins saillant au milieu. Deux colonnes d'ordre corinthien soutiennent le fronton, où sont sculptées les armes de la ville, qui ont pour supports, d'un côté, Mercure avec les attributs du commerce; de l'autre, l'Industrie sous les traits de Minerve. Au premier étage du pavillon méridional se trouve une grande et très belle salle pour les réunions du conseil municipal; l'une des pièces du second a été disposée pour l'Académie royale, dont l'ancienne salle est réunie à la bibliothéque publique.

Par suite de ces constructions, se trouveront sup-

Digitized by Google

primés les misérables hangars et baraques qu'on s'affligeait de voir au pied de l'église. Le monument y gagnera plus de hauteur en apparence, et plus de légèreté réellement. Le respect dû au lieu sera aussi mieux observé.

Bibliothéque publique.

Le 4 juillet 1809, eut lieu l'ouverture solennelle de la Bibliothéque publique. Depuis ce moment, les habitans et les étrangers sont admis dans l'établissement, tous les jours, excepté les dimanches, les jeudis et le temps des vacances. La réunion de tous les livres destinés à composer la collection, formait, dans l'origine (1794), un total de deux cent cinquante mille volumes au moins, provenant des différentes maisons religieuses du département, et de quelques bibliothéques particulières. Un voyageur anglais a dit que dix mille de ces volumes avaient été brûlés publiquement sur la place des Carmes, à l'époque de la révolution; c'est une erreur. Une partie de ces ouvrages a été vendue, une autre partie a été rendue; la collection actuelle est de trente mille volumes.

Les manuscrits sont au nombre de plus de onze cents (1). Plusieurs d'entre eux sont fort rares et très

(1) C'est par erreur qu'un ouvrage dernièrement réimprimé ne porte ce nombre qu'à trois cents.

Une autre publication relative à la Normandie l'élève à douze mille, ce qui n'est pas moins inexact.

Digitized by Google

curieux, soit par leur ancienneté, soit par les miniatures dont ils sont ornés, soit enfin par les renseignemens qu'on y trouve. Je citerai en première ligne, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près le plus ancien, le fameux graduel de Daniel d'Aubonne. Il a deux pieds sept pouces de hauteur, un pied dix pouces de largeur; son poids est de soixante-treize livres. Il est garni de lames de cuivre; les armes de l'abbaye de Saint-Ouen, également en cuivre, se voient sur les deux côtés de la reliûre. Il offre, à l'intérieur, environ deux cents vignettes de toute grandeur et un nombre infini de lettres d'or. On ne saurait trop admirer le soin et la patience de l'auteur, qui employa trente ans, dit-on, à cet immense travail. La bibliothéque conserve d'autres manuscrits beaucoup plus précieux, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs du XI[e], et même du IX[e] siècle. Les imprimés avant 1500 sont au nombre de trois cent vingt-huit, dont deux cent quarante avec date; le plus ancien est de 1468. (1)

L'établissement possède en outre une quantité considérable d'excellens recueils, des collections de la plus haute valeur, des éditions de la plus grande

---

(1) Le premier livre imprimé à Rouen avec une date certaine a pour titre : *les Cronicques de Normendie*; Guillaume Le Talleur, 1487, in-fol. On peut regarder comme douteuse la date du grand *Costumier du pays et duchie de Normendie*, 1483, in-fol. Tous deux font honneur aux presses normandes, et sont maintenant d'une grande rareté.

Digitized by Google

rareté. Le gouvernement a enrichi la bibliothéque de plusieurs ouvrages d'un très grand prix; la bienveillance éclairée de l'autorité municipale lui fournit encore les moyens d'accroître tous les ans son importance et son utilité. Plusieurs personnes, dont le conservateur se fait un devoir de publier les noms chaque année, mettent aussi un généreux empressement à y déposer leurs productions particulières.

Le bibliothécaire actuel est M. Th. Licquet.

Muséum.

L'OUVERTURE du Muséum a eu lieu le même jour (4 juillet 1809) que celle de la Bibliothéque. La plupart des objets qui le composent ont été recueillis dans le département. Le gouvernement, de son côté, a pareillement contribué à l'enrichir, en lui accordant plusieurs tableaux de différentes écoles; le conseil municipal, en votant diverses acquisitions; quelques particuliers, par des dons volontaires. Cette intéressante collection se compose de trois cents tableaux à peu près. On y remarque, entre tous, une *Vierge au milieu des Anges*, admirable copie, si ce n'est pas un original, de Raphaël; un *saint François*, par Annibal Carrache; un *Ecce Homo* et une copie de la *sainte Famille*, par Mignard; une *Mort de saint François*, par Jouvenet; plusieurs *Marines*, par Vernet; une *Descente de croix*, par Lahire; la *Peste de Milan*, par M. Lemonnier, de Rouen; et un grand nombre d'autres qu'il serait trop

Digitized by Google

long de citer. A l'extrémité de la galerie d'entrée est une statue, en terre cuite, de *Pierre Corneille*, par Caffieri (1). Quelques autres statues en marbre, et les modèles en plâtre des plus belles statues de l'antiquité, se trouvent dans des salles séparées, au fond de la grande galerie. La statue qu'on aperçoit avant d'entrer, est celle du général Beauchamp. (2)

Le Muséum vient de s'accroître d'une grande salle carrée, prise dans le nouveau pavillon du sud. C'est là que doivent être exposés les ouvrages des artistes de Rouen.

L'établissement est ouvert au public les dimanches et jeudis; aux artistes et aux étrangers, tous les jours.

Le conservateur actuel est M. Descamps.

Saint-Maclou.

Cette paroisse n'était point encore à l'intérieur de la ville en 1228. C'est ce qui résulte d'une donation faite cette même année, par Geoffroy de Capreville, d'un fonds à lui appartenant, paroisse Saint-Maclou, *hors* la ville. A cette époque, l'église

(1) Une autre statue en marbre de notre immortel compatriote, est placée dans la grande salle, au rez-de-chaussée; c'est un morceau très estimé de Cortot, sculpteur français rempli de talent.

(2) On doit la conservation de la plupart des tableaux du Muséum, à M. Le Carpentier, premier conservateur. Plein de zèle pour les arts, il a consacré gratuitement au Muséum plus de dix-sept années.

Digitized by Google

de Saint-Maclou n'était qu'une chapelle, dont la construction n'offrait rien de remarquable. Vers le milieu du XVe siècle, on s'occupa de l'érection de l'édifice actuel. Les travaux étaient fort avancés en 1511, époque où l'on éleva la plate-forme qui devait supporter le clocher.

On appelait autrefois cette église *la Fille aînée de Mgr l'archevêque*. On y gardait les saintes huiles, et elle en distribuait à toutes les paroisses du diocèse. Ce privilége était indiqué par deux vases, portés sur deux barres de fer, de chaque côté de la croix qui couronnait le grand portail. Dans les processions générales, la croix de Saint-Maclou précédait toutes les autres, et conduisait le cortége.

L'église a cent quarante-deux pieds de long sur soixante-seize de large, y compris les collatéraux. La hauteur, à partir du pavé de la nef jusqu'à l'extrémité de l'ancien clocher, était de deux cent quarante pieds à peu près. Ce joli clocher, en forme de cône, s'élevait à cent quinze pieds au-dessus de la lanterne : on y pouvait monter extérieurement, sans échelle, jusqu'à la croix. Il fut ébranlé par un ouragan en 1705; trente ans plus tard il menaçait ruine : on fut obligé d'en abattre une forte partie. Il a été presque détruit à la révolution, époque où on l'a dépouillé du plomb qui le couvrait, pour faire des balles. Aujourd'hui, le clocher de Saint-Maclou ne ressemble à rien.

L'intérieur de cette église mérite toute l'attention des curieux. Je signalerai particulièrement ici le

Digitized by Google

charmant escalier, sculpté à jour, qui conduit à l'orgue. Les auteurs du *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France* n'ont point oublié de placer ce bijou gothique dans leur ouvrage.

A l'extérieur, l'église de Saint-Maclou est un diminutif de celle de Saint-Ouen, et se présente sous l'aspect le plus agréable; c'est à peu près le même genre de construction; le style pyramidal s'y retrouve partout. Un peu plus de simplicité, un peu moins de luxe dans les ornemens de détail, serait peut-être à désirer dans les deux façades. Sous ce rapport, l'architecte de Saint-Ouen a fait preuve d'un goût plus épuré. L'effet paisible et majestueux tout ensemble que produit la vue de cette dernière basilique, est dû, en grande partie, à l'économie savante de sa parure.

La disposition du grand portail de Saint-Maclou est fort remarquable. Il offrait autrefois trois issues commodes; mais on a imaginé, je ne sais à quelle époque, de bâtir une maison *devant et tout contre* la porte du sud, qui se trouve pour ainsi dire murée. On conçoit difficilement que l'idée de cette bâtisse ait pu entrer dans le cerveau d'un être doué de raison.

Ce que l'étranger ne saurait trop admirer, ce sont les sculptures qui décorent les portes, soit qu'on s'arrête à la façade occidentale, soit qu'on examine le portail septentrional sur la rue Martainville. Ces bas-reliefs représentent divers traits de l'Écriture sainte, tels que la *Mort de la Vierge*, sur la porte de la rue Martainville, le *Baptême de Jésus-Christ*,

Digitized by Google

sur le grand portail, etc., etc. Sur la *petite* porte d'entrée de cette même façade, à gauche, sont aussi des bas-reliefs curieux. Celui d'en bas a sans doute un sens moral; mais on peut le placer parmi les *obscena*.

Saint-Maclou a conservé presque toute son ancienne vitrerie, décorée en général de figures isolées de saints couronnés de dais, et dans le style de la renaissance. Les parties inférieures de ces peintures ont éprouvé de grandes mutilations.

Saint-Patrice.

Cette église fut bâtie, en 1535, sur l'emplacement d'une autre assez modeste. La chapelle de la Passion, à droite en regardant le chœur, est de 1648, aussi bien que le côté de l'édifice qui règne sur la rue Saint-Patrice. Tout près de l'église, dans des bâtimens appartenant à la paroisse, avait été fondée, en 1641, et aux dépens du curé, une communauté de prêtres qui jouissait de plusieurs priviléges accordés par le roi. Elle pouvait faire entrer quinze muids de vin sans payer aucun droit, prendre dans la gabelle huit boisseaux de sel par an, au prix du marchand, et donner le droit de *committimus* à tous ses ecclésiastiques, après un an de séjour.

Dès l'an 1374, sous l'archevêque Philippe d'Alençon, une *confrérie de la Passion de notre Seigneur* avait été établie sur la paroisse de Saint-Patrice. « Tous les ans, dit Farin, le jeudi de la semaine

Digitized by Google

sainte, on y faisait une procession solennelle, où plusieurs enfans, représentant des anges, portaient : celui-ci la croix, celui-là les clous, un autre l'éponge, et successivement tous les instrumens de la Passion. »

En 1543, un *puy* fut érigé en cette confrérie, à l'instar de celui de l'immaculée Conception. C'était une lice ouverte à tous les poètes, qui devaient prendre pour sujet la Passion de notre Seigneur. Le meilleur chant royal obtenait le roseau; la meilleure ballade méritait la couronne d'épines; le meilleur sonnet l'éponge, et ainsi de suite. Farin donne en entier la première pièce de vers écrite en forme de chant royal. Je ne citerai ici que les vers qui composent l'*envoi* :

Saint Jean records du serpent de Laton (d'airain)
Joint à saint Paul sans empescher Triton
Nous semond tous pour collauder en troupe
Christ contre enfer notre glaiue et bâton
La mort duquel a fait fondre Pluton
Mort destruisant mort de peine, et de coulpe.

L'église de Saint-Patrice offre des vitraux de la plus grande beauté. Ils sont du XVIe siècle, c'est-à-dire de la période la plus brillante de la peinture sur verre en France.

M. Langlois, dans l'excellent mémoire que j'ai déjà cité, donne la description de l'un de ces vitraux, placé à gauche du chœur en regardant l'orient. Une charmante vignette accompagne cette descrip-

Digitized by Google

tion. Le dessin est de Mlle Langlois; la gravure a été exécutée par M. Langlois lui-même, dont j'emprunte ici, en les abrégeant, quelques détails explicatifs de la *voirière*.

Probablement exécutée d'après les dessins du plus grand peintre français de la renaissance, le fameux Jean Cousin, cette verrière offre, sous le voile de l'allégorie, LE TRIOMPHE DE LA LOI DE GRACE.

Compartiment du milieu.

Le Sauveur en croix est élevé sur un char de triomphe, tiré par plusieurs vertus mystiques portant des palmes, en signe de victoire. La Foi chrétienne, tenant le même symbole, est assise sur le devant du char. Au pied de la croix se voient les vases de l'Égypte remplis de la manne céleste. Accablé sous les roues du char, le Prince des ténèbres témoigne, par ses hideux regards, la confusion dont le couvre la ruine de son empire.

En avant du cortége, marchent les chefs d'Israël. Aaron et Moïse sont à leur tête : le premier porte le Décalogue et la verge miraculeuse; le second est chargé du serpent d'airain, symbole de l'Homme-Dieu sur la croix. A ses côtés, les enfans de Jacob foulent aux pieds des serpens enflammés.

Compartiment inférieur.

Il représente le Péché sous la figure des deux

Digitized by Google

premiers humains. Admirez ici la grâce et la pureté des contours, la noble simplicité des poses, la profonde inquiétude d'Adam, le mouvement de terreur de son épouse. Vient ensuite l'Ange des ténèbres, figuré par une tête de monstre : il tient un roseau, symbole de la faiblesse humaine. Le Serpent tentateur cherche à s'échapper des feux vengeurs dont il est environné.

Cette figure offre une bizarrerie singulière. Nous ne croyons pas devoir la signaler plus particulièrement.

Après Satan, on voit la Mort, fille du Péché. Ce n'est point un hideux squelette; mais une figure pâle, décolorée, dont les formes paraissent altérées par la souffrance. Un vaste linceul, attaché sur sa tête, voltige sur son corps en ondoyans replis.

Près de la Mort, la *Chair* se montre sous les traits d'une Femme coiffée de perles et couverte de magnifiques habits. Son front est triste et chagrin; ses yeux sont fermés à la lumière; une chaîne de fer pèse sur ses épaules.

Compartiment supérieur.

On y voit le Christ presque nu, rayonnant de gloire et vainqueur du trépas. Debout, et dans une attitude pleine de fierté, il frappe le Démon abattu sous les roues de son char tiré par des anges.

Tout l'intérieur de la chapelle située à l'extrémité du côté gauche, en faisant face à l'orient, est re-

Digitized by Google

marquable par la beauté de ses vitraux. La plupart portent la date de leur exécution, et le nom du donateur. La verrière qui se trouve au bas de cette chapelle représente la *Femme adultère*. On y voit Jésus-Christ se baissant, et indiquant du doigt cette inscription : *Si qvis sine peccato est, mittat in eam lapidem*.

La verrière voisine, admirable par la grâce et la légèreté des formes, représente une *Annonciation*.

La suivante est consacrée tout entière à la Vie de saint Eustache.

Une autre vitre représente la vie de saint Patrice. On y voit l'apôtre de l'Irlande forçant un voleur à confesser, par de longs bêlemens, tracés ainsi : MEEE ! MEEE ! le crime qu'il a commis en dérobant et en mangeant la brebis de son voisin.

La chaire à prêcher de Saint-Patrice était autrefois dans l'église de Saint-Lô. Cette chaire est du temps de la renaissance, et d'un bon goût.

Sainte-Madeleine.

De l'avenue du Mont-Riboudet, au fond d'une majestueuse allée, on aperçoit l'élégante église de la Madeleine. Construite d'après les dessins de Lebrument, décorée par le ciseau de Jadoulle, cette construction, toute moderne, se distingue à la fois par la noblesse de son architecture et la grâce de ses ornemens. Elle fut terminée et dédiée le 7 avril 1781 ; c'est ce qui résulte de l'inscription suivante,

Digitized by Google

qui avait été placée dans l'église, et qui fut enlevée, puis détruite pendant la révolution.

Regnante Ludovico XVI,
Has ædes pietate publicâ erectas
Religioni mancipavit
Pontifex Rothomagensis
Anno MDCCLXXXI
Die mensis aprilis septimo;
Interea huicce nosocomio consulebant
Dominus de la Rochefoucault
Rothomagensis archiepiscopus, ecclesiæ
Romanæ cardinalis,
Nec non supremi Normanniæ senatus,
De Montholon, primus præses.
De Franville, de Ruallem, uterque
Senatus ejusdem consiliarius;
De Belbœuf, generalis procurator,
De Morlet, de Quiefdeville
Rothomagensis ecclesiæ canonici;
Bornainville, Beree, Dumont,
Viri a mercaturis.

Hujus ædis sacræ ichonographiam priorem reformans, architectus fuit D. J. B. Lebrument.

TRADUCTION.

Sous le règne de Louis XVI, cet édifice, élevé par la piété publique, fut dédié à la Religion, par le pontife de Rouen, le 7 avril 1781. Les intérêts de l'hospice étaient alors confiés à monseigneur le duc de la Rochefoucault, archevêque de Rouen, cardinal de l'Eglise romaine; à messieurs de Montholon, premier président du parlement de Normandie; de Franville; de Ruallem, conseillers; de Belbœuf, procureur général; de Morlet, de Quiefdeville, chanoines de

Digitized by Google

l'Église de Rouen; Bornainville, Berée, Dumont, juges consuls.

Le premier plan de cette église a été réformé par D. J. B. Lebrument, qui en fut l'architecte.

La façade, qui est au sud, se compose d'un péristyle soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Dans le fronton, au-dessus de l'entablement, est un bas-relief représentant une *Femme allaitant des enfans*, symbole de la Charité. L'image de cette vertu ne pouvait être mieux placée que sur le portail d'une église touchant à l'Hôtel-Dieu.

A l'intérieur, l'édifice se compose d'une nef et de deux collatéraux. A l'extrémité supérieure de la nef s'élève un dôme en plein cintre, surmonté à l'extérieur par un obélisque supportant un globe.

Plusieurs tableaux de prix décorent les chapelles. On estime particulièrement ceux qu'on aperçoit au fond des deux collatéraux. Ils sont de Vincent, peintre distingué de notre école. Celui de droite représente la *Guérison de l'Aveugle;* celui de gauche, la *Guérison du Paralytique*.

Derrière le maître-autel est la chapelle des dames religieuses de l'Hôtel-Dieu.

(Pour les renseignemens relatifs à cet hospice, *voyez* plus loin l'article des *Monumens civils*.)

Saint-Sever.

La ville de Rouen a possédé un évêque de ce nom dans le commencement du IVe siècle. Au premier

Digitized by Google

abord, il serait naturel de penser que cet évêque est le patron de l'église Saint-Sever; il n'en est pas ainsi. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette fondation.

Sous le règne de Richard Ier, troisième duc de Normandie, deux ecclésiastiques de Rouen (1) firent un pélerinage au tombeau de saint Sever, évêque d'Avranches. Le corps du saint reposait aux environs du Mont-Saint-Michel, dans une église environnée de bois. Un prêtre habitait seul dans le voisinage. Les deux religieux, par un excès de dévotion dont le sentiment pouvait être louable, résolurent d'enlever les restes du saint évêque. Le prêtre devina et fit échouer leur dessein. Ils reviennent à Rouen, font supplier Richard de vouloir bien autoriser la translation, obtiennent le consentement du prince, et, malgré les larmes et la résistance des habitans, enlèvent les saintes reliques qu'ils dirigent sur Rouen. Le cortége se reposa dans le bourg d'Emendreville (aujourd'hui le faubourg Saint-Sever). Là, se renouvela le miracle qui s'était répété plusieurs fois sur la route, c'est-à-dire que la châsse qui renfermait le corps devint si pesante, qu'il fut impossible de la soulever avant d'avoir fait vœu d'édifier une chapelle en cet endroit. Telle est l'origine de l'église de Saint-Sever. Jusqu'alors ce lieu s'était appelé le bourg d'*Émendreville*. Il retint cette dé-

---

(1) *Voyez* les Bollandistes, fév., t. 1, p. 192.

Digitized by Google

nomination quatre siècles encore après; mais il prit enfin le nom du saint en l'honneur de qui avait été bâtie l'église paroissiale. L'église actuelle fut dédiée le 27 janvier de l'année 1538.

Saint-Romain.

C'est celle des anciens Carmes déchaussés. Ces pères obtinrent des lettres-patentes le 27 juillet 1624. Ils achetèrent une maison à l'entrée du faubourg Bouvreuil, qui était alors sur la paroisse Saint-Godard, et jetèrent les fondemens de leur monastère. Le 20 novembre 1643, le duc de Longueville posa la première pierre de leur église, qu'ils démolirent en 1678, pour en construire une nouvelle, dont la première pierre fut posée au mois de juillet 1679, par M. Pierre de Becdelièvre, premier président à la Cour des Aides, qui fit tous les frais de construction jusqu'au moment de son décès, arrivé en juillet 1685. Après sa mort, MM. Pierre et Thomas-Charles de Becdelièvre (1), ses fils, achevèrent l'édifice à leurs propres dépens. C'est l'église actuelle : elle fut dédiée le 21 décembre 1687. En 1791, elle fut mise, sous l'invocation de saint Romain, au nombre des succur-

(1) Les membres de la famille Becdelièvre ne sont pas, comme on l'a dit, inhumés à Saint-Godard. Il est vrai que leur tombeau avait été fait de leur vivant, dans cette dernière église; mais ils n'y ont point été déposés. Les corps ont été portés dans l'église bâtie à leurs frais.

Digitized by Google

sales de Rouen. Fermée peu de temps après, elle reprit son titre de succursale en 1802. Elle est aujourd'hui église paroissiale. Sur le portail, qui est à l'est, sont écrits ces mots, en grandes majuscules d'or :

SANCTO ROMANO
PATROCINANTE.

Cette église renferme des antiquités extrêmement curieuses. La première, sans contredit, c'est le tombeau en granit de notre archevêque saint Romain. Il forme, si je puis le dire, le maître-autel dans le chœur, puisque le dessus de cet autel recouvre immédiatement le tombeau, que l'on voit d'ailleurs très facilement. Il était d'abord dans la crypte de Saint-Godard, où saint Romain fut inhumé. On le transporta dans l'église où il se trouve aujourd'hui, le 20 février 1804. Les cendres de l'illustre prélat avaient été dispersées, en 1562, par les calvinistes.

Il faut admirer ensuite les charmans vitraux provenant, les uns de Saint-Maur, les autres de Saint-Étienne-des-Tonneliers, quelques autres encore de Saint-Martin-sur-Renelle. En voici l'explication ; elle m'a été donnée par le vénérable curé de cette église, M. l'abbé Crevel :

Première chapelle, à gauche en entrant, une *Transfiguration*.

Dans la chapelle suivante, une *sainte Famille*. Cette chapelle possède aussi une jolie petite statue,

Digitized by Google

en marbre, de *Saint-Louis*, et un bas-relief, de Jadoulle, représentant *Tobie ensevelissant les morts*.

Chapelle des Fonts, la première à droite en entrant, une verrière divisée en six compartimens, dont le sujet est l'*Histoire d'Adam*. C'est dans cette chapelle qu'on voit le couvercle très curieux des fonts baptismaux venant de l'ancienne église de Saint-Étienne. Les bas-reliefs qui le décorent représentent la *Passion de Jésus-Christ*. Dans l'espèce de lanterne qui surmonte le couvercle, est une *Résurrection*. Ces sculptures sont des premières années du XVI[e] siècle. Dans le fond de la chapelle est le *Baptême de Jésus-Christ*, peint à fresque par Pécheux.

Chapelle suivante, sous l'invocation de sainte Thérèse : on y voit *sainte Geneviève*, patrone de Paris. Elle tient un livre de la main gauche, et un cierge allumé dans la main droite. Le démon, armé d'un soufflet, s'efforce d'éteindre le cierge ; un ange, placé derrière la sainte, s'apprête à le rallumer.

Ces différens vitraux viennent de Saint-Maur.

Dans la chapelle Saint-Joseph, une verrière représentant *saint Étienne devant ses juges*.

Vis-à-vis, dans la chapelle de la Vierge, *saint Étienne est lapidé*. Ces deux vitraux appartenaient à l'église Saint-Étienne-des-Tonneliers.

Quelques verrières des croisées supérieures, et venant de Saint-Martin-sur-Renelle, représentent la *Passion de notre Seigneur*.

Dans le chœur, chapelle à gauche, *Tobie ensevelissant les morts* : au-dessous, la *Résurrection de*

Digitized by Google

Lazare; même fenêtre, *Job sur son fumier;* au-dessous, la *Cène.*

Autre chapelle du chœur, vis-à-vis : *Jésus-Christ dans le Temple, renversant les tables des vendeurs;* à côté, le *mauvais Riche à table;* le *Lazare* est à la porte, en dehors.

Les verrières de ces deux chapelles appartenaient à Saint-Maur. La plupart de ces vitraux sont extrêmement remarquables, sous le triple rapport de la grâce des formes, de l'éclat des couleurs, et du fini de l'exécution.

Sous le dôme pratiqué au haut de la nef, sont peints, en cinq fresques, différens traits relatifs au patron de l'église. L'une représente *saint Romain consacré évêque :* dans une autre, *il renverse les temples païens;* plus loin, est le *Miracle du Dragon ou Gargouille;* à côté est la *Procession de la Fierte, pour la délivrance d'un prisonnier*, cérémonie instituée par suite du miracle dont il vient d'être parlé. L'*Apothéose de saint Romain* couronne ces quatre tableaux.

Au fond du sanctuaire, derrière le maître-autel, est encore une fresque de Pêcheux, représentant l'*Agonie de Jésus-Christ.* Le tableau reçoit la lumière d'en haut, par une ouverture pratiquée exprès.

L'orgue, construit par M. Lebreton, de Rouen, a été *reçu* le 13 juillet dernier. Il est composé de quatre claviers, quarante-deux registres, et une pédale à ravalement.

Quoique moderne, l'église de Saint-Romain mé-

Digitized by Google

rite, comme on le voit, d'être visitée dans tous ses détails.

Saint-Godard.

L'ORIGINE de Saint-Godard est inconnue. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il existait, fort anciennement, en cet endroit, une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Cette dernière circonstance a fait croire long-temps que la première cathédrale avait été érigée en ce lieu. Il suffira, pour établir le contraire, de dire que l'église de Saint-Godard ne se trouva comprise dans l'intérieur de la ville qu'au commencement du XIIIe siècle.

L'an 533, et non 530 comme le dit Farin, dont la chronologie est souvent erronée, notre archevêque saint Godard fut inhumé dans la chapelle souterraine de cette église, qui renonça dès-lors à son ancien vocable, pour celui du saint prélat dont elle venait de recevoir les dépouilles mortelles. Saint Romain a aussi été enterré dans la même chapelle. (1)

Ce ne fut qu'à la suite de divers accroissemens que l'église de Saint-Godard parvint à l'état où nous la voyons aujourd'hui. Elle comporte cent quinze pieds de long sur soixante-dix-huit de large. En 1556, l'orgue était encore fort petit; on l'agrandit alors,

(1) Son tombeau, formé d'un seul bloc de granit, se voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Romain. (*Voyez la* Description de ce dernier édifice.)

Digitized by Google

mais il fut ruiné par les calvinistes en 1562. L'orgue actuel, établi en 1640, est l'ouvrage d'un Écossais d'origine, nommé George Lesselié.

Supprimée dans la seconde circonscription des églises de Rouen, celle de Saint-Godard vit passer ses ornemens et toutes ses richesses dans les paroisses de Saint-Ouen et de Saint-Patrice. Au nombre de ces richesses, il faut surtout citer les admirables vitraux de Saint-Godard, les plus beaux de France au rapport de Farin et de Le Vieil (1), dont l'opinion est devenue autorité. Beaucoup de ces vitraux furent brisés dans la *Chambre aux clercs* de Saint-Ouen.

Rendue à l'exercice du culte en 1806, l'église de Saint-Godard rentra en possession de ses deux plus belles vitres : celle de la chapelle de la Sainte-Vierge, à droite en regardant le chœur, et celle de la chapelle Saint-Nicolas, de l'autre côté. La première représente la Mère du Sauveur et les Rois de Juda dont elle est descendue. « On ne peut se lasser d'admirer la tête céleste de la Vierge, le grand caractère des Rois et l'inconcevable richesse de cette composition. » (2)

Le vitrail de la chapelle Saint-Nicolas représente différens traits de la vie de saint Romain; et le

---

(1) *L'art de la Peinture sur verre.* — 1774, in-fol., fig.

(2) E.-H. Langlois. *Mémoire sur la Peinture sur verre, et sur quelques vitraux remarquables des Églises de Rouen.* — Rouen, Frère, 1823, in-8, fig.

Digitized by Google

peintre, on le pense bien, n'a pas oublié l'histoire de la *Gargouille*.

Ces deux vitres ont chacune trente-deux pieds de haut et douze de large. Rien n'est comparable à l'éclat de ces *voirières;* de là vint ce proverbe, en parlant d'un vin à la robe de pourpre : *Il est de la couleur des vitres de Saint-Godard*.

Saint-Nicaise.

Cette église, c'est-à-dire la chapelle primitive construite en cet endroit, est une des nombreuses fondations de notre illustre archevêque saint Ouen, vers le milieu du VIIe siècle. Elle était alors bien loin hors la ville, puisque les limites de ce côté, au temps de saint Ouen, étaient encore formées par les rues de l'Aumône et Robec. Ce ne fut que six cents ans après, sous Saint-Louis, que l'église de Saint-Nicaise se trouva comprise dans l'intérieur de la ville. Le chœur est remarquable par l'élégante symétrie de ses proportions. L'orgue fut placé en 1634. Le reste de l'édifice, sous le rapport de l'architecture, n'offre rien qui mérite de fixer l'attention. Aux extrémités orientales des collatéraux, sont deux vitres en partie mutilées, mais qui appellent néanmoins l'admiration des curieux. L'une d'elles représente trois Vertus chrétiennes; l'autre, deux figures du même genre, et celle d'un évêque. Les têtes sont d'un goût exquis et de la plus grande beauté. Les draperies éblouissent par l'éclat de leurs couleurs.

Digitized by Google

La rue Saint-Nicaise a pris son nom de l'église; elle s'appela, de 1794 à 1795, rue de *la Patrie*.

Saint-Vincent.

Cette église portait anciennement le nom de Saint-Vincent-sur-Rive, parce qu'elle se trouvait au bord de la rivière. Les trésoriers de Saint-Vincent étaient chargés de la garde des mesures du sel, déposées à cet effet dans une petite tourelle en maçonnerie, au bas de l'église. Quand les bateaux chargés de sel passaient, ils en devaient à la paroisse une certaine quantité, qui fut remplacée depuis par une somme annuelle de 140 livres. Comme les autres temples catholiques, Saint-Vincent fut pillé, en 1562, par les calvinistes.

Saint-Vincent est une jolie production de la renaissance. L'architecture intérieure est légère et gracieuse, si l'on excepte les ornemens, d'assez mauvais goût, appliqués sur les colonnes du chœur, au milieu du siècle dernier, d'après les dessins de l'architecte De France.

Les vitraux de cette église sont remarquables. A l'extrémité inférieure du collatéral droit, en regardant le chœur, est une vitre (1) dont une partie, exécutée sur un carton d'Albert Durer, représente la Vierge à genoux, auprès de plusieurs Apôtres. Les

(1) E. H. Langlois, (Mémoire déjà cité.)

Digitized by Google

draperies de la première sont admirables dans leur style gothique; les têtes des seconds respirent une fierté sauvage et pleine de grandiose.

Dans l'aile septentrionale, c'est-à-dire à gauche en entrant par le grand portail, en face de la première travée du chœur, est une verrière de bon goût, relative à l'histoire de saint Jean-Baptiste. Le panneau inférieur représente la *Décolation* du Saint, dont on apporte la tête à Hérode, assis à table avec Hérodias. C'est le même sujet, pour le fond, que celui du bas-relief qu'on voit sur le portail de la tour Saint-Romain, à la Cathédrale.

Dans la vitre voisine, en remontant vers l'extrémité orientale, est une Vue, malheureusement mutilée, de l'église Saint-Ouen. On ne distingue plus guère que la tour.

Dans la chapelle à gauche du chœur est une vitre représentant un Miracle attribué à Ferdinand, mieux connu sous le nom de saint Antoine de Pade ou de Padoue. Nous emprunterons ici les expressions du révérend père François Giry. (1)

« Il y eut un autre hérésiarque à Toulouse, lequel dit au saint qu'il ne croirait point que Notre-Seigneur fût véritablement dans le saint sacrement de l'autel, qu'il n'eût vu cet article confirmé par un miracle; et le miracle qu'il demanda fut que la mule sur laquelle il montait, après avoir été trois jours

(1) *Vie des Saints*, vol. 11, col. 1706.

Digitized by Google

sans manger, quittât le foin et l'avoine qu'il lui présenterait, pour aller adorer l'hostie consacrée. Le saint s'offrit de lui faire voir ce miracle. En effet, trois jours après, quoique l'hérétique eût fait jeûner rigoureusement sa mule, et qu'alors il lui présentât la pâture qu'elle aimait le plus, et la pressât de manger, elle quitta tout pour aller se prosterner devant le Saint-Sacrement, que saint Antoine tenait entre ses mains. »

Voilà ce que représente le vitrail, dont une partie se trouve aujourd'hui presque cachée par la colonne à droite de l'autel.

L'intérieur de Saint-Vincent, et notamment le collatéral méridional, offre encore de très belles vitres, dont les peintures sont malheureusement altérées.

Saint-Vivien.

Cette église a donné son nom à la rue où elle est située. Elle n'était anciennement qu'une chapelle au milieu des prés et des marais. En 1209, elle se trouvait encore dans le faubourg. Elle était autrefois basse et obscure ; on l'exhaussa en 1636. Avant 1661, l'orgue était sous le collatéral gauche : on le plaça, à cette époque, au lieu qu'il occupe aujourd'hui. Cette église ne présente d'ailleurs rien de remarquable, à moins qu'on ne veuille jeter un regard sur son grand clocher, effilé en pain de sucre,

Digitized by Google

En 1794, on trouva très joli d'appeler la rue Saint-Vivien, rue *Brutus*. Elle ne garda ce nom qu'une année.

ÉGLISES SUCCURSALES.

Saint-Gervais.

Saint Gervais est peut-être, après la sainte Vierge, le premier qui ait eu des autels à Rouen. Ni Farin, ni Pommeraye, ni Toussaint Duplessis, ni plusieurs écrivains modernes, n'ont connu l'origine de cette église; la voici :

En 386, saint Victrice, alors archevêque de Rouen, reçut de saint Ambroise une caisse de reliques, parmi lesquelles se trouvaient celles de saint Gervais. Saint Victrice fit construire une église pour y déposer ces vénérables dépouilles. Notre archevêque nous apprend lui-même (1) qu'il y travailla de ses mains, qu'il porta des pierres sur ses épaules. Le temple où furent placées les reliques de saint Gervais n'a-t-il pas dû recevoir le nom de ce martyr? était-il naturel qu'on lui en donnât un autre? Non, sans doute; et nous devons en conclure que l'église actuelle de Saint-Gervais s'est élevée sur l'emplacement de l'église

(1) Dans son discours *de Laude sanctorum*.

Digitized by Google

primitive bâtie par saint Victrice, érigée depuis en abbaye, aujourd'hui église succursale.

Saint-Gervais eut considérablement à souffrir des guerres de religion : il était presque détruit en 1592. A cette époque, l'armée royale s'en était emparée, et avait établi, dans les environs, une batterie qui fit beaucoup de mal à la ville de Rouen, où commandait le marquis de Villars pour la Ligue.

Un monument extrêmement curieux, et que les étrangers ne doivent pas oublier de visiter, c'est la crypte de Saint-Gervais. Elle est immédiatement sous le chœur de l'église. On y descend par un escalier de vingt-huit marches en pierres. Sa longueur est de trente-cinq pieds sur seize de large, et quinze de haut. Un banc de pierre y règne circulairement. Là furent inhumés nos deux premiers archevêques, saint Mellon et saint Avitien, sous les deux arcades que vous apercevez à droite et à gauche, au bas de l'escalier. Ces arcades avaient été murées à l'époque des troubles religieux; elles furent rouvertes en 1723. Le tombeau de saint Mellon est du côté de l'évangile, c'est-à-dire à gauche en entrant. Là se retrouvent les seules traces visibles de l'architecture romaine dans nos murs. Tout près de cette chapelle, contemporaine de seize siècles écoulés, se prolongeait la voie romaine qui conduisait de l'antique *Rothomagus*, en passant par le Mont-aux-Malades, à cette *Juliobona* peut-être encore plus antique.

Blessé mortellement par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris pour y *faire ses rele-*

Digitized by Google

vailles avec dix milles lances en guise de cierges, Guillaume-le-Conquérant se fit transporter au prieuré (1) de Saint-Gervais, où il mourut. Ici les idées se pressent en foule dans l'esprit de l'observateur attentif, qui peut, sur l'étroit espace de quelques pieds, demander des souvenirs à la religion, des secrets à l'archéologie et des traditions à l'histoire.

Saint-Hilaire.

En 1562, les calvinistes entrèrent de vive force dans Rouen, par le faubourg Saint-Hilaire, et détruisirent l'église de ce nom. Elle fut réédifiée vingt-

---

(1) Les ducs de Normandie n'avaient point de palais aux environs de Saint-Gervais. C'est à tort que d'anciens chroniqueurs et historiens l'ont dit ; c'est par erreur qu'on l'a répété récemment encore, d'après ces autorités inexactes. Remontons aux sources, nous trouverons la vérité. Le roi, dit Orderic Vital, se fit transporter dans l'église de Saint-Gervais. *Ipse rex præcepit se efferri ad ecclesiam sancti Gervasii.* Et plus loin : Voilà que le plus puissant héros, à qui dernièrement plus de cent mille guerriers s'empressaient d'obéir, qui faisait trembler beaucoup de nations, le voilà honteusement dépouillé par les siens, *dans la maison d'autrui. Ecce, potentissimus heros, cui nuper plus quam centum millia militum serviebant avide, et quem multæ gentes cum tremore metuebant, nunc a suis turpiter,* IN DOMO NON SUA, *spoliatus est.*

Si Guillaume avait eu un palais dans ce quartier, il n'eût point ordonné qu'on le portât au prieuré de Saint-Gervais, puisqu'en changeant d'habitation, il ne cherchait qu'à éviter le bruit d'une ville populeuse.

Digitized by Google

huit ou trente ans après. Comme l'église de Saint-Vivien, elle a donné son nom au quartier où elle est située ; comme elle encore, elle n'offre rien d'intéressant.

Le faubourg, le boulevard et la rue Saint-Hilaire prirent, en 1794, et gardèrent jusqu'en 1795, le nom de quartier, boulevard et rue de *la Convention*.

Saint-Paul. (1)

M. Cotman, dans ses *Architectural antiquities of Normandy*, vol. 1[er], pag. 57, donne une vue assez fidèle du rond-point extérieur de cette église. Le texte de M. Turner serait également satisfaisant, s'il ne commençait par un renseignement erroné, en appliquant à Saint-Paul un passage de Taillepied, qui se rapporte à un autre édifice. L'écrivain normand dit en effet : « Là dedans la ieunesse, à bride auallée, souloit se souiller et polluer par ordre, luxure et paillardise abominable, ne ayant égard qu'auprès de ce lieu y avoit un repaire de malins esprits qui faisoient sortir une fumée tant puante et infecte, que la mortalité s'en ensuyuoit par après. » Mais ce passage se rapporte à un temple de Vénus détruit par saint Romain, et situé au nord de la ville : *juxtà urbem ab aquilone*, dit la légende ; or,

(1) Quoique cette petite église soit supprimée par le fait, j'ai maintenu ici son article, parce qu'on a conservé tout ce qu'il y avait de curieux et d'intéressant dans le monument.

Digitized by Google

Saint-Paul est au sud-est. Farin, et quelques autres, en font un ancien temple d'*Adonis;* rien ne le démontre, rien ne l'indique, et il ne faut voir là qu'une tradition populaire que rien n'appuie.

Cette petite église était d'ailleurs fort curieuse dans quelques unes de ses parties. Peut-être n'en pourrait-on pas citer une seconde qui offrît, comme celle-ci, trois absides semi-circulaires. Celle du milieu est la plus élevée et la plus saillante. Un rang de figures assez bizarres règne dans le pourtour extérieur; quelques unes portent d'épaisses moustaches. Selon M. Cotman, qui a remarqué dans plusieurs endroits de Normandie des figures de cette espèce, ces larges moustaches auraient été, dans l'origine, une satire dirigée contre les Saxons qui en portaient, tandis que les Normands avaient la tête presque entièrement rasée. Robert Wace nous apprend, en effet, que les Anglais, au moment de livrer la bataille d'Hastings, prirent les Normands pour une armée de prêtres.

Un des Engleiz qui out véu
Li Normant toz rez è tondu,
Kuida ke tuit proveires féussent
E ke messes canter péussent;
Kar tuit erent tonduz è rez,
Ne lor esteit guernon remez.

A l'intérieur, le triple chœur était séparé de la nef par une arcade semi-circulaire, dont les chapi-

teaux sont chargés de sculptures malheureusement mutilées. Cette nef était moderne, et ne datait que du commencement du XVIIe siècle. La partie ancienne est du commencement du XIe siècle.

La partie moderne vient d'être détruite. Une église neuve s'est élevée tout à côté. Les amis des antiquités apprendront avec plaisir que l'administration conserve les trois absides de l'ancien petit édifice.

La promenade à l'extrémité de laquelle est située l'église de Saint-Paul, fut exécutée en 1692 et 1693; mais elle n'a été plantée qu'en 1729. Tout cet espace, à partir de l'abreuvoir jusqu'au pied de la côte Sainte-Catherine, n'offrait anciennement qu'une vaste prairie et quelques jardins. Le chemin ayant été pratiqué, on l'appela le *Chemin-Neuf*; c'est aujourd'hui le *cours Dauphin*. (1)

A l'extrémité de cette avenue sont plusieurs sources d'eaux minérales. On les appelle *Eaux de Saint-Paul*, du nom de la paroisse. On trouve d'autres sources de même nature dans le quartier de la Marêquerie. (*Voyez* l'article *Eaux minérales*.)

---

(1) Ainsi nommé en mémoire de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV.

Digitized by Google

CULTE PROTESTANT. (1)

Saint-Éloi.

Originairement, et à l'époque où la Seine baignait le pied de la Cathédrale, l'église de Saint-Éloi était dans une île. Dans la suite, elle se trouva, sans changer de place, sur les *terres neuves*, comme Saint-Étienne-des-Tonneliers, Saint-Clément et Saint-Martin-du-Pont. En 1030, sous le duc Robert, ces terres neuves étaient faubourgs de Rouen : *in suburbio Rothomagensi ecclesiam sancti Eligii*, etc. (2)

L'église de Saint-Éloi passait autrefois pour être la mieux éclairée de toute la ville. On y voit encore trois fenêtres dont les peintures, d'assez bon goût, ont été exécutées dans le XVI[e] siècle. Il y avait dans le chœur un puits, aujourd'hui fermé, d'où l'on tirait de l'eau avec une chaîne de fer; de là ce proverbe encore en usage à Rouen : *Il est froid comme la corde du puits de Saint-Éloi.*

Cette église est à l'usage du culte protestant depuis

(1) Pour de plus amples détails sur l'établissement des protestans à Rouen, *voyez* l'article *Quevilly*, sous le titre Retour a Rouen.

(2) Dom Pommeraye, *Hist. de l'abbaye de Sainte-Catherine*, p. 73.

Digitized by Google

1803. Le nombre des individus qui le professent à Rouen est environ de dix-huit cents.

En 1794, la rue Saint-Éloi s'appela rue de l'*Unité*. A la même époque, les rues du Panneret et du Petit-Enfer réunies, qui aboutissent l'une et l'autre sur la place Saint-Éloi, reçurent le nom de rue de *la Raison*.

La place Saint-Éloi n'a rien de remarquable; c'est l'ancien cimetière de la paroisse de ce nom : on en a fait, depuis, le marché à la volaille et au gibier. Plus d'un chasseur, au retour d'une expédition malheureuse, y vient acheter le lièvre et les perdrix qu'il rapporte en triomphe dans sa carnassière.

ÉGLISES SUPPRIMÉES.

Saint-Clément,

Près l'emplacement du couvent des Cordeliers, rue de ce nom.

Farin attribue à saint Mellon la construction de trois oratoires ou chapelles à Rouen, savoir : Notre-Dame, Saint-Sauveur, où était Saint-Lô, et Saint-Clément, qu'il aurait fait bâtir dans une île pour la commodité des marchands. Il n'est nullement probable que saint Mellon ait fait bâtir trois chapelles. On ne peut raisonnablement lui en attribuer qu'une,

Digitized by Google

celle de la Sainte-Vierge. Il est vrai néanmoins que la petite paroisse de Saint-Clément se trouvait dans une île, et qu'elle n'a été réunie à la terre ferme que sous les premiers ducs.

Saint-Pierre-du-Châtel,

Au haut de la rue Nationale.

Non loin de l'église Saint-Clément, était celle de *Saint-Pierre-du-Châtel*, ainsi nommée parce qu'elle avait été construite sur l'emplacement du château de Rollon notre premier duc. Ce château était alors sur le bord de la Seine. L'église de Saint-Pierre-du-Châtel n'est plus aujourd'hui qu'un grand magasin !

Une partie des vitraux a été achetée par un antiquaire de cette ville.

Saint-André-dans-la-Ville,

Rue aux Ours.

Cette église, ainsi désignée pour la distinguer d'une autre paroisse du même nom, hors ville, s'appela long-temps Saint-André-aux-Fèvres, ou *de la Porte-aux-Fèvres* (Fabri); c'est-à-dire que cette rue était alors habitée en grande partie par des forgerons. En 1487, le chœur n'était encore élevé qu'à huit ou dix pieds hors de terre, faute d'argent, et il ne fallait que cent quarante livres tournois pour l'achever. On les trouva en imposant, avec la per-

Digitized by Google

mission du roi (Charles VIII), une taxe de trois sous sur chaque pied d'héritage dans toute l'étendue de la paroisse, qui ne comptait alors que cinquante feux. L'église fut dédiée le 22 janvier 1526; mais le portail n'a été achevé qu'en 1557. La tour avait été commencée en 1542 et terminée en 1544. C'était un ouvrage accompli, dont le dessin paraît avoir été déposé au Vatican, à Rome. Cette tour était percée à jour de tous côtés. Une flèche en pierre, de forme octogone, s'élevait à plus de quarante pieds au-dessus de la lanterne. Quatre obélisques, accompagnés de tourelles et de petites pyramides d'un travail fort délicat, flanquaient la lanterne sur les quatre côtés. Ce bel ouvrage fut renversé par l'ouragan de 1683. Saint-André-dans-la-Ville est aujourd'hui magasin.

Saint-Cande-le-Jeune,

Rue aux Ours.

Cette église était autrefois connue sous le nom de Saint-Victor. Elle doit, dit-on, son origine à un duel qui eut lieu sous Guillaume-le-Conquérant, en 1044 (1), entre Jacques Duplessis et Thomas de l'Épinay. Duplessis avait attaqué la réputation de la dame de Tancarville, sœur de l'Épinay. Il fallut se battre, pour savoir si le fait était vrai. Duplessis

---

(1) Farin dit, par erreur, 1047.

Digitized by Google

fut tué ; l'honneur de la dame demeura plus clair que le jour. Le champ de bataille avait été marqué dans une place qui servait de marché à la volaille. On y vendait surtout des oies, que l'on appelait aussi des *ouës*. De là, par corruption, est venu le nom de la rue aux Ours, où est encore l'église. L'Épinay voulut consacrer le souvenir de sa victoire, et fit élever, sur le champ même du combat, une chapelle à saint Victor, depuis Saint-Cande-le-Jeune, pour le distinguer de Saint-Cande-sur-Rive, qui existait déjà, et qui prit alors le nom de Saint-Cande-le-Vieux.

Saint-Cande-le-Jeune est devenu la propriété de l'un des principaux négocians de Rouen, et sert de magasin. L'édifice n'offrait rien de bien remarquable sous le rapport de l'architecture.

Saint-Étienne-des-Tonneliers,

Rue de ce nom.

Cette paroisse était fort ancienne. L'église primitive avait été construite sur les *terres neuves*, ainsi désignées, comme je l'ai dit dans l'Introduction, parce qu'elles avaient été conquises sur la Seine, dont les eaux arrivaient encore, au Xe siècle, jusqu'au haut de la rue Grand-Pont. L'église actuelle est du XVIe siècle ; son portail fut construit en 1530, et l'église dédiée au mois d'octobre 1533. Elle possédait de beaux vitraux. On en retrouve quelques uns

Digitized by Google

aujourd'hui aux fenêtres de l'église Saint-Romain, qui possède également le couvercle, infiniment curieux, des fonts baptismaux de Saint-Étienne, transformé en magasin.

Saint-Martin-du-Pont,

Au bas de la rue Grand-Pont, à gauche en descendant.

C'ÉTAIT originairement une chapelle, bâtie dans un îlot formé par un petit roc, dans la Seine. C'est pourquoi on l'appela d'abord Saint-Martin-de-la-Roquette. Elle prit son nom de Saint-Martin-du-Pont, quand elle fut réunie à la terre ferme, et que le pont eut été construit. Il résulte de ces renseignemens que la chapelle primitive existait très anciennement, puisque le rocher où elle était située ne faisait point partie du continent au commencement du X[e] siècle. Le corps de l'église, détruite à la révolution, n'avait rien de bien remarquable; mais la tour était d'une grande beauté. C'était sur les dessins de Robert Becquet, auteur de la pyramide de Notre-Dame, incendiée en 1822, qu'avait été construite *et mise en sa perfection* (1), en 1544, la pyramide de Saint-Martin-du-Pont. Cette église possédait aussi une horloge assez curieuse par son ancienneté. La cloche qui sonnait les heures avait été fondue en 1503, et destinée d'abord à Saint-Vivien.

(1) Ms. n° 494 de la Bibliothéque du Roi.

Digitized by Google

L'emplacement où était Saint-Martin-du-Pont a retenu le nom de *cour Martin*.

Saint-Cande-le-Vieux,

Rue du Bac.

On l'appela d'abord Saint-Cande-sur-Rive, de sa position au bord de la Seine. Il fut nommé ensuite Saint-Cande-le-Vieux, pour le distinguer de Saint-Cande-le-Jeune. C'était autrefois la chapelle de nos ducs; elle se trouvait assez voisine de leur palais (la Vieille Tour), pour qu'ils s'y rendissent par une galerie de communication. C'est pourquoi on l'appela long-temps aussi Saint-Cande-du-Solier (1). Elle perdit cette troisième dénomination en 1588, parce qu'à cette époque le *solier*, c'est-à-dire la galerie, fut supprimé par ordonnance de l'échiquier.

Détruite, en 1210, par un incendie, l'église de Saint-Cande-le-Vieux fut rebâtie peu de temps après. Elle occupait en partie l'espcae formé aujourd'hui par la place du Gaillardbois, tout près de la fontaine Lisieux. Ses vitraux étaient remarquables par leur beauté. Ils ont été achetés, en 1802, par un Hollandais, nommé Van Hamp, qui les fit transporter à Norwich. L'église a été complètement démolie pendant la révolution.

(1) Cette expression est encore usitée dans notre département.

Digitized by Google

Saint-Denis,

Rue de ce nom.

Cette église avait donné son nom, dès le XIIe siècle, à la rue où elle était située. Le portail se voyait où est maintenant le passage Saint-Denis. Brûlée en 1203, puis en 1210, elle fut réédifiée en 1508 ou 1509. On y fit encore de grandes réparations en 1608. L'architecture du chœur était fort estimée : on faisait beaucoup moins de cas de la nef. En 1613, dit Farin, en creusant pour établir les fondations de quelques piliers, on trouva des os de jambes et des côtes d'hommes qui excédaient de moitié les dimensions ordinaires. En 1248, cette église ne comptait que cent vingt paroissiens. De 1794 à 1795, la rue Saint-Denis et la rue du Mont-Saint-Denis réunies, portèrent le nom de la rue *Dunkerque*.

Saint-Etienne-la-grande-Eglise.

Elle est précisément sous la Tour de Beurre, et fait aujourd'hui partie des chapelles de la Cathédrale. Elle fut dédiée en 1496, selon le Ms. n° 494 de la Bibliothéque du Roi. (*Voyez* l'article de la *Cathédrale.*)

Saint-Herbland,

A l'encoignure de la rue des Carmes et de celle de la Grosse-Horloge.

C'était une des plus anciennes paroisses de Rouen.

Digitized by Google

Les reliques de saint Herbland n'y furent apportées cependant qu'en 1641, sous notre archevêque François de Harlay, deuxième du nom. L'église menaçant ruine en 1483, elle fut reconstruite de fond en comble. Jusqu'au moment où il fut possible d'y célébrer de nouveau les cérémonies du culte, le vicaire eut la permission de faire prêcher, tous les samedis de carême, sur le Parvis, qu'on appelait aussi l'*aitre* de Notre-Dame.

Je retrouve encore ici mon Hollandais Van Hamp; le voici qui achète, en 1802, une partie des vitraux de Saint-Herbland. Cette église a complètement disparu depuis quatre ans; les matériaux ont servi à la construction du grand bâtiment qui la remplace.

Notre-Dame-la-Ronde,

Rue Thouret.

Autre paroisse fort ancienne. Son voisinage avec le *Clos*, anciennement habité par les Juifs, a fait présumer que cette église aurait pu leur servir autrefois de synagogue. Elle a été appelée *la Ronde*, parce que son clocher était parfaitement rond, ou bien parce que le corps de l'édifice, avant 1490, époque où l'on construisit les chapelles et le bas de la nef, présentait une forme circulaire. Le chœur avait un assez bel autel enrichi de marbre et de sculptures, et formant une espèce de colonnade. Il avait été commencé en 1688, et terminé en 1708. Au lieu de

Digitized by Google

l'aigle, qu'on voit dans presque toutes les églises au pupitre du lutrin, c'était un ange de cuivre d'un travail estimé. Le grand portail, représentant la mort de la sainte Vierge et son assomption, avait été commencé en 1532 et terminé en 1537.

Notre-Dame-la-Ronde est tout-à-fait détruite aujourd'hui.

Saint-Martin-sur-Renelle,

Rue Sénécaux.

Cette église, qui existe encore, mais à usage de magasin, était appelée Saint-Martin-sur-Renelle à cause de son voisinage avec le ruisseau connu vulgairement sous le nom de *la Renelle*, et qui est si utile aux tanneurs du quartier. Un passage de Grégoire de Tours (1) prouve qu'il existait fort anciennement un édifice chrétien en cet endroit, et que cet édifice était bâti en bois sur les murs de la ville (2). Ce fut dans cet asile que le jeune Mérovée se refugia avec son épouse, la reine Brunehaut, pour éviter le ressentiment du roi Chilpéric Ier. On sait que Mérovée,

---

(1) *Hist.*, lib. 5, cap. 2.

(2) Je n'ai pas besoin de dire que *sur les murs* (*super muros*), veut dire ici : auprès des murs. C'est dans ce sens que l'on dit : Châlons-*sur*-Saône, Villeneuve-*sur*-Yonne, Fleury-*sur*-Andelle, etc.

Digitized by Google

fils de ce prince, avait épousé un peu précipitamment la veuve de Sigebert, et que notre évêque Prétextat avait béni leur union contre le vœu des canons.

Saint-Martin-sur-Renelle possédait de beaux vitraux. On en retrouve aujourd'hui quelques uns dans l'église succursale de Saint-Romain; ils sont aux croisées supérieures, et représentent la Passion de Jésus-Christ.

Saint-Pierre-l'Honoré,

Rue des Bons-Enfans.

On ne trouve nulle part l'origine du surnom de cette église. Toussaint Duplessis est peut-être le seul qui l'ait cherchée; mais il se borne à faire remarquer, après Ducange, que le mot *honor*, dans la basse latinité, a signifié un bénéfice à vie, un fief, une dignité dans l'Église en général, ou dans une église cathédrale.

Saint-Pierre-l'Honoré est aujourd'hui une fonderie de métaux.

Sainte-Croix,

Rue des Pelletiers.

Ce n'était d'abord qu'une petite chapelle dédiée à Notre-Dame. La ville s'étant agrandie de ce côté, cette chapelle reçut elle-même de nouvelles dimen-

Digitized by Google

sions, et fut érigée en paroisse, sous le nom de Sainte-Croix de la rue *des Pelletiers*, à cause des marchands de fourrures établis dans le quartier. Le 8 mai 1533, l'évêque d'Hippone, suffragant de George d'Amboise II, en fit la dédicace. L'an 1562, les calvinistes la pillèrent et lui enlevèrent vingt-six marcs d'argent. Elle sert aujourd'hui de magasin. Les ornemens qui décorent la fontaine sont du commencement du XVIIe siècle.

De 1794 à 1795, la rue Sainte-Croix-des-Pelletiers s'appella rue *des Patriotes*.

Sainte-Marie-la-Petite,

Rue des Bons-Enfans, entre la rue de la Prison et celle des Béguines.

On l'appelait Sainte-Marie-la-Petite, pour la distinguer de la métropole, dédiée aussi à *Notre-Dame*. Henri IV ayant mis le siége devant Rouen, le clocher de Sainte-Marie-la-Petite fut ruiné presque en entier par une batterie de canon placée à Saint-Gervais.

Saint-Vigor,

Rue des Béguines.

Jusqu'a l'année 1443, cette rue s'appela rue Saint-Vigor, du nom de l'église paroissiale dédiée à ce saint. A cette époque, des religieuses *béguines* occupaient

Digitized by Google

un monastère tout près du Vieux-Palais, commencé par Henri V en 1419, et achevé plus tard sous Henri VI, soi-disant alors roi de France et d'Angleterre. On trouva que le couvent *pouvoit estre préiudiciable à la garde et seureté dudit palais*; il fut en conséquence démoli. Mais Henri VI dédommagea les religieuses en leur donnant deux hôtels situés rue Saint-Vigor, où elles s'établirent en 1444. Depuis ce temps, la rue Saint-Vigor a pris le nom de rue *des Béguines*. Nous retrouverons ces bonnes religieuses, ou du moins leurs héritières, sur la place de la Rougemare. (*Voyez* l'article des *Places et Marchés*.) En 1794, on imagina d'appeler la rue des Béguines, rue de *la Fraternité*.

Saint-Michel,

A l'extrémité occidentale de la Grande-Rue, vers la place de la Pucelle.

Cette église existe encore en partie. C'était autrefois une chapelle où les abbés du Mont-Saint-Michel, alors patrons de ce bénéfice, célébraient la messe, quand ils venaient siéger à l'échiquier.

En 1576, la princesse de Condé fit abjuration dans cette église, en présence du légat.

Saint-Michel avait un clocher semblable à celui de Saint-Maclou. C'était une flèche en bois, revêtue de plomb, et d'un travail remarquable. L'ouragan de 1683 la détacha de sa plate-forme, et la jeta sur une

maison voisine qu'elle écrasa dans sa chute. Un autre clocher fut établi en 1703. Il y avait aussi, à l'entrée du grand portail, en dehors, une image de saint Michel couverte en plomb. Elle fut renversée par les calvinistes, et remplacée par une autre qui n'avait rien que d'assez commun.

Saint-Sauveur,

Place du Vieux-Marché.

A peu près au milieu du Vieux-Marché, entre la fontaine moderne qu'on y voit aujourd'hui et la ligne de maisons qui ferment la place au sud, s'élevait, avant la révolution, l'église Saint-Sauveur. Elle est appelée dans les anciens titres *Saint-Sauveur-du-Marché*, pour la distinguer d'un autre Saint-Sauveur, dédié depuis à saint Lô. (*Voyez* l'article *Saint-Lô*.)

Le chevet de cette église se trouvait presqu'à l'alignement de la fontaine. Nos marchandes de poisson et de légumes ne se doutent guère qu'elles foulent en cet endroit la cendre du père de Pierre Corneille, inhumé dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sauveur. C'est dans la rue de la Pie, l'une des issues du Vieux-Marché, au sud-ouest, qu'est né le *grand* Corneille.

On a placé l'inscription suivante sur sa maison : « Pierre Corneille est né dans cette maison le 6 « juin 1606. »

Digitized by Google

Saint-Sépulcre,

Rue Saint-Georges.

Un anglais de distinction demeurait à Rouen, sur la paroisse Saint-Michel. Il tombe dangereusement malade, et demande à communier; (la Grande-Bretagne était alors toute catholique). Un prêtre lui porte en diligence le sacré viatique. « Mais, dit Farin, soit que le chemin fût glissant, ou que ce bon prêtre marchât trop promptement, il se laissa choir si rudement sur l'estomac, que le ciboire s'ouvrit. » Une hostie consacrée tomba sur la place; on la releva sur-le-champ. Le gentleman communie, et guérit. Informé de l'accident arrivé au prêtre, il avait fait vœu, s'il revenait en santé, de faire construire une chapelle au lieu même où était tombée l'hostie. Fidèle à sa promesse, il fonda l'église du Saint-Sépulcre. Le nom de cet Anglais est perdu. Quant à l'époque de la fondation, on l'a trouvée par analogie. Au pied des marches de l'autel était une pierre où l'on avait gravé cette inscription :

Ici adira le Prestre le cors de nostre Seignor.

Au milieu de la pierre était un gros point qui marquait la place où était tombée l'hostie; et comme les caractères indiquaient, à n'en pas douter, le XI[e] siècle, il résulte que notre Anglais avait effectué

cette fondation peu de temps après la conquête du royaume d'Angleterre. Toute cette histoire était peinte sur une des vitres, près de l'autel, du côté de l'épître. Dans la suite des temps, l'église du Saint-Sépulcre a changé ce nom contre celui de Saint-George. Ce saint y était en effet représenté à cheval, de grandeur naturelle, armé de pied en cap, et perçant un dragon avec sa lance.

La rue Saint-George, qui a porté aussi le nom de rue de *la Femme-Blanche*, fut baptisée, pendant la révolution : *Petite rue de la Régénération*.

L'église du Saint-Sépulcre sert aujourd'hui de magasin, et est une dépendance de la pharmacie voisine.

Saint-Jean,

Rue de ce nom.

On l'appelait autrefois Saint-Jean-des-Prés, à cause de sa position dans une prairie. Elle prit ensuite, comme l'église voisine Saint-Martin, le nom de Saint-Jean-sur-Renelle, parce que ce petit ruisseau coulait au pied de ses murs. Elle avait doubles collatéraux, c'est-à-dire deux rangs de piliers de chaque côté. La tour, commencée en 1617, n'avait point été achevée. Le grand-autel, d'un bon goût, avait été refait à neuf en 1730, et consacré trois ans plus tard par l'évêque de Waterford.

L'église de Saint-Jean est maintenant un bazar où

Digitized by Google

se réunissent des commerçans de *rouennerie*. Voulez-vous voir les belles vitres dont elle était jadis décorée? Allez à Norwich, et demandez à notre Hollandais M. Hamp dans quel lieu il les a fait placer. On en trouvera dans la chapelle catholique de lord Stafford, et dans les cathédrales d'York et de Litchfield. On assure (1) qu'elles lui ont été cédées, en 1802, *à la charge seulement de clore les vides !*

Saint-Pierre-le-Portier,

Ancienne rue de ce nom, aujourd'hui rue de Fontenelle.

Selon Toussaint Duplessis, c'était anciennement une chapelle dédiée sous le nom de *Saint-Paër;* et comme le peuple, au lieu de dire *Saint-Pierre*, disait *Saint-Père*, dont la prononciation se rapproche beaucoup de celle de *Saint-Paër*, on a confondu insensiblement l'évêque d'Avranches avec le prince des apôtres. Le nom de *Portier* lui vient de ce qu'elle se trouva long-temps auprès de la porte Cauchoise, et qu'elle était comme adossée aux murailles de la ville. Reconstruite en 1531, elle n'avait été entièrement achevée qu'en 1665. Cette église a été démolie

(1) M. Delaquérière, *Description historique des Maisons de Rouen*. — Rouen, Frère, 1821, in-8°, fig.

Digitized by Google

à la révolution; les maisons nos 39 et 41 occupent sa place.

Saint-André-hors-la-Ville,

Rue de ce nom.

D'ABORD dans le faubourg, quand la porte *Cauchoise* était encore à l'entrée de la rue Massacre, l'église de ce nom se trouva comprise dans l'enceinte de la ville lorsque la porte fut reculée près de Saint-Pierre-le-Portier. C'est ce qui résulte d'une charte de notre duc Richard III, par laquelle il donna, en 1027, à l'abbaye de Jumiéges, l'église de Saint-André *in civitate*, et trois maisons *in suburbio*. En 1472, Saint-André eut son église au lieu où on la voyait avant la révolution; sa principale entrée était sur la porte Cauchoise.

L'histoire romaine courait les rues en 1794. Celle de Saint-André-hors-la-Ville s'énorgueillit pendant un an du nom de *Caton d'Utique !*

Saint-Lô.

EN rejetant la fable de l'idole Roth, chassée par saint Mellon d'un temple païen qui aurait existé sur l'emplacement de l'église de Saint-Lô (1), il faut convenir néanmoins que cette paroisse était l'une des

(1) Pour la réfutation de ce fait, *voyez* le Mémoire couronné par la Société d'Émulation de Rouen, en 1826.

Digitized by Google

plus anciennes de la ville, puisqu'il en est fait mention dès le commencement du IX[e] siècle. Elle était alors sous le vocable de saint Sauveur; mais le corps de saint Lô, évêque de Coutances, y ayant été apporté pour le soustraire aux profanations des Normands, elle prit bientôt le nom de cet évêque. En 1145, des chanoines réguliers furent établis dans l'église, qui devint commune entre les paroissiens et le couvent. Au XIV[e] siècle, les paroissiens tentèrent de la séparer du prieuré; ils y parvinrent. On convint, en 1344, que les religieux feraient, dans leur église, et à leurs dépens, le mur de séparation qui existe encore aujourd'hui. Les religieux et les paroissiens firent alors agrandir et réparer, chacun de leur côté, la partie de l'édifice qui leur était échue. Supprimée en 1791, l'église paroissiale servit à la fabrication du salpêtre : elle s'écroula tout à coup en 1798. Des maisons s'élevèrent à la place.

Quelques années avant la révolution, les religieux avaient fait supprimer deux gargouilles fort singulières, que l'on voyait à l'église de leur prieuré, en face de la rue Boudin. L'une représentait un homme nu, l'autre une femme également nue, sauf une draperie qu'elle tenait relevée jusqu'à la ceinture. Ces deux gargouilles versaient l'eau pluviale par les endroits que la nature a destinés à des fonctions analogues. (1)

---

(1) M. Delaquérière, *Description historique des Maisons de Rouen.*

Digitized by Google

Les bâtimens claustraux de Saint-Lô ont servi de maison d'arrêt pendant la révolution. L'ordonnance royale du 26 novembre 1823, rendue sur la proposition de M. de Vanssay, alors préfet, les a affectés à un usage plus digne de leur destination primitive, en les consacrant à l'établissement d'une école normale dirigée par des frères de la doctrine chrétienne, dont l'installation a eu lieu le 18 avril 1828. On y forme des instituteurs primaires qui répandront dans les campagnes les connaissances dont la culture peut être d'une application plus utile, telles que la lecture, l'écriture, le calcul, l'arpentage, etc. Cette école peut recevoir jusqu'à trente élèves-instituteurs, dont quelques uns du département de l'Eure. Le prix de la pension est de 700 francs. Des bourses et demi-bourses sont entretenues aux frais du département, ou sur des fonds accordés par Son Exc. le Ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique.

Saint-Laurent.

Saint-Laurent était érigé en paroisse dès le XI[e] siècle au plus tard, puisqu'il en est fait mention dans des lettres de notre duc Richard II, en 1024. L'église était alors dans les faubourgs : elle fut entièrement réduite en cendres en 1248, dans un incendie qui détruisit presque toutes les maisons de la rue Beauvoisine. Le corps de l'église actuelle est du XV[e] siècle. La tour principalement mérite l'attention

Digitized by Google

des curieux : elle fut commencée en 1490, et achevée en 1501. Un coup de vent en ayant emporté une partie considérable, on fut obligé de la diminuer de plus de dix pieds. Elle souffrit encore beaucoup d'une tempête, en 1638, et du grand ouragan de 1683. Le haut de la flèche a été démoli depuis quelques années. Le jubé de Saint-Laurent passait pour un chef-d'œuvre; il fut enlevé pour donner du jour à l'intérieur, qui, véritablement, est un peu bas. La balustrade qui règne au-dessus du grand portail, du côté gauche en regardant l'orient, est taillée à jour, et découpée de manière à former, en lettres gothiques, ces paroles tirées de Job : *Post tenebras spero lucem*.

A l'époque où nos églises subirent des métamorphoses si étranges, celle de Saint-Laurent devint le lieu des séances de la *Société populaire*. La tribune du président était au milieu de la nef, à gauche en entrant par le portail occidental; celle des orateurs se trouvait vis-à-vis. Saint-Laurent est aujourd'hui la propriété d'un charron. Un long tuyau de cheminée règne au fond du sanctuaire, et va percer la voûte de l'abside. Des voitures, des fourgons, des diligences encombrent tout l'intérieur du vaisseau !

Saint-Nicolas.

Les titres de 1120 font déjà mention de cette paroisse; elle existait donc antérieurement à cette époque. On l'appelait anciennement *Saint-Nicolas-*

Digitized by Google

d'Albane, probablement à cause de son voisinage avec le collége de ce nom. On disait encore : *Saint-Nicolas-le-Peintre*, peut-être par allusion à la beauté incomparable de ses vitres. On cite, ou plutôt l'on citait entre toutes les autres, l'*Assomption* et la *Visitation*, d'après Raphaël, dans la chapelle de la Vierge ; la *Pêche miraculeuse*, d'après Rubens, dans la chapelle de Sainte-Reine. A peine avons-nous besoin d'ajouter que ces verrières ont passé dans les mains de M. Hamp, le plus intrépide chasseur de vitres peintes dont il puisse être fait mention dans l'histoire de la peinture sur verre.

L'église actuelle était un joli monument de la renaissance. Elle fut commencée en 1503, au mois de juillet, et dédiée le 2 octobre 1533. Rien de plus affligeant que l'aspect qu'elle présente aujourd'hui. Le jubé, qui passait pour un chef-d'œuvre, a disparu. Il ne reste rien de reconnaissable que la chapelle des Fonts, où l'on distingue encore une fresque représentant le *Baptême de Jésus-Christ*. Cette chapelle a été hideusement défigurée par un plancher intermédiaire établi pour déposer l'avoine distribuée chaque jour aux nouveaux habitans du rez-de-chaussée. Des greniers à fourrages règnent également sur toute la longueur des collatéraux.

L'église de Saint-Nicolas est vouée à la destruction !

La rue Saint-Nicolas, qui tire son nom de l'église, fut appelée, en 1794, rue des *Démocrates*. Celle des Cinq-Cerfs, qui n'est que la continuation de cette

Digitized by Google

dernière, a donné beaucoup d'exercice aux amateurs d'étymologies. Selon Toussaint Duplessis, le véritable nom était anciennement rue de *Saint-Saire*, soit qu'elle appartînt aux moines de ce monastère, soit qu'ils se fussent refugiés en cet endroit après la destruction de leur couvent par les Normands. Le nom de *Cinq-Cerfs*, ajoute-t-il, ne viendrait que d'un écriteau qui ne serait lui-même qu'une espèce de calembourg, comme on en voit quelquefois sur les enseignes. Taillepied l'appelle, sans faire aucune observation, rue des *Chinchers* : telle est, dans mon humble opinion, le véritable nom de cette rue, et il n'a rien d'étrange. Beaucoup d'autres tirent leur dénomination du genre de commerce ou d'industrie de leurs habitans; telles sont les rues Ganterie, Dinanderie, des Bonnetiers, des Savetiers, des Tonneliers, etc., etc. La rue des *Chinchers* aura été ainsi appelée par la même cause. *Chinche*, en langue romane, veut dire guenille, chiffon; *chincherie* signifie lingerie; *chincher*, celui qui vend ces objets; et la rue Saint-Nicolas est encore occupée aujourd'hui par plusieurs tapissiers marchands de meubles.

Digitized by Google

MONUMENS CIVILS.

Le Palais de Justice.

Quand on dit que le Palais de Justice fut élevé en 1499, par Louis XII, pour l'échiquier, dont ce prince avait fixé la résidence à Rouen, il ne faut pas comprendre dans ce monument la *Salle des Procureurs,* qui date de 1493, et qui fut construite, comme nous le disons à l'article de la Bourse, pour servir de lieu de réunion aux marchands. Cette salle fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles architectes. Elle est longue de cent soixante pieds, sa largeur est de cinquante. Sa voûte immense n'est soutenue par aucun pilier; l'habileté du travail le dispute ici à la hardiesse de la conception. Des niches vides et élégantes, qui se détachent en relief, à des distances égales, sur les murailles, sont les seuls ornemens qui en décorent l'intérieur. Le principal escalier qui conduit à la salle des Procureurs, est ce degré angulaire que l'on voit dans la cour du Palais. Il fut établi en 1607. Avant cette époque, l'entrée était sur la rue aux Juifs. La Conciergerie et les Prisons sont établies sous la salle.

Le Palais de Justice proprement dit s'élève, en

Digitized by Google

retour d'équerre, à l'extrémité nord de la salle des Procureurs. Sa façade, exposée au midi (1), s'étend sur une largeur de plus de deux cents pieds, et est décorée de tout ce que l'architecture de l'époque a de plus riche et de plus délicat. Les piliers angulaires des trumeaux, chargés de dais, de statues et de clochetons, et qui s'élèvent depuis la base jusqu'au faîte; les ornemens multipliés qui entourent les fenêtres, ceux qui accompagnent et surmontent celles du toit; la jolie balustrade en plomb qui termine ce toit; la charmante série d'arcades qui règnent, en forme de galerie, sur toute la longueur de l'entablement; enfin, l'élégante tourelle octogone qui occupe le milieu et divise la façade en deux parties égales, sont de la plus grande beauté et d'un excellent goût, malgré certaine bizarrerie dans le style, dont l'art n'était pas encore exempt à cette époque.

Cette bizarrerie consiste dans un mélange d'ornemens qui n'appartiennent pas tous au même genre.

Au fond de la salle des Procureurs, à droite, est une porte qui donne dans l'ancienne grand'chambre, où se tiennent aujourd'hui les séances de la Cour d'Assises. Cette chambre peut être regardée comme la plus belle du royaume. Le plafond, à compartimens et caissons, décoré de rosaces et d'ornemens en bronze doré, est d'un bois de chêne que

---

(1) *Monumens les plus remarquables de la ville de Rouen*, par M. de Jolimont; in-fol., fig.

Digitized by Google

le temps a rendu couleur d'ébène. Il était autrefois embelli de pendentifs dorés, très délicatement sculptés à jour. Toute la boiserie du parquet était chargée d'arabesques, à la manière du règne de Louis XII. Ces pendentifs, cette boiserie, une antique cheminée qui se trouvait dans la chambre du conseil, un tableau curieux dont parle Millin (1), et sur lequel on faisait prêter serment aux témoins, tout cela a disparu.

A l'extérieur, la moitié seulement de cet élégant édifice, celle qui est au couchant, a conservé sa beauté primitive; l'autre a subi des réparations que l'on peut qualifier malheureuses. Au commencement du siècle dernier, on éleva, à l'extrémité orientale du monument, et en regard de la salle des Procureurs, l'édifice moderne que l'on voit aujourd'hui. Le fronton de ce bâtiment s'écroula le 1er avril 1812, à dix heures du soir, et détermina la chute du plafond où notre célèbre Jouvenet (2) avait peint, de la main gauche, et avec un talent digne de lui, le *Triomphe de la Justice*.

De notables embellissemens vont avoir lieu dans la cour du Palais. Le degré, un peu massif, qui conduit à la salle des Procureurs, sera supprimé. Construit plus d'un siècle après le monument, ce n'est, à bien dire, qu'un placage masquant une partie de l'architecture extérieure, et particulièrement la jolie tourelle

---

(1) *Antiquités Nationales*, t. 3.

(2) Né à Rouen le 21 août 1647, et non le 14 avril 1644, comme l'indiquent la plupart des biographes.

Digitized by Google

de l'angle. Du côté de la rue aux Juifs, le pan de muraille contre lequel il est adossé cache tout à fait l'édifice. Le pavillon construit à l'extrémité opposée de la façade, et dont le premier étage sert de cabinet à M. le procureur du Roi, sera également démoli. Un nouvel escalier s'élèvera au milieu de la façade, devant la porte actuelle des prisons, dont l'entrée sera pratiquée dans l'un des murs de rampe. L'escalier se composera d'une seule volée droite, de cinq mètres de largeur, et sera couronné par un portique (1). L'ancien mur crénelé, qui fermait la place sur la rue aux Juifs, a déjà disparu, aussi bien que les hideuses échoppes qui lui étaient adossées de l'un et de l'autre côté. A leur place va régner, sur toute la longueur, une grille en fonte, dont les appuis sont déjà posés. La façade du Palais ainsi démasquée, l'aspect du monument deviendra enchanteur, si l'œil ne s'arrête pas trop aux malheureuses réparations exécutées dans cette portion comprise entre la tourelle du milieu et le bâtiment à droite. Quant à la disparate choquante que présente cette construction toute moderne avec le charmant édifice voisin, l'administration se propose de la faire cesser; mais il faudra du temps encore pour qu'une façade d'un style approprié à celui du *Palais de Justice* donne enfin au tableau l'harmonie qui lui manque.

La première idée de ces embellissemens appartient à M. de Vanssay, ancien préfet de ce département.

(1) Extrait d'un rapport de M. Grégoire, architecte des bâtimens civils.

Digitized by Google

Derrière le Palais de Justice, dans la rue Saint-Lô, est un vaste hôtel où la Cour royale tient aujourd'hui ses séances pour les appels. Les bureaux de l'Hôtel-de-Ville y ont été quelque temps établis pendant la révolution. C'était autrefois la demeure des premiers présidens du parlement (1).

Tour de la Grosse-Horloge.

En lan de lincarnacion nre segnour. mil ccc. iiii^{xx}. et neuf. fu comencé cest. berfroy : et Es ans ensuiuas iusques enlan mil. ccc. iiii^{xx} et xviii. fu fait et parfait. ou quel Temps noble home mess. guille de belley Gues cheuallier chambellen du Roy nostre Sire estoit cappitaine de ceste ville honorable home pourueu et sage iohan de latuille bail ly et sire guillaume alorge. Iohan mustel. guille. de. gaugy. Richart. de sommery. nicolas leroux. gaultier campion. conseilliers de la dicte ville. et pierres herme reseueur d'icelle.

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de cuivre, parfaitement conservée, placée au-dessus de la porte du bas de l'escalier qui conduit à la tour. Cet escalier se compose de deux cents degrés. La *cloche*

(1) Le principal dépôt des pompes à incendie, et le corps-de-garde des pompiers, sont à l'intérieur de cet hôtel.

Digitized by Google

qui est au sommet du Beffroi offre cette autre inscription :

† JE SUI : NOMME : ROUUEL : ROGIER : LE FERON : ME FISE : FERE : JEHAN : DAMIENS : ME FISE †

On voit qu'elle s'appelle *Rouvel*, et non *Rembol* comme le veut la tradition ; mais elle est plus connue sous le nom de *cloche d'argent*, quoiqu'il n'en soit pas entré un atome dans sa composition (1). Elle sonne tous les soirs depuis neuf heures jusqu'à neuf heures et un quart. C'est précisément le *couvre-feu* établi en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. On la met aussi en volée à l'occasion des fêtes nationales et des calamités publiques. C'est peut-être ce qui explique la différence de sensations que le son de cette cloche fait éprouver à quelques personnes. Celles qui lui trouvent un timbre clair, sonore, argentin, ont probablement fait leur remarque au moment où la cloche appelait le peuple à des jeux ; celles qui assurent que son timbre est aigre, criard et même effrayant, l'auront sans doute jugée ainsi quand elle sonnait au feu. L'horloge fut achevée en 1447 (2) ; on l'appelait alors l'*Horloge du beffroi*. La voûte en pierre fut construite en 1527, sur le travers

(1) C'est ce qui résulte des expériences faites par M. Girardin, professeur de chimie à Rouen.

(2) « Au mois de juillet 1447, le gros orloge estant fait, pour le peindre de bon or, de fin azur, et des plus fines

Digitized by Google

de la rue, à l'endroit qu'on appelait encore *la Porte de Massacre*. Aux deux côtés de cette arcade sont des médaillons et les cadrans.

Hercule Grisel, dans ses *Fasti rothomagenses*, a consacré plusieurs vers à la grosse horloge de Rouen; il y parle du mouton qui figure aujourd'hui sur les armes de la ville (1), au lieu du *porc lubrique et gourmand* qui s'y voyait autrefois, selon Taillepied. Une des figures de cet agneau échappe ordinairement aux passans : c'est celle qui se trouve sur l'aiguille même du cadran qui fait face au Vieux-Marché, et qui tourne avec elle :

Vertile phryxæo signatur tempus ab agno (2).

Ce qu'on ignore assez généralement aussi, c'est qu'il existe derrière le cadran un grand cercle destiné à tourner sur lui-même et à laisser voir successivement, par une échancrure pratiquée au-dessous du cadran, les bas-reliefs en plomb dont il est orné. Ce qu'on aperçoit de ces bas-reliefs, du côté de la fontaine, représente une femme portée sur un char, et deux chevaliers aux prises.

Sous la voûte au milieu sont des sculptures représentant un berger et des moutons. De chaque côté, sont d'autres moutons paissans. A gauche, en regar-

---

peintures, suivant le dessein, fut fait marché à Guillaume Thibaut, par vingt-cinq livres. » *(Mss. de la Bibl. du Roi).* Note communiquée par M. A. Deville.

(1) Champ d'azur, au mouton d'argent portant une bannière. Chef de gueules, chargé de trois fleurs de lys d'or.

(2) Hercules Grisellus, *Fasti rothomagenses.*

Digitized by Google

dant le Vieux-Marché, on lit cette inscription : *Animam suam ponit pro ovibus suis*, ce qui indiquerait suffisamment l'allégorie de cette composition, si l'on ne voyait en regard ces autres paroles : *Pastor bonus*.

A côté de l'arcade, vers la rue des Vergetiers, s'élève la tour du Beffroi. On voit à son sommet un dôme au-dessus duquel est la *campanile*. De la plate-forme, qui est entourée d'une grille en fer, l'œil découvre la ville dans son entier.

Les Halles.

VERS le milieu du Xe siècle, Richard Ier, dit *Sans-Peur*, et troisième duc de Normandie, fit construire sur le bord de la Seine un palais, à côté duquel s'élevait une tour qui servait de défense à la ville. C'était aussi la prison d'état. Plusieurs forts ayant été construits postérieurement, on appela celui-ci *la Vieille-Tour*. Elle fut détruite en 1204, par Philippe-Auguste; ce fut là, selon le plus grand nombre des historiens, que le cruel Jean-sans-Terre fit enfermer son neveu Arthur de Bretagne, et qu'il l'assassina de sa propre main. Les halles actuelles occupent en partie l'emplacement du palais et de *la Vieille-Tour*, qui a légué son nom aux deux marchés dont nous allons parler.

Les halles, ces vastes dépôts de l'industrie manufacturière, ont été construites dans la seconde moitié du treizième siècle, à peu près à l'époque où Louis IX détermina la cinquième enceinte de Rouen. Les halles de cette ville passent pour les plus belles que l'on connaisse. La plus considérable, qui est

Digitized by Google

aussi la plus ancienne, est consacrée à la vente des toiles. Elle comporte deux cent soixante-douze pieds de long, sur cinquante de large. La voûte est soutenue par deux rangs de colonnes en pierre. Les deux autres halles, l'une pour les cotons, l'autre pour les draperies, ont chacune deux cents pieds de long. Jusqu'en 1493, ces halles étaient ouvertes, ou plutôt n'avaient point de porte. On en fit placer à cette époque, pour écarter les vagabonds qui venaient y passer le temps à jouer. La halle aux toiles divise en deux portions inégales le marché qui se tient en cet endroit. Le plus vaste occupe le côté nord, et s'appelle *place de la Haute-Vieille-Tour;* on y vend le vieux linge de toute espèce, des ustensiles de tout genre, mais particulièrement de la faïence, de la poterie et de la verrerie. Le second marché occupe le côté sud, et s'appelle *la Basse-Vieille-Tour,* parce qu'en effet le sol est moins exhaussé. On y vend divers comestibles, et surtout du poisson. Vers 1793, la Basse-Vieille-Tour s'appela *place de l'Abondance;* elle ne garda ce nom que peu de temps.

Au milieu de la grande place, on voyait autrefois une fort belle fontaine, qui s'élevait en pyramide triangulaire, décorée de sculptures et d'une figure d'Alexandre. Il n'en reste rien aujourd'hui. Cette fontaine est alimentée par la source Gaalor.

Un peu en avant de la halle aux toiles s'élève un édifice remarquable qui date de la renaissance des arts; on l'appelle le monument de Saint-Romain. Sa

construction, d'ailleurs, n'est point liée à celle de la halle, avec laquelle il n'a aucun rapport. Il n'a point fait partie non plus de l'ancien palais des ducs de Normandie, comme quelques personnes paraissent encore le croire. Le style de son architecture indique suffisamment l'époque de sa construction (1). L'ordre corinthien règne dans toute son élévation. C'était au premier étage de ce monument qu'avait lieu *la levée de la Fierte*, pour la délivrance d'un prisonnier (2).

---

(1) « Le 8 septembre 1542, résolu qu'on rebattira la chapelle de Saint-Romain, parce qu'en démolissant aucunes halles, ladite chapelle a esté détruite. » (*Mss. de la Bibliothèque du Roi.*)

Note communiquée par M. A. Deville.

(2) On n'est d'accord ni sur l'antiquité ni sur la cause du privilége. Les uns le font remonter à l'époque même du miracle attribué à saint Romain, dans la première moitié du VII[e] siècle; les autres lui donnent une existence beaucoup moins ancienne, et n'y voient qu'un acte de clémence institué, avec la permission de nos rois, pour honorer l'Ascension de notre Seigneur, ou une imitation de la charité de nos évêques. Quoique l'authenticité du miracle de saint Romain ait été plusieurs fois attaquée, notamment par des membres du clergé, l'opinion du peuple, qui ne lit pas les ouvrages des savans, s'arrête encore aujourd'hui, en général, à la victoire que saint Romain, accompagné d'un criminel qu'il avait été chercher dans la prison, aurait remportée, le jour de l'Ascension, sur un énorme serpent qui désolait les environs de Rouen. Le roi Dagobert, ajoute-t-on, voulut perpétuer le souvenir du miracle, et autorisa l'Eglise de Rouen à délivrer, chaque année, le jour de l'Ascension,

Digitized by Google

Dans le voisinage des halles aux toiles et aux cotons, est la halle au blé, qui comporte trois cents pieds de long, sur une largeur proportionnée. Elle est ouverte trois jours de la semaine : le lundi, le mercredi et le vendredi. Les deux autres ne tiennent que le vendredi seulement. Dans son *Voyage en Normandie*, M. Dibdin fait un tableau assez piquant, parce qu'il ne manque pas de justesse, de l'intérieur de notre halle aux toiles. « Il faut, dit-il, se lever de bonne heure un vendredi matin pour jouir d'un

---

un prisonnier, de quelque crime qu'il fût coupable. Ce privilége subsista jusqu'à nos jours, sauf quelques restrictions apportées par nos rois, surtout par Henri IV, qui en exclut les meurtriers avec préméditation, les criminels de lèse-majesté, d'hérésie, de fausse monnaie et de viol. Voici la cérémonie qui s'observait à cette occasion :

Quinze jours avant les Rogations, quatre chanoines en habit d'église se rendaient au parlement, à la cour des aydes, au bailliage et au siége présidial, pour notifier le privilége, afin qu'à compter de ce jour-là, jusqu'à ce qu'il eût eu son effet, on n'exécutât aucun criminel. Pendant les trois jours des Rogations, deux chanoines-prêtres, accompagnés du greffier du chapitre et de deux chapelains, précédés de l'huissier du chapitre en robe et bonnet, portant sa masse d'argent, allaient dans toutes les prisons de la ville et des faubourgs, recevoir la confession des criminels prétendans au privilége. Le jour de l'Ascension, le chapitre s'assemblait. Après l'invocation du Saint-Esprit, on faisait lecture des confessions, et l'on procédait à l'élection de celui qu'on jugeait devoir être délivré. On envoyait son nom par un des chapelains de l'église, dans un cartel, au parlement assemblé en corps au Palais et en robes rouges. Le parlement ayant approuvé

Digitized by Google

spectacle dont nous n'avons aucune idée en Angleterre, si ce n'est peut-être à Leeds. Dès six heures, tout le monde est en mouvement dans ces halles. Acheteurs et vendeurs font un bruit de voix confus, sans interruption. inconcevable. Cette scène vivante se passe dans plusieurs vastes galeries où sont des tables pour déposer les toiles de coton, de fil, et autres étoffes de toute espèce. L'étalage de ces couleurs diverses, les éloges des vendeurs, le froid assentiment de l'acheteur, l'œil animé du premier,

---

la grâce et l'élection, on brûlait dans la salle capitulaire les confessions des autres prisonniers. L'église métropolitaine se rendait ensuite, processionnellement, avec la châsse de saint Romain, à la *Vieille-Tour*, c'est-à-dire au monument dont nous venons de parler. Le chapelain amenait le prisonnier, qui lui avait été délivré par le parlement. On ôtait au coupable les fers qu'il avait encore aux pieds, et on lui faisait porter le devant de la châsse jusqu'à l'église métropolitaine, où l'on célébrait la messe. Il était quelquefois six heures quand on la commençait. Après la messe, on menait le prisonnier à la vicomté, escorté par la cinquantaine et les arquebusiers. Là, un religieux de Bonne-Nouvelle lui faisait une exhortation, en présence du peuple. Le lendemain matin, au chapitre, on faisait publiquement une sévère remontrance au coupable sur l'horreur de son crime, et, après une messe célébrée dans la chapelle de Saint-Romain, on le renvoyait, muni d'un arrêt du parlement qui le mettait à l'abri de toute recherche pour raison de l'homicide qu'il avait commis.

Le privilége de Saint-Romain s'étendait aux criminels décrétés et jugés dans les autres parlemens du royaume. Il était applicable aux femmes aussi bien qu'aux hommes.

Digitized by Google

le sourcil calculateur du second, les marchandises qu'on enlève, celles qu'on apporte, enfin cette succession non interrompue de colloques et de tableaux variés, voilà ce qui étonne la gravité d'un Anglais, étonnement qui s'accroît encore par l'extrême gaîté qui domine la scène. Vers onze heures, tout redevient silencieux : la vente est finie; les marchandises ont disparu; acheteurs et vendeurs sont partis. »

Les renseignemens que nous avons donnés à l'article *Commerce*, ne laissent aucun doute sur l'activité qui règne constamment dans les établissemens dont nous venons de parler.

La Bourse.

L'origine de cette dénomination, selon Guicciardin, vient de ce que la première place des marchands qui s'est appelée *Bourse* a été celle de la ville de Bruges, au bout de laquelle il y avait un grand hôtel bâti par un seigneur de la famille noble *de la Bourse*, dont les armoiries consistaient en trois bourses gravées sur le couronnement d'un portail. Cet hôtel aurait donné le nom à la place où se réunissaient les marchands, les courtiers, les interprètes, etc. Bientôt après, les villes d'Amsterdam, d'Anvers, de Berghen et de Londres, eurent aussi une *Bourse commune des marchands*. Depuis la reine Élisabeth, ce lieu s'appelle à Londres le *Change royal : the royal Exchange*.

Jusqu'en 1493, les négocians de Rouen ne pos-

Digitized by Google

sédaient aucun lieu de réunion pour traiter des affaires commerciales. Ils se rassemblaient, sans autorisation, dans la Cathédrale. Les officiers municipaux, voulant mettre un terme à cet état de choses, s'entendirent avec le bailli de Rouen, et celui-ci rendit une ordonnance portant : « Qu'au bas du Marché-Neuf sera fait, des deniers de la ville, un grand corps de maison de pierre, et qu'au deuxième étage sera édifiée une grande salle où les marchands de ladite ville et autres nations pourront s'assembler pour parler de leurs affaires ; laquelle salle sera nommée, pour l'avenir, *la Salle commune de la ville.* »

La maison de pierre dont on parle ici est le vaste corps de bâtiment qui ferme la cour du Palais de Justice, à l'occident. (1)

Vers 1664, la communauté des marchands obtint, sur le port, un emplacement où se tenait encore la Bourse en 1827. Cet espace est maintenant rendu au quai. On a conservé néanmoins le méridien qui décorait cette ancienne Bourse ; il est aujourd'hui placé dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

Tribunal de Commerce,

Vulgairement appelé les Consuls, *ou* Bourse couverte, *sur le Port.*

C'est là, dans la galerie d'en bas, que se réu-

---

(1) *Voyez* l'article *Palais de Justice.*

nissent les négocians, lorsque le temps ne leur permet pas de se rendre à la *Bourse découverte*. Par suite de nouveaux alignemens, qui s'exécutent aujourd'hui sur toute l'étendue des quais, ce bâtiment vient d'être démasqué du côté du port. C'était autrefois la *Juridiction consulaire ;* il n'a point changé de destination, puisque le Tribunal de commerce y est établi. Au milieu de la galerie du rez-de-chaussée, à droite en entrant par la grille qui donne sur le port, est un bel escalier divisé en deux volées à partir du premier perron. Là se voyait, avant la révolution, une statue en pied de Louis XV, avec cette inscription sur un marbre noir : (1)

Ludovicus XV
Ad urbis ornamentum, ad commercii
Decus,
Ad regni totius utilitatem
Erexit,
Anno Domini MDCCXXV.

C'EST-A-DIRE :

Louis XV a érigé ce monument pour l'ornement de la ville, l'honneur du commerce, et l'utilité de tout le royaume, l'an du Seigneur 1725.

L'escalier conduit à la salle des audiences du tri-

---

(1) Cette statue n'est pas, comme on l'a dit, celle qu'on voit dans l'escalier du milieu, à l'Hôtel-de-Ville.

Digitized by Google

bunal de commerce, la plus remarquable des trois pièces qui composent le premier étage. Elle est ornée d'un beau Christ de Van Dyck. Dans une salle voisine, on remarque deux tableaux de grande dimension, composés par feu M. Lemonnier, notre compatriote. L'un de ces tableaux représente l'audience accordée par Louis XVI à la Chambre de commerce de Rouen, le 28 juin 1786, dans la grande salle de l'archevêché, dite *salle des États*. Toutes les figures sont de grandeur naturelle, et portent le cachet de la ressemblance. Le sujet de l'autre tableau est tout allégorique. Le Génie du commerce domine la composition : d'une main, il soulève le voile qui couvrait l'Amérique; de l'autre, il tient la boussole. Aux pieds de l'Europe assise, sont les instrumens des arts qui font sa richesse et sa gloire. L'Asie, par ses trésors et ses antiquités, annonce le berceau du monde. L'Afrique repousse douloureusement ses enfans condamnés à la servitude. Mercure montre à l'univers l'union et la liberté comme le lien des nations et le gage de leur prospérité. La paix, sous les traits de Minerve, confirme ces espérances.

On entre dans l'édifice par trois côtés : la rue Nationale, la rue des Charrettes et le Port. Sur la porte du milieu, dans la rue Nationale, on lit cette inscription :

Fovendis
Quotidiano congressu
Commerciis.

Digitized by Google

Au-dessus de celle qui donne maintenant sur le Port, est placée cette autre inscription :

Promovendis
Prudenti consilio
Commerciis.

Une troisième inscription, placée au-dessus de la porte, rue des Charrettes, est ainsi conçue :

Discutiendis
Compendioso jure
Commerciis.

La nouvelle Bourse découverte va se trouver devant la grille méridionale du monument, et occupera l'espace entre la rue Nationale et la rue des Iroquois. La chaussée, néanmoins, se prolongera jusqu'à la rue Grand-Pont.

La Douane.

En 1723, on démolit l'ancien bâtiment de la douane. L'édifice actuel lui succéda, et fut terminé en 1726. Le nom de *Romaine* qu'on lui donne indifféremment lui vient de l'instrument qui servait à peser les marchandises assujéties aux droits. Coustou, statuaire estimé du XVIIIe siècle, en a sculpté le fronton; il représente Mercure avec les divers attributs du commerce. C'est un ouvrage estimé. Jusqu'en 1792, on a pu lire, au-dessous de ce fronton, l'inscription suivante en lettres d'or :

Tutando
Et amplificando
Commercio,

Digitized by Google

Ut quod gentium
Uspiam est,
In Gallia quasi
Dominatum habeatur,
Ludovicus XV
Anno reg. X, *rep. sal.*
MDCCXXV,
P. Posuit.

Comme presque toutes les inscriptions des monumens publics, celle-ci disparut à la révolution. Le bâtiment lui-même disparaîtra bientôt en entier, par suite des nouveaux plans d'alignement adoptés pour le port.

Près de la douane se trouve l'entrepôt réel pour recevoir les marchandises venant de l'étranger, jusqu'à l'acquittement des droits et leur mise en circulation. La façade, rue des Charrettes, a été construite en 1826. La douane a pris possession en 1828.

Collége Royal,

Rue du Grand-Maulévrier.

Une première cour, presque carrée, est fermée sur tous les côtés par un bâtiment d'architecture régulière. Là sont réunies toutes les classes, qui peuvent recevoir un grand nombre d'élèves. Cette partie formait l'ancien collége des Jésuites. A peu de distance, au nord, sur un terrain plus élevé, est un autre grand bâtiment, appelé autrefois *Séminaire Joyeuse*, du nom de ce cardinal, son fondateur. Ces deux établissemens ont été réunis, et n'en forment plus qu'un. La partie de Joyeuse est unique-

Digitized by Google

ment réservée aux plus jeunes enfans : ils ont leur cour de récréation à part, formée d'une terrasse du jardin qui s'élève en amphithéâtre. Au-dessous de cette cour, deux autres, divisées par des murs, également vastes, bien exposées, sablées et plantées d'arbres, reçoivent séparément les deux autres divisions.

L'église du Collége mérite particulièrement d'être citée : son portail est sur la rue Bourg-Labbé. On y voit, à droite, la statue de Charlemagne, que l'on reconnaît au globe qu'il tient en sa main ; à gauche est la statue de saint Louis. Cette église fut commencée en 1614, pour le collége des Jésuites. La reine Marie de Médicis en posa la première pierre. L'édifice ne fut terminé qu'en 1704, et dédié le 21 décembre. Plusieurs tableaux en décorent l'intérieur, dont l'aspect est noble et majestueux. Le public est admis aux offices dans cette église.

L'administration municipale a fait élever dans une des chapelles latérales, à gauche en entrant, un très beau mausolée en marbre au cardinal de Joyeuse, fondateur du séminaire réuni au collége. Les restes de ce prélat, transportés de Pontoise dans la chapelle du séminaire, puis déposés dans l'église, étaient restés plusieurs années sans monument. Le tombeau nouvellement élevé a reçu l'inscription suivante :

Eminentissimo Cardinali
FRANCISCO DE JOYEUSE,
Narbonis, Tolosæ, necnon Rothomagi episcopo,
Qui tum regum Henrici tertii et quarti,
Tum summi pontificis Pauli quinti legatus,

Digitized by Google

Administratis domi forisque rebus maximis
Postquam ecclesiæ et regibus suis
Plurimam navavisset operam.
Vir clarus gestis honoribus,
Clarior et virtutibus et doctrina
Cardinalium decanus
Obiit Avenione, anno MDCXX, *ætatis* LIII:
Cujus corpus Pontisaram primo delatum
Inde seminario ab ipso Rothomagi condito
Anno MDCCLXXIX *redditum*
Accepit hic tumulus
In beneficiorum memoriam
Magistratibus urbis anno MDCCCXXVI *positus,*
Et auspice principe De Croy
Cardinale Rothomagensi archiepiscopo.

TRADUCTION.

Au très éminent cardinal François de Joyeuse, évêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen. Sous le règne de Henri III et de Henri IV, sous le pontificat de Paul V, dont il fut le légat, il remplit les plus importantes missions, soit à l'intérieur, soit au-dehors, et rendit de grands services, soit à l'Église, soit à ses souverains. Illustre par les honneurs dont il fut l'objet, plus illustre par son savoir et par ses vertus; doyen des cardinaux; il mourut dans Avignon l'an 1620, de son âge le cinquante-troisième. D'abord transféré à Pontoise, rendu ensuite, l'an 1779, au séminaire qu'il avait fondé à Rouen, son corps a été placé dans ce tombeau, élevé, en mémoire de ses bienfaits, par les magistrats de la ville, l'an 1826, sous les auspices du cardinal prince de Croÿ, archevêque de Rouen.

Digitized by Google

HOSPICES.

L'Hôtel-Dieu,

Rue de Lecat. (1)

L'ÉTABLISSEMENT de vastes hôpitaux est fort ancien à Rouen. Celui dont je parle était autrefois près la Cathédrale, entre la Calende et la rue de la Madeleine. La maison qui fait face au portail méridional de Notre-Dame est un reste de cet hôpital. Il fut transféré, en 1758, sur le Lieu-de-Santé, dans des bâtimens construits en 1749, et auxquels on ajouta ensuite de nouvelles constructions. C'est ce qui résulte de l'inscription suivante, placée au pied du grand escalier de l'Hôtel-Dieu, enlevée pendant la révolution, et replacée depuis environ quinze ans :

Regnante Ludovico XV
Antiquo funditur pereunte nosocomio
Cui diva Magdalena titulus,

(1) Cette rue fut d'abord appelée rue de la *Rochefoucault*, du nom de l'un de nos derniers archevêques. On lui donna, en 1794, le nom de rue du *Club*, et en 1795 celui de *Lecat*, en mémoire du célèbre chirurgien de ce nom, l'un des fondateurs de l'Académie royale de Rouen.

Digitized by Google

Juxta metropolitanam basilicam sito;
Extrà urbem
Quo loci amplitudine
Purior ac liberior aër pateret,
Restauratis quæ hic anteriori sæculo
Pestilentia tactis erecta fuerant ædificiis,
Novis et amplioribus extructis
Aquis quocumque resposceret arte diductis,
Hoc magnificum
Annis R. S. MDCCXLIX *cœptum,* MDCCLVIII *absolutum,*
Ægris egenis ac religiosæ utrique sodalitati
Eorum auxiliatrici,
Hospicium aperuêre XVII. *kal. Aug.*
Patres tunc nosocomii titulares
e. e. d. d. Desaulx-Tavannes S. R. C. *card. præsbyt.*
Rothomag. Archiepiscop. par Franciæ, summus regni eleemos.
j. j. d. d. Hue de Miromesnil, miles, regis ab omnib. cons.
Supremæ curiæ Rothom. princeps, etc., quem recens præcesserat
j. j. d. d. Camus de Pont-Carré, iisdem titulis insignitus.
j. d. Piperay de Marolle, miles,
Unus è primarii dictæ curiæ tribunalis senatoribus.
j. d. Pœrier d'Amfreville, eccl. Rothom. canonicus,
Abbas regalis Prati; in eodem tribunali senator alter;
j. d. Le Sens de Folleville, miles, regis ab omnib. cons.
Supremæ curiæ procurator generalis,
v. v. d. d. Delarue, Guesdier de Saint-Aubin, Roth. eccl. canon.
h. h. d. d. m. l. Méry, R. g. j. Durand, P. j. g. Lefebvre
Negociator
Administ. comitatûs tunc actuario
Mag. Claud. Valtier in senatu Rothomag. advocato.

C'EST-A-DIRE :

Sous le règne de Louis XV, l'ancien hôpital de Sainte-Madeleine, situé près l'église métropolitaine, menaçant ruine jusque dans sa base, le magnifique hospice actuel fut établi hors la ville, dans une vaste enceinte, où l'on

Digitized by Google

pouvait jouir d'un air plus pur et plus libre. Les bâtimens élevés pendant le siècle dernier pour les pestiférés, avaient été préalablement restaurés, et augmentés de constructions plus spacieuses. On avait eu soin également d'y conduire des eaux partout où le besoin pouvait s'en faire sentir. L'hospice fut commencé l'an de grâce 1749, terminé l'an 1758, et ouvert aux malades indigens, aussi bien qu'aux deux corporations religieuses qui leur donnent des secours, le 16 juillet, par les protecteurs en titre de l'établissement : le cardinal Desaulx-Tavannes, archevêque de Rouen, pair de France, grand-aumônier du royaume; Hue de Miromesnil, chevalier, de tous les conseils du roi, premier président du parlement de Rouen, successeur de Camus de Pont-Carré, décoré des mêmes titres; Piperay de Marolles, chevalier, conseiller au parlement; Pærier d'Amfreville, chanoine de l'église de Rouen, abbé du monastère royal du Pré, aussi conseiller; Le Sens de Folleville, chevalier, de tous les conseils du roi, procureur-général; Delarue, Guesdier de Saint-Aubin, chanoines de l'église de Rouen; Méry, Durand; Lefebvre, négociant, administrateurs; Valtier, avocat au parlement, secrétaire de l'assemblée.

L'Hôtel-Dieu est exclusivement réservé aux habitans de la ville, sauf les cas d'urgence. Il est consacré au traitement des maladies aiguës et chroniques curables, tant internes que externes, et le séjour ne peut s'y prolonger au-delà de six mois. Ce terme expiré, les malades sont déclarés incurables, et transférés à l'Hospice-Général s'ils comptent dix ans de séjour dans la ville.

Il admet chaque année plus de quatre mille malades, et quatre à cinq cents militaires ou marins,

Digitized by Google

qui tous sont couchés isolément dans de vastes salles, selon la nature et la gravité du mal. Les deux tiers environ des maladies sont du ressort de la médecine; le dernier tiers appartient à la chirurgie. Une salle particulière reçoit les militaires; une autre les femmes en couches : cette dernière, connue sous le nom de *Gésine*, est réservée pour l'instruction des élèves sages-femmes, et dirigée par une maîtresse, sous l'inspection du médecin et du chirurgien en chef. Il existe, en outre, une salle particulière pour les enfans au-dessous de cinq ans, et quelques chambres pour les pensionnaires.

Indépendamment des malades couchés dans la maison, trois ou quatre cents teigneux, confiés aux soins de MM. Mahon, sont traités et guéris au moyen d'un procédé doux et facile. Des consultations gratuites, faites chaque jour, servent de premiers secours aux indigens et d'instruction aux élèves.

Les salles sont au nombre de quinze, contenant ensemble plus de six cents lits, dont la moitié est en fer.

Le service médical est divisé en deux parties distinctes; celui de la médecine et celui de la chirurgie. Les visites ont exactement lieu deux fois par jour.

L'Hôtel-Dieu se présente à l'extrémité occidentale de la rue de Crosne-hors-Ville, plantée elle-même comme le boulevard où elle prend naissance, et formant une belle avenue. Les bâtimens de l'hos-

Digitized by Google

pice proprement dit sont au fond de la vaste cour qui sert d'entrée.

Il y a vingt-quatre élèves externes et quatre internes. Les fonctions de ces derniers consistent à remédier aux accidens imprévus qui peuvent arriver dans l'intervalle d'une visite à l'autre, et à diriger les externes dans l'exécution des pansemens. Pour leur instruction, des cours ont lieu chaque année dans l'établissement.

La pharmacie de l'Hôtel-Dieu ne le cède à aucun autre établissement de ce genre. Outre les médicamens employés dans la maison, elle fournit encore ce qui est prescrit par les médecins des douze bureaux de charité et des autres établissemens de bienfaisance.

Il existe dans l'Hôtel-Dieu un amphithéâtre pour les leçons, et un laboratoire pour les dissections. Peut-être serait-il à désirer que ce laboratoire fût placé sur un point quelconque des jardins, plutôt qu'à l'intérieur de la maison, dans le voisinage des salles, et pour ainsi dire sous les yeux des malades.

Des dames religieuses de l'ordre de Saint-Augustin prodiguent les soins les plus touchans et les plus assidus aux malades, à qui deux chapelains sont chargés d'offrir les secours de la religion. L'Hôtel-Dieu et l'Hospice-Général ont un receveur commun; dans chacun d'eux, un agent de surveillance est chargé de la police intérieure de l'établissement.

Les deux hospices sont régis par une même administration, qui se renouvelle tous les ans par cin-

Digitized by Google

quième. Cette commission acquiert chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance publique, et surtout à celle des pauvres.

Au pied de l'un des bâtimens de l'Hôtel-Dieu, dans une cour du fond, est la machine hydraulique construite par Ferry. Elle alimente les réservoirs de la maison, et plusieurs autres fontaines de la ville. (*Voyez* l'article *Fontaines*.)

On lit sur la porte cette inscription, aussi juste que spirituelle :

Hic dispensat aquas ægris sanisque salubres
Nympha latens; lateant sic tua dona monet.

TRADUCTION LITTÉRALE :

Ici, une Nymphe qui se cache dispense des eaux salubres aux malades et aux bien portans. Elle t'avertit ainsi de répandre en secret tes bienfaits.

On voit par cet article quel accroissement notre ville a pris de ce côté. En 1758, l'Hôtel-Dieu se trouvait assez loin hors la ville, *extrà urbem*, comme le dit l'inscription; il n'en est séparé aujourd'hui que par le travers de la rue de Lecat; et des constructions modernes commencent à le presser de tous côtés. L'extrémité occidentale, presque seule, est restée ouverte. Les jardins qui existent en cet endroit, et la chaîne de collines qui se prolongent en arc de cercle dans la même direction, offrent un coup d'œil des plus rians et des plus pittoresques.

Digitized by Google

Hospice-Général.

Il est situé dans le bas quartier de la ville, au sud-est, et occupe un vaste emplacement à proximité du boulevard Martainville. La reconnaissance doit se hâter de proclamer ici le nom de Claude Groulard, premier président au parlement de Rouen en 1602. De cette époque, réellement, date l'établissement d'un hospice consacré à recevoir les pauvres valides. Il n'existait guère auparavant que des *réglemens pour la subvention des pauvres*. Après Groulard, un conseiller au parlement, nommé Damiens, concourut le plus efficacement au maintien, et même à l'existence de l'hospice. Ce généreux magistrat quitta sa maison et sa charge pour se loger dans le Bureau, et veiller ainsi de plus près aux besoins des pauvres.

L'Hospice-Général a été successivement agrandi à différentes époques. Dernièrement encore on a fait des acquisitions de terrain considérables, et construit de vastes bâtimens. Outre les pauvres valides, la maison reçoit les individus infirmes ou atteints de diverses maladies chroniques. Sa population est habituellement de deux mille individus au moins. Quoiqu'elle soit régie par la même commission administrative que l'Hôtel-Dieu, elle a son directeur particulier, qui agit sous la surveillance de cette commission, relevant elle-même de l'administration publique. Comme à l'Hôtel-Dieu, des dames reli-

Digitized by Google

gieuses prodiguent aux pauvres de l'établissement les soins que réclame leur état.

Le service des enfans trouvés et abandonnés est un des grands attributs de l'Hospice-Général. Les orphelins qui se trouvent dépourvus de tout moyen d'existence sont élevés sous l'empire du même régime que les enfans trouvés et abandonnés; mais ils sont à la charge, soit des communes auxquelles ils appartiennent, soit des hospices qui existent dans ces communes; tandis que les autres sont à la charge des départemens, sauf néanmoins le concours des communes. L'établissement fournit aux enfans trouvés et abandonnés les *layettes* et les *vêtures ;* il subvient encore à toutes les dépenses résultant de la nourriture et de l'éducation de ces enfans, tant qu'ils séjournent dans l'intérieur de l'hospice. Lorsqu'ils sont placés à la campagne, le montant des mois de nourrice et pensions pour leur entretien, jusqu'à l'âge de douze ans, est remboursé sur les fonds départementaux. L'Hospice-Général admet, année commune, de sept à huit cents enfans trouvés. Un *tour* est pratiqué à l'une des entrées pour les recevoir. Deux voitures chargées de ces petits infortunés partent toutes les semaines, l'une pour Neufchâtel, l'autre pour le Bourg-Achard, où ils sont déposés chez des agens qui les remettent aux nourrices. Un médecin, dans chacun de ces pays, est chargé par la commission administrative de soigner ces enfans dans le cas de maladie.

Du boulevard Martainville, on aperçoit la façade

Digitized by Google

de l'église particulière de l'hospice. Cet édifice a succédé, en 1785, à une ancienne chapelle devenue trop étroite pour une population beaucoup plus considérable. Le monument fut dédié le 25 mars 1790. On a critiqué outre mesure (1) l'architecture de cette chapelle. Peut-être une harmonie plus complète serait-elle à désirer dans l'ensemble; mais les détails en sont agréables, et l'édifice, tel qu'il est, fait encore honneur à feu M. Vauquelin, son auteur.

Après avoir dit que l'Hospice-Général était régi par la même commission administrative que l'Hôtel-Dieu, je n'ai plus besoin d'ajouter que l'ordre le plus parfait règne constamment dans toutes les parties du service.

L'entrée principale de cet hospice est rue Bourgerue.

Asile des Aliénés,

Faubourg Saint-Sever, rue Saint-Julien, dans l'ancien établissement des Frères de Saint-Yon ou des Écoles chrétiennes.

Appelés à Rouen, en 1705, par l'archevêque Nicolas Colbert et le premier président Nicolas Ca-

(1) *Voyez* l'article *Rouen*, dans l'Encyclopédie méthodique, tom. 3 de la *Géographie*, p. 43.

Digitized by Google

mus de Pont-Carré, les frères de Saint-Yon achetèrent, en 1708, l'enclos qui porte leur nom. Ils bâtirent leur église eux-mêmes, sans l'aide d'aucun architecte, sans le secours d'aucun maçon ou manœuvre. La première pierre fut posée le 7 juin 1728. Le vaisseau est d'assez bon goût, et d'une exécution remarquable. Il a quatre-vingt-six pieds d'élévation en dehors, y compris une lanterne de trente pieds, qui porte sur le milieu de la croisée. Au-dedans, la longueur est de cent vingt-cinq pieds, la largeur de vingt-cinq. Le 16 juillet 1734, les frères de Saint-Yon transportèrent, avec pompe, dans leur église, les ossemens de leur fondateur, le vénérable Lasalle, décédé en 1719, et inhumé dans l'église de Saint-Sever. Indépendamment des enfans pauvres à qui les frères donnaient une instruction proportionnée à leur condition, ils recevaient aussi les jeunes étourdis dont les parens voulaient corriger l'inconduite; et, chose assez remarquable, ils accueillaient en outre les infortunés frappés d'aliénation mentale. Trente insensés étaient habituellement entretenus dans la maison, aux frais des familles.

Jusqu'en 1820, à partir du moment où les frères des écoles chrétiennes furent supprimés, comme toutes les corporations religieuses, la maison de Saint-Yon devint successivement prison révolutionnaire, caserne, grenier d'abondance, maison de détention pour les prisonniers espagnols, hôpital des militaires blessés en 1814, et dépôt de mendicité. Ce dernier établissement fut un des plus considérables

Digitized by Google

de cette nature. Une ordonnance royale le supprima au mois de décembre 1820.

Dès l'année précédente, le conseil général du département de la Seine-Inférieure avait pris en considération le sort déplorable où se trouvaient réduits les infortunés aliénés, et résolut de l'adoucir. Il lui avait été représenté que ces malheureux ne pouvaient recevoir, dans les hospices de Rouen, du Havre et de Dieppe, où ils étaient enfermés en grand nombre, les soins curatifs qu'exigeait leur état, ni même ceux que réclame l'humanité.

A Rouen : local exigu, où l'on ne pouvait procurer aux insensés les moindres commodités de la vie.

A Dieppe : loges malsaines, situées sur la falaise, exposées aux ardeurs du soleil et aux vents froids.

Au Havre : salle commune, à défaut d'un nombre de loges suffisant, et des chaînes pour contenir sur leur grabat les malheureux frénétiques.

D'après toutes ces considérations, le conseil général, sur la proposition de M. Malouet, alors préfet, vota l'établissement d'une maison spéciale où seraient admis les aliénés appartenant au département. Les bâtimens et dépendances de l'ancienne maison de Saint-Yon furent désignés comme très propres à remplir le but proposé. La situation du local à l'extrémité d'un faubourg, l'air pur qu'on y respire, les plantations nombreuses qu'il était facile d'opérer dans les vastes jardins qui entourent la maison, parurent autant de circonstances favorables qui devaient fixer le choix de l'administration.

Digitized by Google

En conséquence, il fut procédé, en 1821, à l'adjudication des travaux de construction de cinq cours pour le traitement des aliénés.

Le 25 août 1822, anniversaire de la fête de Saint-Louis, M. le conseiller d'état, préfet, baron de Vanssay, posa la première pierre de l'établissement. On déposa, dans une boîte en bois revêtue de plomb, 1° une note chronologique sur l'établissement de Saint-Yon; 2° cinq pièces de monnaie d'argent, au millésime de 1822; 3° la médaille frappée le 29 septembre 1820, en mémoire de la naissance de Mgr le duc de Bordeaux; 4° une expédition du procès-verbal de l'opération; 5° enfin, une plaque de cuivre portant une inscription commençant ainsi :

LE 25 AOUT 1822,

L'an XXVII du règne de LOUIS XVIII le Désiré,
Roi de France et de Navarre, etc., etc.

Son Excellence Monseigneur le comte de CORBIÈRE étant
Ministre Secrétaire d'État au département de l'intérieur.

La boîte fut ensuite fermée et incrustée, par M. le baron de Vanssay, dans la première pierre posée par ce magistrat, à la cour Sainte-Madeleine, vers l'encoignure, à gauche du pavillon d'entrée de cette cour.

De ce moment, les travaux furent poursuivis avec activité. Dès le commencement de 1825, l'asile présentait déjà l'aspect le plus satisfaisant. Au mois de juillet de la même année, cinquante-sept aliénés

Digitized by Google

y furent admis, et M. le préfet en fit l'inauguration le 21 du même mois. L'établissement compte aujourd'hui près de quatre cents pensionnaires.

Il occupe une superficie de dix-sept acres environ. Les aliénés sont répartis dans les bâtimens spacieux qui le composent, selon le degré de la maladie. Les sexes sont entièrement isolés. Il y a quatre classes de pensions.

La première, de 1,300 fr. par an, et au-dessus.
La seconde, de 975.
La troisième, de 650.
La quatrième, de 450.

Rien de mieux entendu, nous allions presque dire rien de plus séduisant que le nouvel hospice. Les caves immenses de la maison, autrefois souterrains obscurs, ont été transformées en cuisines magnifiques et en dépôts pour les provisions de bouche. Le linge des malades est conservé dans de longues galeries, où la propreté le dispute au bon ordre. De vastes dortoirs réunissent jusqu'à trente aliénés environ, tous couchés isolément dans des lits en fonte de fer.

Entre les cours des hommes et celles des femmes s'élève le pavillon des bains, où l'on arrive par des galeries couvertes. Il renferme vingt-quatre baignoires, dans des salles différentes pour chaque sexe, avec un appareil de douches, et réunit toutes les commodités désirables. La manière dont l'eau arrive aux baignoires, sans robinets et sans conduits apparens, est fort ingénieuse. On vient d'établir dans ce

Digitized by Google

pavillon une pompe à feu très soignée, de la force de deux chevaux, provenant des ateliers de MM. Périer, de Chaillot. Son travail, qui ne sera que de cinq à six heures par jour, suffira pour alimenter deux réservoirs contenant ensemble cinquante mètres cubes d'eau, et pour chauffer simultanément l'eau des bains, au moyen d'un emprunt de vapeur fait à la chaudière de l'appareil. On s'occupe en ce moment d'utiliser l'eau de condensation, afin d'économiser le combustible. Ce système hydraulique doit fournir en même temps l'eau nécessaire aux cuisines, à la buanderie, à l'arrosage des jardins, etc., etc.

Il faudrait tout mentionner dans cet hospice, si l'on voulait citer tout ce qui est parfait. Chose remarquable, les malades y sont d'une soumission exemplaire, d'une obéissance de tous les momens. Les femmes, surtout, semblent vouloir rivaliser de zèle avec les sœurs; elles partagent les soins à donner aux plus malades, travaillent à l'aiguille, font la lessive, étendent le linge et le plient : les hommes tirent de l'eau, portent des fardeaux, et prennent encore part à d'autres travaux.

Il semble vraiment que l'aspect seul de leur nouvel asile donne aux infortunés qui l'habitent une autre existence, et leur rende, comme par enchantement, une partie de la raison qui leur manque.

Des cachots, des verroux, souvent des chaînes, tel est encore, en beaucoup d'endroits, le sort réservé à ces malheureux. On en a vu, jetés au fond d'une prison souterraine et humide, attendre, sur le

Digitized by Google

pavé qui leur servait de lit, la fin des tourmens de leur position; heureux encore quand ils n'étaient pas confondus pêle-mêle avec des criminels, quand un geôlier insensible ne venait point ajouter à leurs souffrances par la brutalité de son langage et la violence de ses mouvemens! (1) A Rouen, du moins, l'humanité n'aura plus à gémir sur de pareils traitemens (2). Tout a été prévu dans l'intérêt de ceux qui doivent habiter le nouvel hospice : d'agréables cellules, au lieu de cachots infects; un grillage élégant, et toutefois solide, au lieu de barres de fer énormes; un lit, et non plus une botte de paille jetée par pitié tous les mois; des jardins spacieux, en

---

(1) *Voyez* l'article *Maisons d'Aliénés*, par M. Esquirol, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Il contient, sur les tortures des aliénés, des détails qui font dresser les cheveux.

(2) Dix ans avant la translation des aliénés dans la maison de Saint-Yon, les fers de ces malheureux avaient été brisés à Rouen, par M. le docteur Vigné, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine, alors médecin en chef de l'Hospice-Général de cette ville. Dès cette époque, M. Vigné avait mis en pratique, pour le traitement des aliénés, le système du savant M. Pinel. Des *furieux*, que l'on s'était cru, jusque-là, obligé d'enchaîner aux murailles de leur cachot, ont été rendus, par M. Vigné, au calme et à la raison. Plus d'un fait, au besoin, viendrait à l'appui de notre assertion; mais personne ne s'étonnera d'un grand acte d'humanité de la part de l'homme au nom duquel se rattachent tant de traits particuliers de bienfaisance.

Digitized by Google

place de cours basses, humides et malsaines; des galeries couvertes pour la promenade en temps de pluie; mille autres avantages qu'il serait trop long d'énumérer : voilà ce qu'on remarque au premier abord en entrant dans l'établissement. En un mot, les aliénés ne sont plus considérés ici comme des êtres redoutables qu'il faut charger de fers si l'on veut se garantir de leurs fureurs; ce sont des malades, les plus à plaindre de tous, que l'on soumet au traitement le plus conforme à leur position.

Les jardins destinés à la promenade, même des furieux des deux sexes, sont plantés de fleurs et d'arbustes; ils passent à côté, les regardent paisiblement et les respectent. On dirait que leur imagination troublée se calme et se repose auprès d'une production gracieuse de la nature.

L'ordre admirable qui règne dans l'établissement, le régime intérieur dont les aliénés sont devenus l'objet, ont déjà fixé l'attention et l'intérêt des médecins étrangers, chargés eux-mêmes du traitement de ces malades dans les hôpitaux de leur pays. Celui de Rouen, on peut le dire, servira un jour de modèle à tous les autres.

Grâces soient rendues à notre conseil général, qui a donné l'impulsion en votant les fonds nécessaires, en mettant ainsi le premier magistrat du département à portée de réaliser les vues de sagesse et de bienveillance dont il est animé! Appelons aussi les félicitations publiques sur le directeur, M. Vidal, qui en a hâté l'organisation avec un zèle et une acti-

Digitized by Google

vité sans exemple, à qui l'on doit l'ordre parfait qui règne dans toutes les parties du service! Quant aux soins particuliers à donner à la personne des aliénés, sans parler du traitement spécial ordonné par le médecin, M. Fauville, élève très distingué de M. Esquirol, on peut s'en rapporter à la charité des respectables sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Nous les avons vu prodiguer aux malades les attentions les plus empressées, leur distribuer la nourriture, faire manger elles-mêmes ceux qu'un état complet d'idiotisme prive de l'usage de leurs membres.

Puisse l'exemple donné par notre département trouver bientôt des imitateurs! Puissent les infortunés aliénés devenir partout l'objet d'une bienveillante sollicitude, et recouvrer ainsi la raison, pour le triomphe de la science, l'honneur des administrations et la gloire de l'humanité!

PRISONS.

Il existe deux prisons principales à Rouen : la *Maison de détention et de correction*, et la *Maison de justice*, cour du Palais. Dans la première, vulgairement appelée *Bicêtre*, sont les prévenus, les condamnés à moins d'un an, et les détenus pour dettes; dans la seconde, les individus en état de mise en accusation pour crime. Les condamnés à plus d'un an

Digitized by Google

sont dirigés sur le dépôt central de Gaillon, à dix lieues de Rouen.

Bicêtre (1) est divisé en deux grands quartiers absolument isolés : l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Chacun d'eux comprend trois subdivisions séparées, qui sont occupées, la première, par les détenus pour dettes; la seconde, par les prévenus; la troisième, par les condamnés. Il y a en outre un local distinct pour les militaires, et deux autres pour les condamnés de chaque sexe au-dessous de seize ans; en tout neuf divisions isolées entre elles. Le régime intérieur de cette maison ne laisse rien à désirer. Les prisonniers, en général, mais surtout les plus jeunes, y sont soumis à des exercices réguliers dont les heureux effets ont déjà été ressentis. Les adolescens y apprennent la lecture, l'écriture et le catéchisme. Un ecclésiastique exerce, dans chaque prison, les fonctions d'aumônier, et s'étudie à développer, dans le cœur des détenus, des sentimens de religion, de résignation et de repentir, gage assuré d'une meilleure conduite lorsqu'ils seront rendus à la société. Il y a aussi des ateliers pour les différens âges. Là on tisse de la toile; ici on épluche ou l'on bat le coton; autre part, on trie

(1) C'est l'ancienne maison du *noviciat des Jésuites*. Elle fut cédée, en 1766, par ordre du Roi, à M. de Crosne, alors intendant de la province, pour y établir un dépôt de mendicité.

Digitized by Google

la gomme. Les jeunes filles sont employées à des ouvrages d'aiguille.

Des commissions charitables exercent, conjointement avec le régisseur, une surveillance continuelle sur tout ce qui concerne la salubrité, la discipline, la tenue régulière des registres d'écrou, le travail, la distribution des profits, l'instruction religieuse et la réforme morale des détenus, enfin la conduite des concierges et gardiens envers les prisonniers. Ces commissions proposent aussi le projet de cahiers des charges pour les fournitures en pain, soupe, viande, paille, etc., etc., qui ont lieu pour le service des prisons. Elles veillent à ce que ces fournitures soient de bonne qualité, et l'on peut affirmer que, depuis plusieurs années, il ne s'est élevé aucune plainte à cet égard. Le concierge est en outre assujéti à tenir deux registres signés et paraphés du régisseur; l'un intitulé : *Registre des dépôts faits par les prisonniers*, pour constater journellement, et par ordre de dates, 1° sur le *verso* des feuillets, les sommes en espèces ou les effets que chaque prisonnier, au moment de son entrée, a de trop sur lui, ou qu'il reçoit pendant son emprisonnement; 2° sur le *recto*, la quittance ou décharge du prisonnier, soit au fur et à mesure qu'il lui est accordé quelques fonds ou effets, soit lorsque le tout lui est rendu à l'instant de sa sortie. Sur l'autre registre, on inscrit les punitions que les concierges sont quelquefois obligés d'infliger provisoirement aux détenus, sauf à en donner connaissance de suite aux membres des commissions chari-

Digitized by Google

tables, qui informent l'autorité s'il s'agit de fautes graves ou de délits importans. Chaque article indique le nom du prisonnier, la faute ou le délit qu'il a commis, le genre de punition et sa durée.

Dans l'intérêt des détenus, on a établi, dans chaque prison, un tarif des comestibles, boissons et combustibles que les concierges vendent journellement. Ce tarif, basé sur les prix du commerce, est renouvelé de temps en temps, et placardé dans les différentes salles et préaux.

Les divisions et subdivisions établies à l'intérieur de la maison, le sont également dans la chapelle, où les prisonniers assistent régulièrement aux offices. Les dispositions sont même tellement prises, à cet égard, que les hommes et les femmes sont invisibles les uns pour les autres.

De nombreuses prises d'eau, ménagées dans toutes les cours, mettent les détenus à même de s'entretenir dans un état de propreté, si nécessaire dans les établissemens de cette nature.

La maison de Justice étant soumise au même régime, il devient inutile d'en parler d'une manière spéciale. L'ordre admirable qui règne dans les deux prisons, les améliorations apportées depuis quelques années dans le service qui les concerne, font le plus grand honneur à M. Jeulin, directeur, et à l'administration charitable qui le seconde, sous l'influence de l'autorité supérieure.

Suivant un tableau dressé par M. Vingtrinier, médecin en chef des prisons, la population moyenne

Digitized by Google

de la maison de correction est de 300; celle de la maison de justice, de 90. La mortalité est de 1 sur 59 dans la première, et de 1 sur 68 dans la seconde.

CASERNES.

Caserne Saint-Sever.

Infanterie.

Non loin de l'emplacement où s'élève ce vaste édifice, était autrefois un parc ou clos, nommé le clos des *Galées* ou des *Galères*. On y commença, en 1713, un immense grenier à sel qui comportait cinquante-deux toises de long sur vingt-cinq toises de large; sa hauteur était de quarante-deux pieds. Il fut interrompu à la mort de Louis XIV; on reprit ensuite les travaux, et le bâtiment fut terminé en 1729. Quelque considérable qu'eût été la dépense occasionnée par cette construction, elle ne tarda pas à menacer ruine. Le grenier à sel fut transporté rue Saint-Éloy. On abattit en partie celui de Saint-Sever, sur l'emplacement duquel fut élevée la caserne que l'on voit aujourd'hui, et qui reçoit l'infanterie de la garnison. Elle servait à la cavalerie avant que le prieuré de *Bonne-Nouvelle* eût été disposé pour cet objet. La

Digitized by Google

caserne de Saint-Sever peut contenir huit cents hommes.

Non loin de cette caserne, est le *quai aux Meules*. D'abord établi dans les environs du pont, sur la rive droite du fleuve, il fut transféré où il est aujourd'hui, en 1609.

Caserne Martainville.

Infanterie.

Le 18 juillet 1776, dans l'assemblée générale des échevins et des vingt-quatre du conseil, « M. le maire a dit que le corps de caserne établi au grenier à sel ne comporte point assez de logement pour les officiers et soldats qui composent les deux bataillons en garnison en cette ville » (1). On chercha donc un emplacement convenable pour la construction d'une seconde caserne, et l'on s'arrêta au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. Un bâtiment fut élevé; mais il ne pouvait recevoir que des soldats, et le logement des officiers restait à la charge de la ville. Le 2 juin 1780, M. de Crosne, alors intendant de la province, décida la municipalité à disposer des logemens convenables pour les officiers. Les fonds nécessaires à l'exécution de ces travaux s'élevèrent à 18,000 livres, et furent

---

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, nº 34, fol. 120, verso.

Digitized by Google

tirés de la caisse de l'octroi de casernement (1). Le 27 juillet 1784, M. de Crosne proposa d'ajouter à ces casernes les deux pavillons parallèles qui en forment les deux extrémités.

Une vaste esplanade règne au-devant de l'édifice et sur toute sa longueur; elle est bornée par un fort beau parapet, au pied duquel, en dehors, coule la petite rivière d'Aubette.

La caserne du Champ de Mars peut contenir six cents hommes.

Tout ce vaste emplacement compris entre le carrefour Martainville, l'ancienne muraille de la ville contre laquelle sont appuyées les casernes, le pied de la côte Sainte-Catherine, et la Seine, tout cela, dis-je, s'appelait autrefois *le Pré aux Loups*. Il était borné, du côté de Martainville, par le couvent des *Pères de la Mort*, arrivés à Rouen en 1624, pour confesser les pestiférés.

Avant 1781, le Pré aux Loups était une espèce de marais, qui fut alors nivelé et planté pour servir de place d'armes aux casernes. Il quitta son ancien nom pour celui qu'il porte aujourd'hui, au commencement de la révolution. Ce fut sur la place du Champ de Mars que *la Montagne* fut construite, le 24 mai 1794.

Le chantier de bois à brûler qui se trouve de l'autre côté du cours Dauphin, sur le bord de la

---

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, nº 19, fol. 74.

Digitized by Google

Seine, a retenu la désignation de chantier du Pré aux Loups.

Caserne Bonne-Nouvelle,

Pour la Cavalerie, faubourg Saint-Sever.

Bien des gens passent auprès de l'ancien prieuré de Bonne-Nouvelle, et n'y voient qu'une caserne pour la cavalerie. Que l'étranger s'y arrête cependant, que les Anglais surtout le visitent; c'est une fondation de Guillaume-le-Conquérant et de la reine Mathilde son épouse. Une tradition, que rien n'empêche d'adopter, veut que cette dénomination lui ait été donnée par la princesse elle-même, qui se trouvait en cet endroit quand elle reçut la *bonne nouvelle* de la victoire d'Hastings. C'est du moins le nom qui est resté au prieuré, que l'on appela long-temps aussi *Notre-Dame du Pré* et *Notre-Dame d'Emendreville*.

Quand Robert II, l'un des fils du Conquérant, fut obligé de quitter momentanément sa capitale, il passa la Seine et se refugia au prieuré de Bonne-Nouvelle, où il fut reçu par Guillaume d'Arques, selon toute apparence prieur du monastère.

L'église et le monastère de Bonne-Nouvelle ne furent achevés que sous le règne de Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui consacra des sommes considérables à ces constructions.

Un incendie, qui ravagea le faubourg Saint-Sever

Digitized by Google

en 1243, réduisit en cendres tout le prieuré de Bonne-Nouvelle, sauf le dortoir. Les bâtimens furent reconstruits; mais, trois siècles après, le tonnerre brûla ou renversa la tour, les cloches, le cloître et la plus grande partie de l'église. Tout venait d'être rétabli, lorsque les calvinistes exercèrent, en 1562, de grands ravages à l'intérieur du prieuré.

Henri IV mit le siége devant Rouen en 1591; les assiégés sacrifièrent les faubourgs pour sauver le corps de la ville. Bonne-Nouvelle fut détruit de fond en comble. De nouveaux bâtimens étaient construits en 1655. Des cuirassiers et des dragons ont succédé aux religieux dans le cloître; l'église et des constructions modernes sont occupées par les chevaux.

La caserne de Bonne-Nouvelle peut loger trois cents chevaux. (1)

---

(1) L'ancienne église des Emmurées, rue Saint-Sever, sert maintenant de magasin de fourrages.

Digitized by Google

ÉDIFICES REMARQUABLES.

Hôtel du Bourgtheroulde,

Place de la Pucelle.

Après les églises de Notre-Dame et de Saint-Ouen, notre ville n'a point de monument qui ait excité plus puissamment la curiosité des archéologues français ou anglais. Le premier qui ait donné la description des fameux bas-reliefs du *Camp du drap d'or*, est dom Montfaucon, au tome IVe de ses *Monumens de la Monarchie françoise.* Il ne le fit néanmoins que sur des indications fournies par l'abbé Noël, à qui l'on doit véritablement l'explication primitive de ces sculptures. Après Montfaucon est venu le docteur Ducarel, qui n'a fait que copier notre savant bénédictin. M. Dibdin, autre archéologue britannique, a aussi payé un tribut d'admiration à l'hôtel du Bourgtheroulde, dans son *Bibliographical antiquarian and picturesque Tour through France.*(1)

(1) *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*; traduit de l'anglais, avec des notes, par MM. *Licquet* et *Crapelet.* — Paris, 1825, 4 vol. in-8, fig., chez Renouard; Rouen, chez Ed. Frère.

Digitized by Google

MM. Cotman et Dawson Turner, ses compatriotes, ont donné une place distinguée à cet édifice dans leurs publications respectives. M. de Jolimont lui consacre un article et deux planches dans ses *Monumens les plus remarquables de la ville de Rouen*. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ont enrichi leur *Voyage pittoresque et romantique* d'une suite complète de lithographies représentant la célèbre entrevue de François Ier et de Henri VIII. Ils ont fait plus, et c'est un titre réel à la reconnaissance nationale, ils ont fait exécuter, par des mains habiles, des moules qui perpétueront de siècle en siècle ces précieuses productions de la renaissance. D'un autre côté, M. A. Le Prevost a écrit de savans mémoires sur l'hôtel du Bourgtheroulde. Il a fixé l'époque de sa construction (vers la fin du XVe siècle), révélé le nom de son fondateur (Guillaume Le Roux), et facilité ainsi les nombreuses descriptions qui en ont été faites. La plus complète, la plus minutieuse de ces descriptions, est celle qu'en donne M. Delaquérière, dans son ouvrage intitulé: *Description historique des Maisons de Rouen*. La partie de l'hôtel du Bourgtheroulde qui règne sur la place est la plus ancienne; elle n'a conservé de curieux qu'une jolie tourelle en encorbellement, suspendue, pour ainsi dire, à l'encoignure méridionale de la façade, à l'entrée de la rue du Panneret. Des ouvriers, en voulant placer un réverbère en cet endroit, ont fait tomber une portion de cette tourelle.

J'emprunterai à Montfaucon l'explication des bas-reliefs relatifs à l'entrevue des deux rois.

Digitized by Google

Premier bas-relief. La ville et le château de Guines, d'où le roi d'Angleterre et toute sa suite sont sortis, excepté quelques uns des derniers qui sortent encore. Des seigneurs et des dames sont placés aux fenètres de la galerie du château. Au pied de la muraille sont deux pièces de canon montées sur des roues : le temps les a détruites. La troupe anglaise est composée de cavaliers et de piétons; quelques uns des cavaliers ont de grands plumets à leurs chapeaux; les piétons ont tous le chapeau entouré de plumes étendues, représentant assez bien la roue d'un paon.

Second. Troupe de cavaliers, à la tête desquels est l'archevèque d'York, ce fameux cardinal de Wolsey, légat du pape; il s'avance à cheval entre deux seigneurs (1). Devant le légat est un ecclésiastique à cheval, portant une croix, et précédé de deux massiers.

Troisième. L'entrevue proprement dite. Les deux rois se saluent, et tiennent leurs chapeaux élevés de la main droite. La housse du cheval de François Ier est parsemée de fleurs de lis; celle de Henri VIII est chargée alternativement de léopards et de rosettes. La tête du cheval des deux rois est ornée de grandes plumes. Ils ont chacun à leur côté un valet de pied, avec sa toque entourée de plumes, mais rejetée der-

---

(1) Le cavalier de gauche a disparu. On n'aperçoit plus aujourd'hui que la tête du cheval. Dès le temps de l'abbé Noël, ces deux figures étaient déjà fort dégradées.

Digitized by Google

rière la tête. Le dernier cavalier à droite est un de ceux du roi de France; il montre son dos, où l'on voit une salamandre couronnée.

Quatrième. Suite du cortége de François Ier. Un ecclésiastique à cheval, et portant la croix double, précède le cardinal de Boisi, légat du pape. Ce dernier s'avance à cheval entre deux seigneurs décorés du collier de Saint-Michel, comme plusieurs autres seigneurs qui suivent, entre lesquels on remarque les cardinaux de Bourbon, d'Albret et de Lorraine.

Cinquième. Le reste du cortége de François Ier. La ville ou le château d'Ardres, d'où il sortait, est représenté au bout. Sur les murs, et à trois fenêtres d'une galerie, sont plusieurs personnes qui regardent. Au pied du château, étaient, comme à Guines, deux pièces de canon qui ont disparu.

La dégradation de ces bas-reliefs devient chaque jour plus sensible.

Au-dessus des arcades de cette galerie est une autre série de sculptures, que l'on suppose être des compositions religieuses.

Sans parler des bas-reliefs, plus ou moins endommagés, qui décorent la façade du logis principal, au fond de la cour, je m'arrêterai à ceux de l'élégante tourelle hexagone que l'on voit à gauche; et ici, je mettrai à profit la description qu'en donne M. Delaquérière. Ces bas-reliefs sont au nombre de six, trois sur chaque face de la tourelle, placés à l'appui et autour des petites fenêtres des trois étages, au-dessus du rez-de-chaussée.

Digitized by Google

Premier bas-relief, en commençant par en bas, sur le pan vers l'est, et en face du spectateur : Scènes d'été. Sur le devant et dans le fond, des faucheurs; sur le plan intermédiaire coule une rivière dans laquelle nagent et plongent des baigneurs. Le ciel est occupé par des oiseaux de haut vol, parmi lesquels on voit un faucon s'abattant sur un héron, et un autour liant une perdrix dans ses serres. Des donjons gothiques s'élèvent dans le lointain.

Second bas-relief, en montant : Scènes pastorales fort galantes. Un berger et une bergère sont agenouillés l'un devant l'autre. Le berger porte une main sur le corset de la bergère, qui paraît vouloir le repousser. De l'autre main, il veut ravir une des jarretières de la jeune fille. Sur le second plan, un autre pasteur fait une déclaration d'amour à une villageoise assise. Sur le ressaut qui est au-dessus du bas-relief, on lit :

BERGER A BERGERE PRŌPTEMĒT SE INGERE.

Troisième, au-dessus : Jeu de main chaude. Une bergère assise cache de la main droite les yeux d'un berger, qu'elle tient renversé sur ses genoux, et dans la main duquel d'autres bergers se disposent à frapper. Dans le fond, deux pasteurs, dont l'un joue de la cornemuse. On lit sur le ressaut inférieur :

PASSE TEMPS LEGERS : NOUS VALENT ARGENT :
S'ILZ NE SONT D'ARGENT : ILZ SONT DE BERGERS.

Quatrième, sur le pan du côté du nord, en haut :

Digitized by Google

Bergers prenant un repas champêtre. Autres bergers répandus dans le paysage.

Cinquième, en descendant : Tonte de moutons. Un berger fait danser son chien au son de la flûte. Dans le fond, un autre berger qui excite son chien à la poursuite d'un loup emportant un agneau. On lit, mais difficilement au-dessous :

NOUS SOMES DES FINS : ASPIRĀS A FINS.

Sixième : Des pêcheurs dans une barque s'occupent de pêcher au filet. D'autres pêcheurs à la ligne se voient sur le rivage. Dans l'enfoncement du paysage est une ville, vers laquelle se dirige une villageoise portant un panier sur la tete. Au-dessus d'elle plane une espèce d'aigle marin, tenant un poisson dans ses serres. Sur la gauche est un cheval sellé et bridé, dont le cavalier est emporté dans les airs par un griffon. Un voyageur, les bras étendus, regarde cette scène avec épouvante.

L'intérieur de la tourelle renferme, au premier étage, un petit cabinet dont les boiseries et le plafond terminé en cul de lampe, enrichis de dorures et de peintures, méritent de fixer l'attention par la beauté des détails.

Ce fut à l'hôtel du Bourgtheroulde que logea « le « comte de Scherosbery, ambassadeur envoyé par la « reine d'Angleterre vers Sa Majesté (Henri IV), ac« compagné de grand nombre de seigneurs et gentils« hommes dudict pays, pour renouveler les alliances « des royaumes de France et d'Angleterre, et présen-

Digitized by Google

« ter au roy l'ordre de cheualerie de la iartière, à lui « envoyé auec autres présens par ladicte dame. » (1)

Ancienne Abbaye de Saint-Amand,

Rue Saint-Amand.

NON EST HIC ALIVD NISI DOMVS DEI.

Les pieuses cénobites qui faisaient graver sur la porte d'entrée de leur couvent cette inscription simple et touchante, ne se doutaient pas qu'elle offrirait un jour le plus étrange des *solécismes*. Pénétrez dans cette maison, jadis consacrée à Dieu, vous avez peine à croire que vous visitez l'une des plus célèbres abbayes de Rouen.

Fondé (2), vers 1030, par la dévote Aimeline, enrichi des libéralités de Robert-le-Magnifique, honoré de la protection de nos rois, ce illustre monastère est aujourd'hui une espèce d'enclos assez bizarre, habité

---

(1) *Discovrs de la joyevse et triomphante entrée de tres havt, tres pvissant et tres magnanime prince* HENRI IIII..... *faicte en la ville de Rouën.... le mercredy saizieme iour d'octobre* CIↃ. IↃ. XCVI. — Roven, Jean Crevel, 1599, in-4°, fig.

(1) Ceci ne doit s'entendre que du monastère proprement dit, car il existait à Rouen, depuis long-temps, une église de Saint-Amand. « Ecclesiam quoque intra urbem Rothomagensem in honore S. Amandi quæ omnia noster atavus Rolphus, etc. » (Charte de Richard II, dans *l'Histoire de l'Abbaye de Saint-Ouen*, par le P. Pommeraye, p. 404. — *Histoire de l'Abbaye de Saint-Amand*, p. 3.)

Digitized by Google

par des locataires de professions diverses. Des cours mal tenues, des bâtimens dégradés, voilà ce que présente, depuis long-temps déjà, l'intérieur de Saint-Amand. Quelques débris néanmoins ont échappé à l'insouciance et à la destruction. Tel est un bâtiment en bois, fort curieux, élevé vers la fin du XVIe siècle, pendant l'abbatiat de Thomasse Daniel. Cette construction est extrêmement remarquable par la minutie des sculptures en bois qui en couvrent toute la façade, et qui représentent pour la plupart des fenêtres ogives. Au premier étage, est une chambre à deux cheminées, sur l'une desquelles on peut reconnaître, malgré leur mutilation, les armoiries de la famille Daniel (1). Les boiseries sont encore plus curieuses que celles qui décorent la façade extérieure du bâtiment. A l'un des angles de cette façade, est une charmante petite tourelle, en porte à faux, bâtie en pierre. Sa forme est polygone; ses ornemens sont riches, de fort bon goût : c'est une jolie production de la renaissance. On y remarque les armoiries de Marie d'Annebaut (2), vingt-sixième abbesse, en 1530, sous le cardinal George d'Amboise II.

Le bâtiment à façade ionique, séparé de l'autre par la tourelle dont je viens de parler, contient aussi une chambre qui mérite d'etre visitée. La cheminée

(1) De gueules, à la bande d'argent, chargée de trois merlettes de sable, accompagnées de deux lions, l'un en chef, l'autre en pointe.

(2) D'or, à la croix de vair.

Digitized by Google

est surmontée d'un lambris en bois de chêne, offrant, dans des niches séparées par des pilastres, quatre figures, qui sont celles de la Vierge, de l'ange Gabriel, de sainte Marguerite et de sainte Madeleine. Au milieu des arabesques qui règnent au-dessus des figures, sont les armes (1) de Guillemette d'Assy, vingt-cinquième abbesse. Les poutres, le plafond, les lambris, ne sont pas moins curieux, par les dessins variés dont ils sont revêtus. On remarque sur ces lambris les armoiries (2) de la maison de Souvré, qui a donné plusieurs abbesses à ce monastère. La première, Anne de Souvré, qui prit le gouvernement de l'abbaye en 1630, et mourut en 1651, nous fournit une anecdote singulière. Elle s'est passée de nos jours, sous nos yeux. M. de Jolimont la rapporte, avec toutes ses circonstances, dans son utile ouvrage sur les Monumens de la ville de Rouen; je la reproduirai ici par extrait.

« En 1800, on découvrit, dans un des caveaux de l'église que l'on démolissait alors, un cerceuil de plomb, où l'on trouva, dans un état de conservation parfaite, le corps de l'abbesse Anne de Souvré. On commença par s'emparer de son anneau et de sa croix pectorale; puis on jeta le corps dans une fosse, au fond de laquelle le hasard voulut que le corps restât debout. Cette circonstance, la fraîcheur étonnante de

(1) D'argent à la croix de sable, chargée de cinq coquilles d'or, cantonnée de douze merlettes de sable.

(2) D'azur, à six cotices d'or.

Digitized by Google

cette momie, frappèrent tellement les spectateurs qu'ils crièrent au miracle. Une foule immense est bientôt réunie. On exhume de nouveau le corps de l'abbesse, dont les habits étaient aussi bien conservés que sa personne, et on l'expose aux regards de la multitude. Les uns se prosternent, d'autres impriment un baiser religieux sur cette face, qui semblait vivre encore après cent cinquante ans de sépulture. Mais bientôt on veut avoir des reliques de la *sainte*. On arrache son voile, sa robe et jusqu'à son dernier vêtement, dont on se dispute les lambeaux. Un perruquier même osa couper les appendices des oreilles! La nuit vient, on se sépare. Anne de Souvré est abandonnée dans un état de nudité complète; le lendemain, on retrouve le cadavre, mais noir comme l'ébène, par l'effet de l'impression de l'air. L'autorité le fit enlever. Pendant plus d'un mois après, d'effrontés charlatans vendirent, avec beaucoup de profit, de vieux morceaux de serge et de crêpe noir, comme des reliques de la bienheureuse Anne de Souvré.

On trouvera, dans l'ouvrage de M. de Jolimont, des représentations très fidèles de la façade en bois dont j'ai parlé, de la jolie tourelle polygone, de la chambre de Thomasse Daniel, et de la cheminée dans la chambre de Guillemette d'Assy. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ont également consacré de charmantes lithographies à ces différens objets, dans leur *Voyage pittoresque et romantique*. J'ajoute que M. Delaquérière en donne une description exacte dans ses *Maisons de Rouen*.

Digitized by Google

Ancien Hôtel-de-Ville,

Rue de la Grosse-Horloge et rue Thouret.

A l'Hôtel-de-Ville, construit vers le milieu du XVe siècle, et en partie sur les ancienes murailles qui fermaient la ville de ce côté, succéda le bâtiment actuel, commencé en 1608. Il n'en existe plus qu'une portion. Il présentait deux façades, l'une sur la rue de la Grosse-Horloge, à partir de la voûte, jusqu'à l'encoignure de la rue Thouret; l'autre en retour d'équerre sur cette dernière rue. La première façade n'existe plus; la seconde a été, jusqu'à ce moment, épargnée. On voyait autrefois, sur ce côté, le buste de Henri IV. Il était placé au centre, dans une niche pratiquée au-dessus d'une petite porte d'entrée, et à l'appui d'une fenêtre du premier étage (1). Malgré le caractère de pesanteur imprimé à l'ensemble de cet édifice, construit tout entier dans le genre du bossage, il ne manque point de cette majesté sévère qu'on aime à rencontrer dans les monumens publics.

Sur une partie de l'emplacement occupé aujourd'hui par la rue neuve Massacre, était la chapelle de l'hôtel-de-ville, charmant bijou gothique dont il ne reste plus rien. Là aussi était autrefois la bibliothéque de l'académie.

---

(1) M. Delaquérière, *Description des Maisons de Rouen.*

Digitized by Google

Hôtel-de-Ville, projeté.

L'ÉDIFICE dont je viens de parler menaçant ruine en 1749, on décida qu'un nouvel hôtel-de-ville serait construit. Un plan fut présenté au Roi, le 3 avril 1757, par M. le maréchal duc de Luxembourg, gouverneur de la province. Ce plan fut adopté. Le monument devait s'élever à l'extrémité occidentale du Vieux-Marché, sur une place carrée oblongue, de cinquante-cinq toises de longueur sur quarante-huit de largeur. Au centre de la place Royale (projetée), on eût posé, sur un piédestal, la statue pédestre du Roi, portée sur un bouclier, par trois soldats, de la manière dont se faisait la proclamation de nos anciens rois. L'édifice aurait eu quarante-cinq toises de face sur la place Royale, avec deux ailes devant former un cour intérieure de vingt-sept toises de longueur, sur vingt-et-une de largeur. A la suite de cette cour eût été un jardin. Tout ce qui pouvait contribuer à faire ressortir cet immense édifice, avait été prévu. Par suite du redressement de la Grande-Rue, la cathédrale et l'Hôtel-Dieu se fussent trouvés en regard; le nouveau monument eût occupé le milieu de l'espace, à une distance à peu près égale. On se mit à l'œuvre; les fondations furent jetées : elles paraissaient au-dessus du sol; un million était déjà dépensé. Un million pour les fondations seulement! on recula devant l'énormité de la dépense que devait occasionner le reste; tout fut abandonné.

Digitized by Google

L'administration possède le modèle en relief de l'édifice projeté. C'est un morceau d'architecture assez curieux, que l'on peut voir à la bibliothéque publique.

J'ai parlé de l'hôtel-de-ville actuel, à l'article de *Saint-Ouen*.

Bureau des Finances,

Parvis Notre-Dame.

C'ÉTAIT le palais de la Cour des Aides. L'hôtel est bâti en pierres de taille : sa construction remonte à l'année 1509. Quoique cet édifice ait éprouvé des dégradations assez nombreuses, il mérite encore de fixer quelques instans l'attention des curieux. Aux arabesques qui le décorent, aux ornemens dont il est chargé, on reconnaît facilement le passage du gothique à la renaissance. Construit dans les dernières années de Louis XII, il offre encore l'écu de France avec des porcs-épics en supports. Par la suite, sous François Ier, on ajouta des salamandres aux ornemens. L'hôtel a deux façades; la principale sur le parvis Notre-Dame, l'autre sur la rue du Petit-Salut. Le genre de décoration est le même des deux côtés: ce sont des trumeaux revêtus de pilastres chargés d'arabesques; des médaillons formés de couronnes, mais dont les figures n'existent plus; des écussons, également effacés; plusieurs niches surmontées de dais, etc., etc.

Digitized by Google

En 1705, la Cour des Aides fut réunie à la Chambre des Comptes, sous le titre de *Cour des Comptes, Aides et Finances de Rouen*. L'édifice actuel a toujours retenu, néanmoins, le nom de bureau des Finances.

Chambre des Comptes,

Rue des Carmes.

L'ÉTABLISSEMENT d'une Chambre des Comptes à Rouen remonte à l'année 1380. Supprimée en 1543, rétablie en 1580 au logis prieural de Saint-Lô, elle fut transférée, en 1591, rue des Carmes, dans l'édifice actuel, où elle était lors de sa suppression vers 1789. Cet édifice avait deux entrées, la principale sur la rue des Carmes, l'autre sur la rue des Quatre-Vents, vis-à-vis de la rue Saint-Romain. Le corps de bâtiment qui fait face en entrant par la rue des Carmes, est de 1525, sous François Ier. Cette date se trouve dans le trumeau de l'une des croisées du second étage, vers l'encoignure à droite : elle est assez peu lisible de loin. Quelque officieux maladroit aura voulu remédier à cet inconvénient, et a tracé, en caractères très-apparens, au beau milieu de la facade, 1424 ; ce qui constitue une absurdité. Cette façade est remarquable par les ornemens qui la décorent, notamment les trumeaux des fenêtres, revêtus d'espèces de vases et de divers groupes de petites figures sculptées avec goût. Le

Digitized by Google

corps de bâtiment, à droite, est à peu près de la même époque; mais il indique mieux la renaissance que son voisin. Son architecture est plus simple, plus élégante et moins chargée d'ornemens. Un ordre de colonnes, que l'on pourrait appeler *corinthiennes*, si elles ne supportaient des chapiteaux arabesques, règne sur la largeur, à la hauteur du premier étage. Le second présente la même disposition, mais sur des dimensions plus petites. Le corps de bâtiment, à gauche, et celui qui donne sur la rue, sont tout-à-fait modernes.

La porte sur la rue des Quatre-Vents appartient aussi au temps de la renaissance. Les piédroits présentent deux colonnes légères posées sur des piédestaux : les jambages et l'archivolte sont chargés d'une foule de charmantes arabesques, empâtées aujourd'hui par une couche épaisse de peinture appliquée sans réflexion.

Les *cicerone* ne manquent pas de dire aux étrangers, et surtout aux Anglais, que le duc de Bedfort habitait la partie ancienne de ce bâtiment; c'est une autre absurdité. Bedfort mourut à Rouen, à la vérité, mais en 1435, et la construction est de 1525.

De 1794 à 1795, la rue des Carmes s'appela *rue de la Constitution*.

Digitized by Google

ANCIENS CHATEAUX FORTS.

Le Vieux Château.

Vainqueur de Jean-sans-Terre, Philippe-Auguste s'empare de Rouen, ordonne la démolition de la *vieille tour* (1) élevée par Richard Ier au bord de la Seine, et fait construire, en 1205, à l'extrémité nord de la ville, une autre forteresse. Par la suite des temps, cette forteresse prit le nom de *Vieux Château*, et subsista trois cent quatre-vingt-cinq années, c'est-à-dire jusqu'en 1590, époque où l'on en commença la démolition. Le vieux château occupait tout l'espace compris entre le boulevard actuel de Bouvreuil, la rue et la porte Bouvreuil, la place du Bailliage, la rue de la Truie et le nouveau passage établi près l'église Saint-Patrice. On trouve une rue du *Vieux Château* dans un manuscrit précieux du XVIe siècle, conservé à la mairie de Rouen. On l'appelle aujourd'hui le *manuscrit des Fontaines*. Il

---

(1) En 1216, Philippe-Auguste vendit l'emplacement de la *Vieille-Tour*, moyennant trente livres de monnaye courante, à trois bourgeois de Rouen. (Mss. de la bibliothéque du Roi, règne de Philippe-Auguste.)

Note communiquée par M. A. Deville.

Digitized by Google

était connu autrefois sous le nom de *Livre enchaîné*, parce qu'il tenait par une chaîne de fer à la muraille de l'ancien Chartrier. Il fut donné à la ville par Jacques Le Lieur, échevin en 1525.

De tout ce vaste édifice, il ne reste aujourd'hui qu'une tour qu'on voit encore dans le jardin des dames Ursulines, rue Morand. Celle où fut enfermée l'héroïque Jeanne d'Arc a été démolie en 1780 (1).

La tour qui se trouve enclavée dans la propriété de M. le marquis de Martainville, n'a jamais fait partie du château construit par Philippe-Auguste. Elle est appelée *tour Bigot*, du nom d'une famille très distinguée d'où sont sortis beaucoup de magistrats et plusieurs savans. Le pied de cette tour est engagé dans les terres rapportées pour la formation du boulevard. L'étage supérieur est aujourd'hui rez-de-chaussée. On descend à l'étage inférieur par un escalier tournant composé d'environ soixante marches. Là est une vaste chambre avec une cheminée massive, où il ne paraît pas qu'on ait jamais allumé de feu.

J'aurai occasion de reparler de Jeanne d'Arc, aux articles du *Vieux-Marché* et de la *place de la Pucelle*.

A l'époque où le Vieux-Château fut construit, il

(1) *Voyez* la délibération, dans le registre 19 de l'Hôtel-de-Ville, folio 93.

Digitized by Google

était hors la ville. Il n'y fut compris que vers le milieu du XIII[e] siècle, sous saint Louis. L'échiquier ayant été érigé en parlement, en 1449, se tint pendant sept ans dans la grand'salle du château. Une partie de son emplacement est occupée aujourd'hui par un couvent de dames Ursulines, qui tiennent un pensionnat de jeunes demoiselles.

Le Vieux-Palais.

Voyez-vous, à l'extrémité occidentale du port, ces constructions modernes de belle apparence? et, derrière elles, en remontant un peu le boulevard de Cauchoise, ces chantiers de bois à brûler? Tout cela occupe, en grande partie, l'emplacement du *Vieux-Palais*, bâti vers 1420, par Henri V, roi d'Angleterre. (1)

Ce prince fit d'abord construire une grosse tour, à laquelle on donna le nom de *Mal-s'y-frotte*, c'est-à-dire que ceux qui seraient venus l'attaquer, auraient été mal reçus. Cette tour ne fut terminée que

---

(1) Le 7[e] volume de la Société des Antiquaires de Londres (*Archeologia*), contient une description de ce château. L'auteur, M. Edmund Turner, en a fait imprimer des exemplaires in-4°, en forme de Lettre adressée à M. Edward King, président de la Société. La planche qui accompagne cette lettre donne une idée exacte du Vieux-Palais. On peut dire le contraire de celle du docteur Ducarel,

Digitized by Google

vingt-quatre ans après, par Henri VI. Les murs avaient près de quinze pieds d'épaisseur.

En 1569, on fit le bastion qui donnait sur la rivière.

En 1706, ce bastion menaçant ruine, on le démolit. Il fut remplacé par un parapet et un escalier de communication avec la tour voisine.

Sur la porte d'entrée, où était le pont-levis, on voyait les armes de France, placées après l'expulsion des Anglais. Le commandant avait son logement dans la tour *Mal-s'y-frotte*.

En 1661, le Vieux-Palais devint le dépôt général de toute l'artillerie, des poudres et autres munitions de guerre qui existaient dans les divers magasins de la ville. Il conserva cette destination jusqu'au moment de la révolution. L'inventaire de ces objets se trouve au registre n° 11 de l'Hôtel-de-Ville, folios 31 et suivans.

La forteresse était protégée, au sud, par la Seine; du côté de la ville, par des fossés larges et profonds.

Sur la place du Vieux-Palais s'élevait autrefois une statue d'Hercule, dont le peuple avait fait un Henri IV. Par délibération du 27 avril 1780, l'Hôtel-de-Ville céda cette statue à M. Lefebvre, alors échevin, qui la fit restaurer. Elle se trouve aujourd'hui à Canteleu, dans la grande avenue du château de M. Elie Lefebvre, fils de l'échevin que nous venons de nommer. Par suite d'une autre délibération du 20 juin de la même année, Jadouille, sculpteur de Rouen, fut chargé de travailler à une statue de

17.

Digitized by Google

Henri IV. Le prince était représenté en habit royal, avec une couronne de laurier, et appuyé sur un bouclier qu'il tenait de la main gauche. La main droite était chargée d'un sceptre, avec lequel il indiquait l'inscription suivante, gravée sur le bouclier: *ma sûreté est dans le cœur de mes sujets*. On imagina, au commencement de la révolution, de ceindre la tête du prince d'un ruban national, et de lui mettre dans la main un drapeau flottant sur lequel on voyait, au bout d'une pique, le *bonnet de la Liberté*. Sur la base de la statue, on lisait cette inscription :

Reg. Lud. XVI.
Norm. gub. Fr. Henr. duce de Harcourt.
Henrico Magno
Dicatum olim
Monumentum hoc
Restaurari decreverunt
Urbis major
Nic. Alex. Bigot de Sommenil, miles.
Ædiles,
Aug. le Bourgeois de Belleville,
Pet. Lud. Lezurier, eq.
Steph. Sim. Martin de Boisville, eq.
Joan. Barthol. Le Couteux, eq.
Car. Ant. Lefebure.
Proc. reg. et civi.
Franc. Maur. Durand.
Ann. MDCCLXXX.

C'EST-A-DIRE :

Sous le règne de Louis XVI, Fr. Henri duc de Harcourt étant gouverneur, le monument jadis dédié à Henri-le-Grand fut rétabli par décision du maire

de la ville Nic. Alex. Bigot de Sommenil, chevalier; et des échevins Aug. Le Bourgeois de Belleville; P. Louis Lezurier, écuyer; Étienne Simon de Boisville, écuyer; Jean Barthel. Le Couteux, écuyer; Ch. Ant. Lefebure; Franc. Maur. Durand, procureur du roi et de la ville; l'an 1780.

Tout près de l'emplacement du Vieux-Palais, de l'autre côté du boulevard, à partir de l'entrée du Mont-Riboudet, et en remontant au nord, Guillaume Longue-Épée remporta, avec une poignée d'hommes, sur le comte de Cotentin, qui avait une armée complète, cette fameuse victoire dont le théâtre a retenu jusqu'à nos jours le nom de *Pré de la Bataille*.

Le Petit-Château.

A l'extrémité sud de l'ancien pont de pierre, existait anciennement un petit fort, nommé *la Barbacane*, élevé sur un monticule environné de tous côtés par les eaux de la Seine. A la place de cette Barbacane, Henri V, roi d'Angleterre, fit construire une redoute que l'on a toujours nommée depuis *le Petit-Château*, et même *la Barbacane*, du nom de l'ancien fort dont elle avait pris la place. Le pont de pierre étant devenu pour ainsi dire impraticable en 1619, le Roi, par lettres patentes du 12 janvier, permit aux échevins de faire démolir le Petit-Château, et fit don à la ville de l'emplacement aussi bien que des matériaux, à condition que le tout servirait à la réparation du pont. Cette mesure ne reçut

Digitized by Google

point d'exécution. Mais, le 3 septembre 1779, M. de Crosne, alors intendant de la province, sollicita de M. le duc de Harcourt, gouverneur, la permission de faire abattre le Petit-Château, et d'en employer l'emplacement à la formation d'une esplanade devant les casernes. Les échevins joignirent leurs instances à celles de l'intendant; le fort fut démoli, les fossés comblés, l'emplacement planté, et mis dans l'état où on le voit aujourd'hui.

PONTS ET PORT DE ROUEN.

Ancien Pont de Pierre.

On attribue généralement à l'impératrice Mathilde (1) la construction de l'ancien pont de pierre dont on apercevait encore, il n'y a pas long-temps, quelques vestiges à la marée basse. Cette tradition s'ap-

(1) Fille de Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie; veuve de Henri V, empereur d'Allemagne; et mère de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. C'est ce qui donna lieu à l'épitaphe suivante, que l'on grava sur sa tombe :

Ortu magna, viro major, sed maxima partu;
Hic jacet Henrici filia, sponsa, parens.

Digitized by Google

puie sur un passage de Robert du Mont (1), et rien ne s'oppose à ce qu'on l'adopte, quoique ce même écrivain, dans un autre endroit, nous force en quelque sorte à douter. Il dit, en effet, sous la date de 1144, *Gaufridus dux pontem Rothomagi reficit firmissimum* (2) : or, Mathilde n'a pu entreprendre sa construction avant 1147, époque de son retour définitif en Normandie, et, trois ans auparavant, on avait à Rouen un pont *très solide*. D'un autre côté, Mathilde n'étant morte qu'en 1167, c'est-à-dire après un séjour non interrompu de vingt années en Normandie, on peut supposer aussi qu'il s'écoula un assez long espace de temps entre les réparations ordonnées par le duc à l'ancien pont, et la construction du nouveau.

Je crois avoir prouvé autre part (3), que Rouen n'avait point de pont à l'époque de l'invasion des Normands. Autrement, Charles-le-Chauve n'eût pas été obligé de faire passer le fleuve à son armée sur des bateaux marchands. S'il faut en croire Robert Wace, notre ville en aurait eu un en 949, sous Richard Ier, dit Sans-Peur. Il en parle plusieurs fois dans le cours de son récit. Peut-être Robert Wace

---

(1) *Ad pontem etiam lapideum super Sequanam apud Rothomagum, a se inchoatum, multam summam pecuniæ dimisit.* Robert du Mont, *ap. Duchesne*, p. 1001.

(2) *Ibid*, p. 982.

(3) Mémoire couronné par la Société d'Émulation de Rouen, en 1826.

a-t-il ajouté à l'histoire en cet endroit; il est, du moins, le premier à ma connaissance qui ait mentionné l'existence d'un pont à Rouen à cette époque. Quoi qu'il en soit, il me paraît maintenant démontré, 1° que Rouen n'avait point de pont à l'arrivée de Rollon; 2° que Rouen avait un pont avant Geoffroy Plantagenet, second mari de Mathilde; 3° que ce pont, du temps de ce duc, ou menaçait ruine, ou ne présentait pas toute la solidité désirable. C'est donc entre les années 912 et 1144, qu'il faut chercher l'établissement d'un pont à Rouen.

Cet ancien pont de pierre se trouvant en fort mauvais état, dès l'année 1564, le passage d'une rive à l'autre de la Seine s'effectua au moyen de deux grands bacs. Ils abordaient sur la rive droite, vis-à-vis la porte de Saint-Cande, qui de ce moment prit le nom de *porte du Bac* (1). Ce fut par ces bacs et cette porte que Henri IV arriva à Rouen en 1603.

La longueur de ce pont était beaucoup plus considérable que la largeur actuelle de la rivière, puisqu'on a retrouvé le mur de quai, en creusant pour les fondations des maisons neuves, dans le voisinage de la rue Grand-Pont. On travaille en ce moment à enlever les débris des arches, qui compromet-

---

(1) *Voyez* un Mémoire sur la Porte du Bac, par M. A. Le Prevost, *Recueil de l'Académie royale de Rouen, année* 1817, p. 161.

Digitized by Google

taient la sûreté des bâtimens. Toutes les pierres de la première pile sont maintenant sur le quai. On y remarque ces rognons de silex rangés en lits parallèles à la ligne de stratification des couches, d'où l'on peut conclure qu'elles ont été extraites des environs de Rouen. On a dégagé aussi la plate-forme sur laquelle reposait la maçonnerie; les poutres qui la formaient, au nombre d'environ 400, ont été trouvées dans un très-bel état de conservation, mais surtout les morceaux de fer servant de liens, et dont le poids s'élève à plus de six milliers.

Tout le travail de déblayement a été, et sera opéré sous la cloche à plongeur.

Pont de Bateaux.

En 1626, on fit construire, en amont de l'ancien pont de pierre, le pont de bateaux actuel, dont l'invention n'est point due au frère Nicolas, comme le veut une tradition généralement adoptée (1). Le mécanisme en est fort ingénieux. Il se compose aujour-

(1) Je dois la rectification de cette erreur à M. Beauvet, archiviste de la Mairie. Ayant su par lui que les pièces relatives à la construction du pont de bateaux ne faisaient aucune mention du frère Nicolas, je me mis à la recherche de ce religieux, et ne le rencontrai que plus de cent ans après, construisant, en 1717, le *pont tournant* à Paris.

(Voyez l'*Histoire de Paris*, par M. Dulaure, t. 6, p. 451, 2e édit., in-8o.)

Digitized by Google

d'hui de quinze bateaux qui haussent et baissent avec la marée. Quand un bâtiment doit passer, une partie du tablier s'avance sur la partie voisine, au moyen de roulettes de fer mises en jeu par le cabestan. Mais les frais de réparation ont été de tout temps considérables. Dès 1672, l'état du pont nécessitait de promptes réparations; et le Roi, par un arrêt du 13 septembre de la même année, ordonna à cet effet une imposition de 10,000 fr. par an, pendant trois ans, sur les contribuables aux tailles des trois généralités de Rouen, de Caen et d'Alençon (1). Ces frais s'élèvent aujourd'hui, année commune, à 30,000 fr., sans compter 20,000 fr. pour chaque bateau qu'il faut remplacer.

La nécessité où se trouve l'administration d'intercepter, presque chaque année, le passage de ce pont, qui reste ouvert plus ou moins long-temps, pour donner cours aux glaces au moment de la débâcle, les embarras qui en résultent pour le commerce et la circulation en général, ont fait décider qu'un pont de pierre serait construit à Rouen.

Nouveau Pont de Pierre.

Un décret fut rendu en 1810; il portait que le pont devait être achevé avant dix ans. Des circonstances retardèrent l'exécution du décret, et suspendirent les travaux du pont. Ils ont été repris depuis avec une

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, n° 11, fol. 247, verso.

nouvelle activité, et le passage en a été livré au public en 1829.

Le nouveau pont est à cent cinquante mètres environ en amont du pont de bateaux. Il se compose réellement de deux ponts séparés, appuyés l'un et l'autre sur la pointe occidentale de l'île Lacroix. Chacune des deux parties du pont a trois arches. L'arche du milieu porte trente et un mètres d'ouverture; les arches latérales vingt-six mètres; les arcades pratiquées dans chaque culée, entre les socles, quatre mètres huit centimètres. La largeur du pont, entre les bahuts, est de treize mètres quatre-vingts centimètres; celle des trottoirs, de deux mètres quarante centimètres; celle de la chaussée, de neuf mètres. La profondeur moyenne de la rivière, dans l'emplacement du pont, est de dix mètres.

Les nombreux navires de commerce qui remontent la Seine, sont encore obligés aujourd'hui, faute de place, d'attendre plusieurs jours avant de pouvoir opérer leur débarquement. La construction du pont de pierre, dont l'agrandissement du port sera la conséquence immédiate, fera disparaître cet inconvénient. D'un autre côté, la ville, devenue propriétaire du pont de bateaux, a, dit-on, le projet de reporter ce pont à la naissance de l'avenue du Mont-Riboudet, en prenant toutes les précautions nécessaires dans l'intérêt du commerce et de la navigation. Cette seconde communication entre les deux rives du fleuve serait soumise à des droits de péage qui serviraient à couvrir les frais d'entretien.

Digitized by Google

Sur la pointe occidentale de l'île, on doit élever un obélisque. Les travaux du terre-plain sont à peu près terminés. La colonne sera de granit; elle aura cent vingt pieds de haut, douze pieds seulement de moins que celle de la place Vendôme. En un mot, quand le pont de pierre sera complètement achevé, le pont de bateaux reporté à l'endroit qui vient d'être indiqué, les quais élargis, les nouveaux plans d'alignement et de construction exécutés, le bassin de la Seine et le port de Rouen offriront un des aspects les plus majestueux qu'on puisse imaginer. (1)

---

(1) L'établissement des remblais qui auront lieu, et qui sont déjà commencés, aux abords du pont, contribuera aussi à changer l'aspect désagréable que présente surtout le quartier Martainville. Le voisinage du nouveau pont, la nécessité d'exhausser le sol, l'ouverture de plusieurs rues nouvelles, amèneront la destruction prochaine de toutes ces habitations mal saines, entassées confusément les unes sur les autres, et qui renferment, dans un espace beaucoup trop resserré, plusieurs milliers d'habitans. L'intérêt public et l'intérêt privé gagneront également à ce changement, puisque les propriétés acquièrent déjà une augmentation de valeur considérable. D'élégantes constructions s'élèvent à l'envi sur les nouveaux plans d'alignement, et conformément au système uniforme d'architecture établi.

Digitized by Google

RIVIÈRES
QUI TRAVERSENT ROUEN.

La Seine.

(*Voyez* les articles *Route du Havre* et *Voyage d'Elbeuf.*)

Robec.

Elle prend sa source au village de Fontaine-sous-Préaux, à deux lieues de Rouen; traverse cinq communes, entre dans Rouen au faubourg Saint-Hilaire, coule de l'est à l'ouest, sur toute la longueur de la rue qui porte son nom; décrit alors un détour à gauche, et se dirige du nord au sud, derrière les maisons qui bordent les rues Damiette et Malpalu, du côté droit en descendant, et va se perdre dans la Seine auprès du nouveau pont de pierre.

La rivière de Robec met en mouvement trente moulins à blé, un à huile, trois à papier, trois à alizari et à indigo, un à tan, quatre à fouler et à presser les étoffes. Elle alimente en outre dix-huit filatures et quatorze imprimeries de toiles peintes, sans parler des teintureries, toujours nombreuses, établies sur toute la longueur de son cours. On peut

Digitized by Google

encore lui appliquer aujourd'hui, en grande partie, la description qu'en faisait Bourgueville au XVI[e] siècle : *Aucunes fois iaulne, autres fois rouge, verte, bleuë, violée, et autres couleurs, selon qu'un grand nombre de teinturiers qui sont dessus, la diuersifient par interualles, en faisant leurs maneuures* (1). La multitude de petits ponts qui établissent les communications des maisons avec la rue ; les différentes étoffes teintes, et les torsades de coton de couleurs diverses suspendues aux perches qui s'élancent des greniers ; le mouvement des ouvriers de tout sexe et de tout âge ; les épais tourbillons de fumée qui s'échappent des ateliers ; l'aspect changeant de ce caméléon de Robec ; tout cela compose un tableau des plus singuliers et des plus piquans que l'on puisse imaginer.

Il n'est pas exact de dire que le cardinal d'Amboise a conduit cette rivière à l'intérieur de Rouen. Robec limitait à peu près la première enceinte de la ville, sous la domination romaine. Le passage suivant, que j'emprunte à Robert Wace, prouve aussi que Robec coulait à Rouen long-temps avant que le cardinal d'Amboise fût au monde.

> En l'abéie Saint-Ouain
> Out à cel tens un segrestain (sacristain)
> . . . .
> Une dame vit, si l'ama

(1) Bourgueville, *Antiquités de Caen*, 1588, in-4.

Digitized by Google

. . . .
Et tant li dist, tant li pramist,
Ke la dame terme li mist
Ke la nuist à l'ostel alast;
E par la planche trespassast
Ki dessuz Roobec esteit,
. . . .
A la planche vint, sus munta;
. . . .
Mais il chaï, si se néia.

Le fait se serait passé sous Richard Ier. Il est donc démontré que Robec, au Xe siècle, coulait, comme aujourd'hui, tout près de l'abbaye de Saint-Ouen.

La maison nº 186 de la rue Eau-de-Robec est décorée d'un bas-relief assez curieux. On voit, à gauche, un château-fort sur une éminence; au milieu un cheval au trot, se dirigeant vers le château; à droite, un massif d'arbres. Le bas-relief porte la date de 1588.

Aubette.

Sa destination est à peu près la même que celle de Robec, sa voisine. Celle-ci lui est même redevable d'une partie de ses eaux, puisque l'Aubette, à partir de l'endroit qu'on nomme *le Choc,* se divise en deux bras, dont l'un se jette dans Robec un peu plus loin. C'est au Choc que sont établies les écluses destinées à faire passer alternativement les eaux d'une rivière dans l'autre, afin d'en pouvoir effectuer le curage, qui a lieu tous les ans vers la Pentecôte.

Digitized by Google

L'Aubette prend sa source à Saint-Aubin, petit village près Rouen. Elle traverse quatre communes, entre dans Rouen par le faubourg Martainville, et va se perdre dans la Seine à l'entrée du cours Dauphin, près la porte Guillaume-Lyon. Elle entretient neuf moulins à blé, un à huile, un à alizari et à indigo, un à tan, trois à fouler et à presser les étoffes, quinze filatures, sept imprimeries de toiles peintes et une curanderie, sans parler des établissemens de teinture existant sur toute la longueur de son cours. Hors les limites de la ville, le cours de Robec et d'Aubette est appelé vulgairement *petites eaux de Robec* et *petites eaux Martainville*. D'un côté le cours des rivières, les usines qu'elles alimentent, l'activité qu'on y remarque; de l'autre, des prairies, des jardins, des coteaux, tout se réunit pour déterminer l'étranger à faire une promenade sur les petites eaux.

Renelle.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce nom. Les uns le font venir de *reneau*, petit ruisseau, en vieux langage; mais ce mot ne se trouve ni dans Lacombe, ni dans Roquefort. D'autres, qui nomment en latin cette petite rivière *Ranella*, disent qu'elle doit cette dénomination au grand nombre de grenouilles *(ranæ)* qui habitaient jadis ses bords. On lui donne encore un autre nom latin : *Marrona*, diminutif *Maronella*, d'où nous aurions fait *Renelle*. Si l'étymologie du nom de la Renelle est douteuse,

Digitized by Google

il n'en est pas de même de son utilité. Elle entretient les établissemens de tanneries, encore assez nombreux, dans la rue qui porte son nom. Ce genre d'industrie est fort ancien à Rouen, et n'a jamais été exercé autre part qu'en ce quartier. Le parlement avait rendu, le 22 mars 1560, un arrêt portant que les tanneurs transporteraient leurs établissemens sur l'Eau-de-Robec; mais ils représentèrent qu'ils *avaient besoin d'eaux claires* pour exercer leur état; et ils furent maintenus, par ordre du Roi, sur la Renelle. Cette petite rivière, ou, si l'on veut, ce gros ruisseau provient de la source Gaalor, et part de la fontaine du Bailliage, d'où il coule, presque en ligne droite, jusqu'à la Seine, où il se perd.

FONTAINES.

Plus il y a eu d'églises dans une ville, plus il doit y avoir de fontaines publiques. Sous l'ancienne loi, à l'entrée du temple était une cuve où les prêtres se lavaient les pieds et les mains; sous la nouvelle, et par imitation, on plaça auprès des églises des fontaines où les chrétiens, avant d'entrer, se lavaient le visage et les mains. Cette remarque était surtout sensible à Rouen, où le nombre des églises et des fontaines, avant la révolution, était en rapport presque parfait. Nous n'avons plus

Digitized by Google

nos trente-sept églises paroissiales; mais nous comptons encore trente-six fontaines publiques, non compris celles qui fournissent aux besoins de beaucoup de maisons particulières.

Toutes ces fontaines sont alimentées par cinq sources :

1° Source de Gaalor. Elle sort de terre dans la rue Porcherie, au pied de la côte du Mont-aux-Malades. Elle alimente dix-sept fontaines : celle de Saint-Lô, qui n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, la fontaine des Courtisanes, *fons Meretricum* (1); celles de Massacre; de la rue Saint-Romain; de l'ancien Hôtel-de-Ville, rue Thouret; de Saint-Pierre-l'Honoré, rue des Bons-Enfans; de la place des Carmes; de la Conciergerie du Palais; de la rue des Fossés Louis VIII; de la Crosse; du Marché-Neuf; de la Haute-Vieille-Tour; de la rue Sainte-Croix-des-Pelletiers; de Saint-Cande, rue aux Ours; de la place Saint-Ouen; de la rue Cauchoise; de la rue du Fardeau, et de la Cour royale.

2° Source d'Yonville ou de Saint-Filleul. Elle a son réservoir près la côte du Mont-aux-Malades. L'entrée est bâtie en pierres, et surmontée d'une petite chambre ayant servi autrefois de chapelle (2). Elle

---

(1) *Voyez* l'article *Saint-Lô*, sous le titre *Églises supprimées*.

(2) *Dictionnaire indicateur des rues et places de Rouen*, par M. P. Periaux, 1819, in-8 et in-12; chez Frère.

Digitized by Google

donne sur un escalier aboutissant à une cuve, où les sources qui découlent du Mont-aux-Malades sont conduites par deux aqueducs, au fond de l'un desquels on voit une table de marbre scellée dans la muraille, et portant l'inscription suivante :

Regnante Ludovico XV,
Ex terræ visceribus, recipientes aquam
Hic fictiles cuniculi,
Improviso limo olim obstructi
Fontis puri juvamen civitati Rothomagensi
Recusârant.
Avi et proavi, variis temporibus, labore operoso
Cuniculos lymphæ fluenti parentes
Restituêre.
Nunc urget adhuc rediviva colluvies :
Ergo ad ultimos usque nepotes
Unde subterraneum facilius detur iter,
Sic ab infimis gradibus aquæductum xx *hexapedûm*
Construi in fornicem, lapide perenni,
Consilio decreverunt
J. L. G. Gallois de Maquerville, miles, major,
F. L. Bigot, C. N. Bordier,
P. J. A. Levavasseur, Em. L. Lenoble,
P. Leo Duvergier, eques,
C. J. B. Prosper Deschamps, eques, ædilis.
F. M. Durand, procurator regis et urbis.
MDCCLXVIII.

C'EST-A-DIRE :

Sous le règne de Louis XV, les canaux d'argile qui recevaient l'eau filtrante furent tout à coup obstrués par la vase, et refusèrent à la ville de Rouen les avantages d'une source pure. Nos aïeux, à différentes époques, parvinrent avec beaucoup de peine à rétablir le cours

de l'eau dans les canaux. Aujourd'hui encore, un amas de boue les encombre; pour assurer, jusqu'à la dernière postérité, un chemin souterrain plus facile à la source, la construction d'un aqueduc de vingt toises, à partir du bas de l'escalier, a été arrêtée en conseil, par J. L. G. Gallois de Maquerville, chevalier, maire; F. L. Bigot, C. N. Bordier, P. J. A. Levavasseur, Em. L. Lenoble, P. Leo Duvergier, chevalier; C. J. B. Prosper Deschamps, chevalier, échevin; F. M. Durand, procureur du roi et de la ville, l'an 1768.

La source d'Yonville alimente neuf fontaines. Celle des Cordeliers, au bas de la rue Nationale, vis-à-vis des Consuls; de la rue de Fontenelle, près la rue de Crosne; de la place du Vieux-Marché; de la rue de Fontenelle, près la rue de Racine; de la rue de Crosne; de Lisieux, rue de la Savonnerie; de la place de Henri IV; de Saint-Vincent, rue de la Vicomté; de la place de la Pucelle.

3° La source Notre-Dame. Elle prend naissance non loin de la tour Bigot, et fournit de l'eau à cinq fontaines, qui sont : celles de la Cathédrale, du Palais archiépiscopal, de la rue des Bonnetiers, de la cour de l'Albane, et de Saint-Amand.

4° La source de Saint-Nicaise, ainsi appelée parce qu'elle prend naissance derrière le chœur de cette église. Elle alimente trois fontaines : celle du Plat, au coin de la rue des Maîtresses; celle de l'Hôtel-de-Ville, et le jet-d'eau du jardin.

5° La source de Darnétal ou de Carville. Elle sort de la montagne du Roule, près Saint-Léger, et alimente dix fontaines : celles de Sainte-Croix-Saint-

Digitized by Google

Ouen, à l'entrée de la rue des Faulx; de Sainte-Claire, rue Saint-Hilaire; de la Croix-de-Pierre; de Saint-Maclou; des Célestins; de Saint-Vivien; des Augustins, rue de ce nom; de la rue de l'Épée; de l'Hospice-Général, et de la maison de Bicêtre.

De toutes ces fontaines, cinq seulement méritent un examen particulier, sous le rapport monumental. Ce sont les fontaines de la Croix-de-Pierre, de la Crosse, de la Grosse-Horloge, du Vieux-Marché et de Lisieux.

Fontaine de Lisieux.

Cette fontaine est la plus remarquable. Elle est ainsi nommée, parce que la maison contre laquelle elle est adossée appartenait à l'évêque de Lisieux, qui logeait dans cet hôtel quand il venait à Rouen. A l'extrémité supérieure du massif en pierre et de forme pyramidale, est Apollon, vêtu d'une manière assez bizarre; il pince de la harpe. Au-dessous du dieu des poètes est le cheval Pégase. Immédiatement après vient une figure à trois têtes, dont nos manuscrits font une *Philosophie* (1). Les neuf Muses sont distribuées dans le reste du massif, au-dessous de cette *Philosophie*, qui pourrait bien être une Hécate. Des rochers, des arbres, des gazons, des

---

(1) Les trois têtes, selon ces manuscrits, représentent *la logique, la physique* et *la métaphysique*. Elles étaient surmontées d'une couronne.

Digitized by Google

moutons, composent les accessoires de ce *Mont Parnasse.* De la base au sommet, serpente le *chemin glissant et pénible à tenir.*

L'eau jaillissait autrefois par deux salamandres en cuivre, indiquant l'époque de François Ier. Une des deux chantepleures qui existaient dans le réservoir de la fontaine, *servait*, dit un manuscrit, *à lâcher les eaux et faire un triomphe devant quelque personne honnête, et pour une nouveauté, en les faisant courir par les neuf instrumens des neuf Muses, les deux Mamelles de la Philosophie, et par un gros bouillon d'eau jaillissant dessous le pied du cheval Pégase.* Tout mutilé qu'il soit, ce monument est encore fort curieux, et mérite d'être visité. Sa construction remonte à 1518.

Fontaine de la Crosse.

C'EST un fort joli petit monument du genre mauresque. Les sculptures qui la décorent sont remarquables par leur délicatesse et leur légèreté. Elle est surmontée d'une couronne royale. L'eau s'échappe par deux robinets. Son nom lui vient de ce qu'elle est située *au coin de la maison où pend* (pendait) *pour enseigne la Crosse appartenant aux religieux de Notre-Dame de l'Isle-Dieu* (1). On imagina, il y a quelques années, de peindre la fontaine de la

(1) Manuscrit relatif aux fontaines de Rouen.

Digitized by Google

Crosse à l'huile ; c'est-à-dire qu'on lui ôta la moitié de ses agrémens.

Fontaine de la Grosse-Horloge.

Dès l'année 1257, la source de Gaalor fournissait de l'eau à la fontaine du couvent des Cordeliers (au bas de la rue de ce nom). En 1456, on s'aperçut que les canaux perdaient beaucoup d'eau, et qu'on pourrait en établir d'autres pour une fontaine à placer au lieu dit *le Massacre*. Il fallut traiter avec les Cordeliers à cet effet. Le chapitre du couvent s'assembla, *au son de la cloche, en la manière accoutumée*, et consentit, *sans préjudice de ses droits, chartres, etc.*, à ce que la ville fît les travaux nécessaires. La nouvelle fontaine fut établie. Trois cents ans plus tard environ, c'est-à-dire le 25 avril 1731, la ville passa un marché avec Jean-Pierre de France, architecte-sculpteur, pour la décoration de la fontaine Massacre. Le marché stipule : *Un piédestal sur lequel sera posé un groupe des figures d'Alphée et d'Aréthuse* (1), *avec enfans, têtes, agraffes aux clefs des croisées ; une épitaphe de marbre noir, gravée ; une hydre à trois têtes en bronze, pour jeter l'eau, accompagnées de rocailles,*

(1) C'est par erreur qu'un ouvrage moderne dit que ce sont les figures de l'*Océan* et de la *Seine*. C'est par erreur aussi qu'on a rapporté la décoration de cette fontaine au règne de Louis XIV.

Digitized by Google

de roseaux et de glaçons faits à même la pierre; dorer à l'huile, d'or fin de Paris, les figures et statues de la décoration, sculptures et armoiries; fournir tous les matériaux et salaires des ouvriers : moyennant la somme de 5700 *livres.* (1)

M. le duc de Luxembourg, gouverneur, contribua à cette dépense pour une somme de 3000 livres qui lui avait été offerte à son avénement. En 1732, les travaux étaient exécutés, comme on va le voir par l'inscription suivante, enlevée en 1792 :

Ludovico XV,
Regi christianissimo,
Patri patriæ.
Urbis et provinciæ moderatore.
Amatissimo et munificentissimo
Francisco Frederico
Montmorencio
Duce a Lucemburgo,
Pari Franciæ .
Primo barone christiano
Fontem hunc
Ornatum imagine Alphei et Arethusæ,
Quorum fluctus amor dat esse perennes,
Civitas
Beneficiorum memor,
Æternum obsequii monumentum
Dicat, vovet, consecrat.
Anno sal MDCCXXXII
Joan. Petrus de France architect.

(1) Manuscrit relatif aux fontaines de Rouen.

Digitized by Google

C'EST-À-DIRE :

A Louis XV, roi très chrétien, père de la patrie; étant gouverneur de la ville et de la province très chéri et très libéral François-Frédéric Montmorency, duc de Luxembourg, pair de France, premier baron chrétien; la cité reconnaissante dédie, voue et consacre cette fontaine ornée des figures d'Alphée et d'Aréthuse, dont les ondes seront éternelles aussi bien que leur amour. L'an du salut 1732.

Jean-Pierre de France architecte.

A l'exception de cette inscription et de l'hydre à trois têtes qu'on voyait anciennement, la décoration de la fontaine est conforme aux conditions du marché que je viens de rapporter.

Fontaine de la Croix-de-Pierre.

Non loin de la fontaine connue aujourd'hui sous le nom de *la Croix-de-Pierre*, existait anciennement une croix, monument de la piété des habitans. L'époque où cette croix fut placée n'est point connue : on ne trouve, du moins, à cet égard, aucun document authentique. Ce qu'on sait de positif, c'est que ce monument fut réédifié en 1628. L'inscription, ou plutôt la partie d'inscription trouvée lors de la démolition du massif, en 1774, ne laisse aucun doute à ce sujet. Voici cette partie d'inscription :

.... *de France et de Navarre, cette Croix a été réédifiée, l'an que La Rochelle fut réduite à l'obéissance de Sa Majesté.* MDCCXXVIII.

19

En faisant précéder ces mots de ceux-ci : *Sous le règne de Louis* XIII, *roi.....*, on aura, sans aucun doute, l'inscription complète.

Cette croix et le massif qui la supportait ayant été mutilés par le temps, et le monument n'offrant plus qu'un amas de pierres informe qui nuisait à la circulation, les habitans sollicitèrent son entière démolition. Cette demande est du mois de mars 1774. L'administration leur en accorda l'objet, attendu *qu'il serait préalablement posé une croix en pierre* au haut de la pyramide de *la fontaine publique existante*, à dix-huit pieds de distance, sur le même *emplacement*. Cette mesure reçut son exécution, et la croix subsista sur la fontaine jusqu'à l'époque de la révolution; alors la croix fut renversée....... le buste de Marat prit sa place! Ce buste fut enlevé, traîné dans la boue, et jeté à la rivière, au mois de février 1795.

En 1816, les habitans du quartier de la Croix-de-Pierre sollicitèrent la permission de réédifier, à leurs frais, le symbole de la rédemption.

Le 24 août de la même année, à cinq heures du soir, il fut béni par le cardinal Cambacérès, dans l'église Saint-Vivien. Après la bénédiction et les prières accoutumées, Son Éminence, précédée d'un nombreux clergé, se rendit processionnellement au carrefour de la fontaine, ornée par les habitans de tentures blanches, et entourée d'arbustes en fleurs. Le corps municipal, accompagné du sixième ba-

Digitized by Google

taillon de la garde nationale, assistait à la cérémonie.

La croix actuelle fut placée sur le haut de la pyramide.

La source de Darnétal, qui alimente la Croix-de-Pierre, a été conduite depuis Darnétal jusqu'à la porte Saint-Hilaire seulement, à frais communs, par le cardinal George d'Amboise, premier du nom, et l'administration municipale : la délibération est du 17 août de l'an 1500.

La fontaine présente trois étages en forme de pyramide ; son aspect est infiniment gracieux. On peut encore se faire une idée de la délicatesse de son architecture, malgré les dégradations, et même les réparations dont elle a été l'objet. Elle coula pour la première fois en 1515.

Fontaine du Vieux-Marché.

MONUMENT moderne, de forme carrée, d'ordre dorique. L'eau jaillit par les quatre côtés d'un soubassement, au-dessus duquel s'élèvent, à chacun des angles, des colonnes surmontées d'un entablement. Une table de marbre recouvre les quatre faces. L'édifice ne manque pas d'élégance ; mais un peu plus de légèreté eût été nécessaire. On le doit à feu M. Bouet, architecte distingué de Rouen.

Les cinq sources qui alimentent nos fontaines

Digitized by Google

doivent être classées ainsi qu'il suit, sous le rapport de la salubrité des eaux :

Source	d'Yonville,	excellente.
	de Darnétal,	très bonne.
	de Gaalor,	bonne.
	de Notre-Dame,	peu saines.
	de Saint-Nicaise,	

J'ajoute que l'eau de la Seine, prise au port de Rouen, est plus pure, moins chargée de substances étrangères, et plus légère que celle de toutes les sources de nos fontaines.

EAUX MINÉRALES.

Rouen possède aussi des eaux minérales, qui jouissent même d'une sorte de réputation jusque dans les villes voisines. J'en indiquerai, d'après Lepecq de la Clôture, trois sources principales : la première, à l'est, connue sous le nom de *la Marêquerie,* où l'on arrive par la rue Martainville ; la seconde, au sud-est, dite de *Saint-Paul ;* la troisième, à Déville. Le savant médecin que je viens de nommer assure qu'il a conseillé l'usage de cette dernière source à des malades qui s'en sont bien trouvés. Il ajoute que cette source pourrait devenir très précieuse aux habitans du quartier occidental. Elle n'a cependant jamais été rendue publique, et peu de personnes la connaissent aujourd'hui.

Digitized by Google

Les eaux de Saint-Paul sortent du versant méridional de la côte Sainte-Catherine. Elles alimentaient quatre fontaines, dont trois offraient, quoique dans un degré inférieur, à peu près les mêmes qualités que celles de Forges. L'emplacement de cette source ayant changé de destination, on a cessé d'y aller prendre les eaux depuis quelques années. Il faut le regretter, sous le rapport des agrémens que présentait la position, beaucoup plus riante, plus ouverte et plus commode à tous égards, que celle de la Marêquerie.

Cette source est la plus anciennement connue. Elle sourd perpendiculairement dans la vallée de Darnétal, et alimente deux fontaines, dans le jardin où se réunissent les *buveurs*. Elles furent d'abord désignées sous le nom de *la Royale* et *la Dauphine*. Depuis, et probablement par imitation des eaux de Forges, on les a nommées *la Cardinale* et *la Reinette*. Quoique plus abondantes en parties ferrugineuses, la Royale est plus légère, à en juger par ses effets. Il paraît qu'elle réunit toutes les qualités, et donne absolument les mêmes résultats que la Royale de Forges. Quant à la Dauphine, dit encore Lepecq de la Clôture, il est peu d'estomacs assez forts pour en bien digérer l'eau, parce qu'elle est chargée d'un fer moins parfaitement dissous. En général, toutes nos eaux minérales, dont on découvrirait probablement beaucoup d'autres sources, surtout à l'orient de la ville, sont purement ferrugineuses, et possèdent les mêmes vertus que celles de Forges, à un degré plus ou moins éminent.

Digitized by Google

PLACES ET MARCHÉS.

Vieux-Marché et Place de la Pucelle.

Le nom de ce marché indique assez qu'il est le plus ancien de Rouen; c'est aussi le plus considérable. Il existait dès le XIe siècle, et se trouvait alors dans le faubourg. Son étendue primitive était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, puisqu'il occupait, au XVe siècle, tout l'espace compris entre la rue du Vieux-Palais, l'église de Saint-Éloy et l'église de Saint-Michel, dont on voit encore les restes à l'encoignure sud-ouest de la Grande-Rue. Vers le commencement du XVIe siècle, on bâtit des maisons dans le voisinage de l'église de Saint-Éloy, jusqu'à la rue du Vieux-Palais. Une d'elles subsiste encore : c'est l'hôtel du Bourgtheroulde, fameux par ses bas-reliefs, et dont j'ai parlé plus haut. Le Vieux-Marché se trouva ainsi partagé en deux portions inégales. L'endroit où fut brûlée l'innocente Jeanne d'Arc a retenu le nom de place de *la Pucelle*. On l'appelle aussi place du *Marché-aux-Veaux*, à cause de sa destination primitive. C'est donc sur le Vieux-Marché que l'héroïne française fut sacrifiée à la superstition et à la vengeance, « attendu (dit le roi d'Angleterre dans

Digitized by Google

une lettre à son *très chier et très aimé oncle*), attendu les grands dommages et inconuéniens, les horribles homicides, et détestables cruautés et autres maulx innumérables qu'elle avoit commis à l'encontre de nostre seigneurie, et loyal peuple obéissant. »

Tout ce que la mort a d'horrible, tout ce que la haine peut inventer d'humiliations et d'outrages, fut réuni pour le supplice de cette vierge, dont le seul crime était d'avoir sauvé la France. Elle fut brûlée *à petit feu*, pour s'être *vestue en habit d'homme, chose à Dieu abhominable;* elle fut brûlée parce qu'on décida qu'elle était *superstitieuse*, *deuineresse de diables*, *blasphémeresse en Dieu* : injures absurdes dont on la poursuivit jusque sur le bûcher, et qu'on avait pris soin de tracer en gros caractères sur des pancartes portées devant elle au lieu du supplice.

Dans cet état humiliant (1), elle monta sur un échafaud; il y en avait trois; sur l'un étaient les juges et les assesseurs; sur l'autre, Jeanne et les prélats; le troisième était celui du supplice.

Midy prononça le sermon; Massieu, qui ne quitta pas Jeanne jusqu'à la mort, atteste que : « pendant la prédication elle eust grant constance, et paisiblement oyst (écouta). »

Aussitôt que le prédicateur eut dit à Jeanne : « *vade in pace*, l'église ne peut plus vous défendre,

---

(1) Notices des Manuscrits de la Bibl. du Roi, t. III, p. 455 et *passim*.

et vous remet dans les mains séculières, » l'évêque de Beauvais lut tout haut le jugement définitif de sa condamnation.

Dès que Jeanne l'eut entendu prononcer, elle se jeta à genoux, en adressant de ferventes prières au ciel. Tous ceux qui la regardaient fondaient en larmes.

Les Anglais s'impatientaient du retard que les prières de Jeanne apportaient à l'exécution, « et tant, dit Massieu, qu'elle faisoit lesdites dévotions et pyteuses lamentations, fust fort précipitée par les Anglois, et même par plusieurs autres capitaines, de la laisser en leurs mains pour plustôt la faire mourir, disant à icelui qui parle : comment, prêtre, nous ferez-vous diner ici? »

Enfin ils se saisirent d'elle; elle salua tous les assistans, et descendit de l'échafaud pour aller au bûcher. Elle fut conduite par les Anglais, qui la livrèrent au maître de l'œuvre, en lui disant : « fay ton office. » Elle fut placée sur un très haut échafaud de plâtre, au-dessus du feu, de sorte que, ainsi que le rapportait l'exécuteur, « il ne pouvoit bonnement et facilement expédier, ne atteindre à elle, de quoy il estoit fort marry, et avoit grant compassion de la forme et cruelle manière par laquelle on la faisoit mourir. »

Martin Ladvenu, son confesseur, était monté sur le bûcher à l'endroit où on l'avait liée, et il était si occupé de la bien préparer à la mort, qu'il ne s'aperçut pas que le feu avait été mis.

Digitized by Google

Ce fut Jeanne qui l'en avertit et lui dit de se retirer, le priant seulement de tenir la croix élevée devant elle, afin qu'elle eût la consolation de la voir jusqu'à son dernier soupir; ce qui fut exécuté.

« Incontinent après l'exécution, le bourreau frappé et esmeu d'une merveilleuse repentance, et sensible contrition, comme tout désespéré, craignant de non savoir jamais impetrer pardon et indulgence envers Dieu de ce qu'il avoit fait à cette femme, disoit et affirmoit que nonobstant l'huile, le souffre et le charbon qu'il avoit appliqués contre les entrailles et le cueur de ladite Jehanne, toustefoys il n'avoit pu bonnement consommer, ne rendre en cendres les brevilles ne le cueur, de quoy estoit autant estonné comme d'un miracle tout évident. »

Le jour même de l'exécution, le cardinal d'Angleterre ordonna de rassembler les restes du corps de Jeanne et de les jeter dans la Seine; ce qui fut exécuté par le bourreau.

Ainsi périt l'infortunée Jeanne. Quelques années après, cette *hérétique* fut déclarée innocente par un pape. On mit une croix à la place où elle avait été brûlée, et plus tard une fontaine triangulaire d'un travail très délicat. On voyait Jeanne d'Arc aux pieds de Charles VII (1). Cette fontaine a été rem-

(1) On en trouve une jolie gravure dans le tome II de l'*Histoire du duché de Normandie*, par M. Goube; et une

Digitized by Google

placée, en 1755, par celle qu'on voit aujourd'hui, et qui laisse beaucoup à désirer.

Plusieurs fausses pucelles, se disant échappées aux flammes, se sont présentées après la mort de Jeanne. Une d'entre elles, dit-on, parvint à séduire un gentilhomme nommé *des Armoises*, qui l'épousa.

Vers 1793, la place du Vieux-Marché porta quelque temps le nom de place de *la République*. Les galeries couvertes où sont établies aujourd'hui les marchandes de poisson ont été construites en 1823.

Place Saint-Eloy.

(*Voyez* l'article *Église Saint-Éloy*.)

Marché-Neuf.

Ce marché est établi sur une portion du terrain anciennement connu sous le nom de *Clos aux Juifs*. Une des rues aboutissantes s'appelle encore la rue aux Juifs. En 1499, Louis XII fit commencer sur ce clos la construction du Palais de Justice actuel. Le Parlement ayant ordonné, en 1516, que le marché, qui se tenait dans le *Clos*, à l'orient, et qui troublait les audiences, serait transféré de l'autre côté à l'occident, on perça, depuis la rue Ganterie jusqu'au

---

lithographie soignée, dans les *Monumens de la ville de Rouen*, par M. de Jolimont. A Rouen, chez Frère.

Marché-Neuf, une nouvelle rue, qui en a pris et retenu le nom de rue *Percière*. Par suite de ces dispositions, le clos aux Juifs perdit entièrement son nom, pour prendre, du côté de l'orient, celui de *place du Palais*, et de l'autre côté, à l'occident, celui de *Marché-Neuf.*

Les fruits, les œufs, les fromages, particulièrement les *bondes de Neufchâtel:* tels sont les approvisionnemens du Marché-Neuf. On y voyait encore, il y a cinquante ans environ, une statue en plomb doré, représentant Louis XV dans sa jeunesse, et revêtu des habits royaux. Ce monument a été remplacé par l'obélisque existant aujourd'hui. Sur les quatre faces du soubassement de la fontaine actuelle, étaient autant de tables de marbre, portant chacune une inscription latine. (1).

Place Notre-Dame.

AVANT 1429, cette place servait de marché aux herbes, à la volaille et autres denrées. En 1537, elle fut entourée d'un mur à hauteur d'appui, et pavée. En 1641, on plaça, aux deux encoignures, deux croix en pierre, que l'on retrouve sur quelques gravures. Au temps de Pommeraye, le parvis Notre-Dame était le lieu où s'allumaient les feux de joie dans les jours de

(1) On trouvera ces inscriptions dans le *Dictionnaire des rues et places de Rouen*, par M. P. Periaux. A Rouen, chez Frère.

Digitized by Google

réjouissances publiques. C'est aujourd'hui le marché aux fleurs et aux graines; il ne tient régulièrement que le dimanche et le vendredi. Au milieu est une fontaine publique. Le rang de bornes en fonte qui décrit un demi-cercle en avant du portail, a été placé depuis quelques années, ainsi que les deux grands réverbères qui se voient aux extrémités nord et sud de la place.

En 1793, la Cathédrale étant devenue *temple de la Raison*, le parvis fut nommé *place de la Raison*. En 1795, il quitta ce titre pour cet autre, *place de la République*, imposé d'abord au Vieux-Marché.

Place de la Calende.

On l'appelait autrefois le *port Morant*, le *port des Navires*, le *port de Notre-Dame*, parce que, en effet, les vaisseaux abordèrent en cet endroit jusqu'au moment où les premiers ducs resserrèrent le lit de la Seine. Peut-être trouverait-on encore scellés, dans les caves de quelques maisons voisines, les anneaux de fer dont parle Farin, et où l'on amarrait les bâtimens. J'ai déjà dit, à l'article de la *Cathédrale*, que dom Pommeraye avait réfuté la fable du marchand de blé, pendu, dit-on, en cet endroit, pour avoir vendu à fausse mesure. La place de la Calende fut érigée en marché, par sentence du bailli de Rouen, le 3 février 1433. Le 2 juillet 1504, on y plaça une croix de pierre pour la conservation

Digitized by Google

des droits et franchises de la Cathédrale. A cette croix, qui occupait apparemment beaucoup de place, on en substitua une autre plus petite, en 1674. Cette dernière fut abattue en 1792. La façade de la maison au haut de laquelle est un cadran, précisément en regard du portail de l'église, est un reste des bâtimens de l'Hôtel-Dieu, autrefois établi en cet endroit. La place de la Calende était encore un marché en 1718; on y vendait les herbes médicinales. On n'y rencontre plus guère aujourd'hui que quelques marchands de vieux linge, le dimanche matin.

En 1794, la place de la Calende fut nommée *place du Bonnet rouge!*

(Pour les places de la Haute et de la Basse-Vieille-Tour, voyez l'article *Halles*.)

Place des Carmes.

C'EST une succursale du parvis Notre-Dame pour la vente des fleurs, lorsque la célébration de quelque cérémonie religieuse exige que l'entrée de la Cathédrale soit parfaitement libre. Cette place a succédé en partie à l'ancien couvent des Carmes, dont elle a retenu le nom, aussi bien que la rue voisine. La Poste aux lettres elle-même a été bâtie, si je puis le dire, à même le couvent. La rue de la Chaîne, où se trouve cet hôtel, bordait le fossé primitif, aujourd'hui rue de l'Aumône. J'ai parlé, dans l'*Introduction historique*, des constructions romaines découvertes dans les fondations d'une maison de cette

Digitized by Google

rue; constructions qui se liaient, à n'en pas douter, à d'autres de même nature reconnues dans une raffinerie de sucre de la rue des Carmes, lesquelles se prolongaient sous les jardins de l'ancien couvent de Saint-Lô, rue de ce nom.

La Rougemare.

L'AN 949, Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandre, mettent le siége devant Rouen. Notre duc Richard I[er], surnommé Sans-Peur, sort par la porte Beauvoisine, tombe sur les ennemis, et fait un carnage effroyable de leurs soldats. Cette action eut lieu en partie à l'endroit que nous appelons encore aujourd'hui *la Rouge-Mare*, à cause du sang dont elle fut inondée. En 1630, Louis XIII donna la maison des Béguines (1) à une religieuse professe de l'abbaye de Saint-Amand, nommée Marie Gobelin, à condition d'y établir la règle de saint Benoît. Cette religieuse était de la famille des Gobelins de Paris, qui ont donné leur nom à l'une de nos plus célèbres manufactures. Les Bénédictines prirent possession du couvent, non sans une vive résistance de la part des Béguines. Il fallut même les faire contenir par des soldats, pour qu'elles ne troublassent pas la cérémonie. En 1676, la communauté fut transférée sur la place de la Rougemare, où elle fit construire les bâtimens occupés

---

(1) *Voyez*, à l'article des *Églises supprimées*, Saint-Vigor.

Digitized by Google

aujourd'hui par la gendarmerie. L'église du monastère était assez jolie; elle avait été bénie sous le nom de saint Louis, premier fondateur des Béguines. L'école d'*enseignement mutuel*, qui occupe une partie de ces bâtimens, a été fondée et est encore entretenue par une société de souscripteurs.

En 1450, la place de la Rougemare devint le marché aux chevaux, transféré depuis une trentaine d'années au *Boulingrin*, dont je vais parler. La Rougemare est maintenant le marché au beurre. De 1794 à 1795, elle porta le nom de place de la *Révolution*. Le 12 janvier 1793, plus de trente mille habitans se réunirent sur la Rougemare, pour signer une pétition tendant à demander à la Convention un appel au peuple français sur le procès du Roi.

Le Boulingrin.

Les Anglais nous ont rendu ce que nous leur avions prêté. Anciennement, on n'allait point se promener sur le *Boulevard*, mais bien sur le *Boule-Verd*. Le *Boule-Verd* était un tapis de gazon où l'on jouait à la *boule*. De ce mot *Boule-Verd*, les Anglais ont fait leur *Bowling-Green*, qui en est la traduction littérale, dans l'acception primitive; et de ce mot *Bowling-Green*, nous avons fait *Boulingrin*.

Cette place, qui se trouve au point de jonction des deux rampes Beauvoisine et Saint-Hilaire, est un vaste carré entouré d'arbres. Le peuple l'appelle

Digitized by Google

mal à propos la *Nouvelle Rougemare*, depuis que le marché aux chevaux et autres bestiaux y a été transféré. Le tableau que présente le Boulingrin, les jours de marché, n'est point à dédaigner pour les étrangers. Ils y passeront sans ennui une demi-heure, le vendredi matin.

Le Champ-de-Mars.

(*Voyez* l'article *Caserne Martainville.*)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Dès l'année 1072, il existait à Rouen une association formée sous les auspices de la Vierge. Les membres de cette société ne s'occupèrent d'abord que d'exercices de dévotion; mais, aussitôt que les lettres eurent commencé à dissiper les nuages de la barbarie en France, la confrérie devint une société mixte; elle s'occupa en même temps de religion et de littérature. Il n'est pas inutile de rapporter ici, en peu de mots, l'origine de cette première association. Les miracles, je ne parle que de ceux qu'il est permis de révoquer en doute, jettent quelquefois une vive lumière sur le tableau des mœurs d'une époque.

Un bon abbé d'Angleterre, nommé Helbin, Elpin ou Elchin, avait été envoyé par Guillaume-le-

Digitized by Google

Conquérant pour traiter de la paix avec les Danois. Au retour, il est assailli d'une furieuse tempête. Le vaisseau allait être englouti, l'abbé se recommande à Marie, qui l'exauce à l'instant. Une puissance céleste lui apparaît sous la figure d'un prélat, et lui annonce une heureuse navigation, s'il promet de faire célébrer, le 8 décembre, la fête de la Conception de la Vierge. L'abbé s'y engage, le prélat disparaît, le vent tombe, le calme revient, l'ambassadeur arrive à bon port. Il fait au duc un récit fidèle de ce qui lui est arrivé, et de l'obligation qu'il a contractée. Les prélats d'Angleterre étaient présens: sur leur avis, le prince donna les ordres nécessaires aux évêques de Normandie; et c'est depuis ce moment, en effet, que l'église célèbre, tous les ans, le 8 décembre, la Conception de la Vierge, qu'on appela long-temps la *fête aux Normands*.

L'association dont j'ai parlé au commencement de cet article, se forma. Son but unique était d'honorer la mère de Dieu.

En 1486 (1), Daré de Châteauroux, lieutenant-général du bailliage de Rouen, fut élu *prince* de la société, à laquelle il donna une direction nouvelle,

---

(1) Dans son *second Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, Noël parle de priviléges accordés par Henri V, roi d'Angleterre, à la confrérie du Puy; et il cite un acte de 1420 recueilli par Rymer. C'est une erreur; le privilége regarde une *Confrérie des marchands et briseurs de sel*, qui s'était mise sous la protection de la Vierge.

tout en maintenant le but de l'institution. Ici commence la société du *puy* (1). Et, pour la distinguer des autres *puys* (comme puy d'amour, etc.), si connus dans les fastes de l'ancienne poésie française, on y ajouta le nom de *palinod* (2). Des prix étaient décernés chaque année aux auteurs des meilleurs *chants royaux, poëmes héroïques, ballades, idylles, odes,* etc. Les séances se tenaient d'abord dans l'église de Saint-Jean-sur-Renelle; mais l'empressement du peuple à s'y rendre obligea de chercher un local plus spacieux; et en 1525, sous la principauté de dom Jacques Des-Hommets, abbé de Saint-Vandrille, le *puy du Palinod* fut transféré au couvent des Carmes. En 1520, le pape Léon X donna une bulle *portant l'établissement, statuts et confirmation du Puy et Confrérie de la Conception*. Cependant le zèle se refroidit insensiblement; le *puy* allait cesser d'être, en 1595, si le Parlement n'était venu à son secours. Claude Groulard, premier président, dont j'ai déjà parlé à l'article de l'Hospice-Général, releva

(1) Du mot grec ποδίον, dont les Latins ont fait *podium*, pied, et par analogie, appui, balustrade, place éminente: *Deinde toto* PODIO *adaperto spectare consueverat.* (Suétone, *Vie de Néron.*)

(2) Des deux mots grecs πάλιν, de nouveau, et ᾠδὴ, chant, c'est-à-dire *refrain*, parce que toutes les pièces offertes au concours devaient finir par un refrain en l'honneur de la Vierge.

Digitized by Google

l'association, fonda deux nouveaux prix (1), et présida en personne la séance publique de l'année 1596. Peu à peu les noms de *confrérie,* de *puy* et de *palinod* furent abandonnés pour la dénomination d'*académie*. En 1744, l'Académie royale fut fondée, ce qui n'empêcha pas l'Académie de l'Immaculée Conception de subsister encore une quarantaine d'années. Elle cessa d'exister très peu de temps avant la révolution.

Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

Établissemens fondés par elle ; sa Bibliothéque, etc.

En rédigeant son dernier acte de volonté, M. l'abbé Legendre, né à Rouen en 1659, et mort le 1er février 1734, témoigna son étonnement et ses regrets « de ce qu'à Rouen, ville si célèbre, il ne se soit point formé de société de gens de lettres, et que, pour animer la jeunesse qui a du talent, on n'y distribue point de prix honorables et publics. »

Ces motifs l'engagèrent à léguer à la ville de Rouen 1200 livres de rente, pour l'établissement de jeux floraux.

En 1735, plusieurs hommes de mérite se réunirent pour cultiver en société la botanique et la littérature.

---

(1) Pour la *stance*. La meilleure avait une *tour*, l'autre obtenait un *soleil*.

Digitized by Google

En 1741, cette société comptait déjà dans son sein les Lecat et les Cideville, et parmi ses correspondans, le spirituel et savant Fontenelle. (1)

Au mois d'août de la même année, on présenta à MM. de l'Hôtel-de-Ville un mémoire tendant à obtenir que la société fût par eux adoptée, comme une compagnie propre à remplir les vœux de M. l'abbé Legendre, dont le legs, en conséquence, leur serait appliqué.

Cette demande ayant été accueillie, on s'occupa sans relâche de l'obtention de lettres-patentes qui érigeassent la société en Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

Cependant les héritiers de M. l'abbé Legendre avaient attaqué son acte de dernière volonté en faveur de l'Académie. M. de Cideville fut chargé de la poursuite du procès, qu'il gagna. Il rapporta en même temps de Paris les lettres-patentes données par Louis XV, à Lille, au mois de juin 1744. M. de Cideville avait été puissamment secondé, dans cette double mission, par Fontenelle, qui rédigea les premiers statuts; par MM. de la Bourdonnaye,

---

(1) On peut voir, dans la rue des Bons-Enfans, nos 132—134, la maison où naquit ce célèbre normand. L'administration y a fait placer cette inscription, en lettres saillantes de cuivre, sur un marbre noir :

FONTENELLE

Est né dans cette maison, le 11 *février* 1657.

Digitized by Google

intendant de la généralité de Rouen; le duc de Luxembourg, gouverneur de la province, et depuis protecteur de l'Académie.

Les premiers travaux de la compagnie eurent pour objet particulier les sciences naturelles, et surtout la médecine.

C'est une chose digne de remarque, que les principaux établissemens d'utilité publique, sous le rapport des sciences, des lettres et des arts, ont été fondés à Rouen par des membres de l'Académie. M. Lecat professa publiquement et gratuitement l'anatomie, la chirurgie et les sciences qui s'y rapportent; M. Descamps, peintre flamand, ouvrit la première école de dessin, de peinture, d'architecture, etc.; M. Boin, chanoine régulier de la congrégation de France, et l'un des fondateurs de l'Académie, enseigna, toujours publiquement, les mathématiques, la géométrie, etc.; M. Dulague propagea la science de l'hydrographie, branche des mathématiques si essentielle dans une ville que sa population, son commerce et son industrie, rendent la rivale des villes maritimes les plus célèbres. Enfin l'Académie fonda le jardin botanique, dont je parlerai tout à l'heure, et ouvrit à Rouen la première bibliothéque publique. Voici l'origine de ce dernier établissement:

Par contrat passé le 17 août 1768, M. de Cideville vendit à l'Académie sa nombreuse bibliothéque. Il était stipulé qu'encore bien que la propriété des livres fût acquise à la compagnie du jour de la passation du contrat, elle n'en aurait la jouissance

Digitized by Google

qu'à compter de celui du décès de M. de Cideville. Cette vente eut lieu moyennant le prix de 400 livres de rente viagère, dont l'Académie ne fut pas long-temps chargée, M. de Cideville ayant cessé de vivre en 1776.

La compagnie entra donc en possession d'un fonds de livres considérable. Ce trésor littéraire avait reçu, et recevait habituellement des accroissemens par les offrandes volontaires de ses membres. Des donations de même nature avaient aussi rendu l'Académie propriétaire d'un très grand nombre de gravures des meilleurs maîtres, de tableaux, de bustes, de médailles, de curiosités naturelles, pétrifications, coquilles, etc., de machines, etc., qui lui faisaient entrevoir la possibilité d'ajouter à sa bibliothéque un cabinet d'antiques, et d'en augmenter ainsi l'intérêt. Mais un local manquait encore; l'administration municipale voulut bien donner, en 1782, une galerie, au premier étage, dans l'Hôtel-de-Ville (rue Thouret); l'Académie y déposa ses livres, et ouvrit les portes de sa bibliothéque à tous les amis de l'étude. Le gouvernement accorda aussi à cette bibliothéque une somme annuelle de 600 livres, qui permettait de compléter beaucoup d'ouvrages et de faire de nouvelles acquisitions.

L'Académie, depuis sa fondation, en 1744, poursuivait avec succès le cours de ses travaux, lorsque la loi du 8 août 1793 vint disperser tous ses membres.

Après dix années d'interruption, c'est-à-dire au

Digitized by Google

mois de juin 1803, elle fut rappelée à sa destination primitive. M. le comte Beugnot, alors préfet du département, présida à cette restauration; et M. de Fontenay, qui occupait la place de maire, prouva, en cette occasion, tout l'intérêt qu'il prenait à la renaissance de la compagnie. L'administration municipale actuelle accorde à l'Académie 1800 livres de rente, pour la dédommager des 1200 livres de revenu assurées à la compagnie par M. l'abbé Legendre; mais les livres sont restés dans le domaine commun, et se trouvent aujourd'hui, en partie, dans la bibliothéque publique.

Le nombre des académiciens résidans est fixé à cinquante; celui des non-résidans est illimité. La collection des Mémoires de la compagnie, dont il paraît un cahier tous les ans, forme aujourd'hui trente-deux volumes, y compris l'année 1830 et cinq volumes des anciens Mémoires, mis en ordre par feu M. Gosseaume, bibliothécaire-archiviste de l'Académie.

L'Académie tient ses séances particulières tous les vendredis, de six à huit heures du soir, et chaque année, une séance publique, à la fin de laquelle elle décerne des prix sur différens sujets, relatifs aux sciences et aux lettres, alternativement. Cette séance a lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, au commencement du mois d'août.

Digitized by Google

Société d'Emulation.

QUELQUE temps après la suppression des académies, en 1793, quelques membres de celle de Rouen se réunirent, et formèrent une nouvelle société, sous le nom de *Société d'Émulation pour le progrès des lettres et des arts*. En 1800, quelques membres de cette société en établirent une nouvelle, qu'ils appelèrent *Lycée libre de Rouen*. Mais, d'après la loi du 11 floréal an X (1er mai 1802), aucun établissement ne pouvant prendre le nom de *lycée*, spécialement consacré à l'instruction publique, le Lycée libre de Rouen fut obligé de changer de titre, et prit celui de *Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres*. Après le rétablissement de l'Académie royale, en 1803, les sociétés d'Émulation, et des Sciences, Arts et Belles-Lettres, se réunirent pour ne former qu'un seul corps; c'est aujourd'hui la *Société libre d'Émulation*. Elle s'occupe plus particulièrement de tout ce qui intéresse l'avancement et l'amélioration des arts et de l'industrie manufacturière. Elle tient ses séances les 1er et 15 de chaque mois, dans une des salles de la Cour royale, et une séance publique à l'Hôtel-de-Ville, le 6 juin, en mémoire du grand Corneille. Elle décerne aussi des prix et des médailles d'encouragement, et publie chaque année le résultat de ses travaux.

Société centrale d'Agriculture.

LA *Société royale d'Agriculture*, établie à Rouen en vertu d'un arrêt du Conseil d'État, du 27 mars 1761,

Digitized by Google

avait été supprimée en 1793, en même temps que les Académies et autres Sociétés savantes. Plusieurs propriétaires sollicitèrent, en 1817, le rétablissement de cette société, et présentèrent un projet de réglemens et statuts.

Conformément aux lettres du ministre de l'intérieur, en date des 31 juillet 1817 et 15 janvier 1818, le préfet du département prit, le 1er mars 1819, un arrêté portant que les signataires du projet des statuts et réglemens généraux étaient déclarés membres de la Société d'Agriculture, et se réuniraient le 10 du même mois, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, aux fins de procéder à la nomination de nouveaux membres. La Société ne tarda pas à se compléter. Depuis ce moment, elle s'occupe sans relâche des moyens de propager les connaissances relatives au but de son institution. Elle tient ses séances les deuxième et quatrième jeudis de chaque mois dans une des salles de l'ancien couvent de Sainte-Marie, rue Beauvoisine, et une séance publique tous les ans, la veille de la foire Saint-Romain. La Société, dans cette séance, décerne des prix et des médailles d'encouragement. Elle publie, tous les trois mois, le résultat de ses travaux.

C'est particulièrement aux soins de M. Goube, ancien conservateur des eaux et forêts, à Rouen, que l'on doit le rétablissement de la *Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure*.

Société de Médecine.

En vertu d'une décision ministérielle en date du

Digitized by Google

8 juin 1821, une Société de Médecine a été instituée à Rouen. Elle tient ses séances les deuxième et quatrième mardis de chaque mois, dans l'enclave de la Cour royale, et s'occupe exclusivement de l'art de guérir. Elle correspond avec les médecins et chirurgiens du département, et avec beaucoup d'autres médecins distingués de différentes parties de la France. Elle publie le recueil de ses travaux.

Société des Pharmaciens.

Un assez grand nombre de pharmaciens de cette ville se réunissent, le premier mardi de chaque mois, dans une salle de la Tour aux Normands, rue des Espagnols, pour conférer sur tout ce qui peut intéresser l'exercice de la pharmacie.

C'est dans le même lieu que s'assemble le jury médical. On y trouve une assez belle collection d'objets tirés des trois règnes, particulièrement destinés aux examens des candidats pour la pharmacie.

Digitized by Google

COURS D'INSTRUCTION PUBLIQUE ET GRATUITE.

Cours de Botanique.

JARDIN DES PLANTES.

Le goût de la botanique avait réuni les premiers fondateurs de l'Académie, et l'on peut dire que son jardin fut réellement son berceau.

Ce jardin était situé au faubourg Bouvreuil : un professeur fut nommé ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le grand éloignement ralentissait le zèle des élèves. On forma donc le projet de réunir les plantes dans un local plus voisin et plus spacieux. La ville avait fait enclore de murs, au bout du cours Dauphin, un terrain assez vaste qu'elle destinait au dépôt des cidres (1); ce projet n'ayant point reçu d'exécution, ce fut sur cet enclos qu'on jeta les

(1) A cette époque, le dépôt des cidres était sur le port, près la porte Guillaume-Lyon. Il en résultait beaucoup d'embarras dans la voie publique. On le transféra, sous l'administration de M. de Crosne, au lieu où il est aujourd'hui, contre l'avenue du Mont-Riboudet, et à côté de la grande allée de l'église de la Madeleine.

Digitized by Google

yeux pour y établir le nouveau jardin. Cela se passait avant 1744, et le désir de la Société, qui n'était pas encore l'Académie, ne fut réalisé qu'en 1756. Le terrain fut donc concédé à la compagnie. Le contrat, passé au mois de mai 1758, stipulait, pour toute redevance, un bouquet que l'Académie devait offrir tous les ans au bureau de l'Hôtel-de-Ville; redevance à laquelle l'Académie ne cessa jamais de se conformer exactement jusqu'au moment de sa suppression. Le bouquet consistait presque toujours en une plante d'ananas, avec son fruit.

A partir du mois de janvier 1756, le professeur reçut un traitement de 1,000 liv.; le Roi accordait en outre 600 liv. de rente pour l'entretien du jardin, et conférait à l'Académie le droit de nommer les professeurs.

L'Académie ne négligea rien pour embellir et utiliser son nouveau jardin. Les clôtures en furent perfectionnées; une belle grille de fer en ferma l'entrée sur le port; on y forma un bassin en maçonnerie au milieu, avec un jet d'eau et des conduits de plomb, pour y porter les eaux qu'on élevait de la rivière, dans un réservoir pareillement en plomb.

On construisit, sur les dessins de M. Couture, architecte, une vaste serre chaude et deux orangeries, qui l'accompagnent d'une manière symétrique.

En 1759, M. de Luxembourg, protecteur de l'Académie, fit présent des deux vases placés entre les orangeries et la serre.

Digitized by Google

M. Lecarpentier, la même année, fit présent de la sphère armillaire, en fer, et de grande proportion, qui en surmonte le fronton.

La première pierre des serres fut posé par M. le maréchal duc de Luxembourg, représenté par M. de Brou, directeur de l'Académie. Une planche de cuivre placée dans les fondations en conserve le souvenir. On y a gravé l'inscription suivante :

Regnante Ludovico XV,
Protectore et auspice
D. D. Frederico Montmorency, duce de Luxembourg,
Franciæ pari et polæmarcho.
Colendis et demonstrandis
Quotquot, ubique terrarum natura gignit
Plantis et arboribus
Hortum hunc, majoris et ædilium munificentiâ
Concessum,
Regia scientiarum, litterarum et artium
Academia,
Sanitati, studio, decori
Optimæ civitatis
Exornavit, dicavit
Anno MDCCLVII.

Primariam hujus ædificii lapidem auspiciis et nomine sui protectoris posuit anno 1758, *die julii* 12.

C'EST-A-DIRE :

Sous le règne de Louis XV, sous le protectorat et les auspices de D. D. Frédéric Montmorency, duc de Luxembourg, pair de France, gouverneur, ce jardin, destiné à la culture et à la démonstration de toutes les plantes, de tous les arbres que produit la nature

Digitized by Google

dans toutes les parties du monde, et concédé par la munificence du maire et des adjoints, a été orné et consacré par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Arts, à la santé, à l'étude, à l'embellissement de cette bonne ville, l'an 1747.

Elle posa la première pierre de ce monument, sous les auspices et au nom de son protecteur, le 12 juillet 1758.

Au moment où l'Académie fut supprimée, le Jardin des Plantes comptait déjà trois mille espèces; il en possède aujourd'hui plus de quatre mille (1).

Rétablie dans ses fonctions, l'Académie royale a dû regretter sans doute de voir échapper de ses mains cet objet favori de ses complaisances; elle

---

(1) On prononce toujours avec plaisir, à cette occasion, le nom de M. Varin, ancien directeur du Jardin des Plantes de Rouen. Actif, laborieux, intelligent, il avait très bien observé que le moyen d'obtenir un plus grand nombre de variétés d'arbustes, était de multiplier ces végétaux par les semis, comme on l'a fait avec tant de succès en Hollande, pour les tulipes et les jacinthes. Le résultat de son expérience a été heureux pour nos parterres. Ayant semé, en 1777, des graines de *lilas de Perse*, il obtint de ces semences une très belle variété, connue aujourd'hui de tous les amateurs sous le nom de *Lilas-Varin*. Un arbuste provenant du premier semis existe encore à Incarville, petite commune près Louviers.

Le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, pour l'année 1808, page 67, contient une notice biographique sur M. Varin.

Digitized by Google

s'en est consolée, néanmoins, par l'idée qu'on lui devait toujours l'un des établissemens les plus utiles, et particulièrement digne de fixer l'attention des étrangers.

Le cours de botanique a lieu au Jardin des Plantes, trois fois par semaine, dans la belle saison. Professeur M. *Pouchet*, docteur en médecine.

Directeur du Jardin, M. *Dubreuil.*

Cours de Chimie.

Ce cours a lieu tous les ans, à partir du 15 novembre, les lundis, mercredis et samedis, de midi à deux heures, dans l'enceinte du ci-devant monastère des dames Sainte-Marie. Les leçons ont pour objet principal l'application de la chimie aux arts; elles sont suivies d'expériences exécutées sous les yeux des assistans.

Ce cours embrasse les trois règnes. Il est ordinairement suivi d'un autre, où le même professeur enseigne les principes et les procédés de la teinture, et toutes les connaissances utiles à l'art du blanchîment. Ce dernier cours est mis à la portée des artisans, étrangers aux dénominations chimiques et au langage de la science en général. Il se termine vers le mois d'août.

Professeur, M. *Girardin.*

Cours de Dessin.

J'ai déjà dit que l'école de dessin fut fondée

Digitized by Google

à Rouen, par M. Descamps, auteur de la *Vie des Peintres flamands*.

Ce cours avait lieu dans un local dépendant de *la Haute-Vieille-Tour*. L'administration l'a établi, aussi bien que les Cours de chimie et de mathématiques, dans l'ancien monastère de Sainte-Marie, où il est placé plus convenablement.

Le cours de dessin comprend tout ce qui intéresse les arts libéraux et industriels. Il commence au mois de novembre, et finit avec le mois d'août. Les leçons ont lieu tous les jours non fériés, de une heure à trois heures du soir.

Professeur, M. *E.-H. Langlois*.

Cours de Géométrie et de Mécanique,

Appliquées aux Arts et Métiers.

Le ministre de la marine ayant depuis peu décidé que les professeurs royaux d'hydrographie feraient, deux fois par semaine, à l'heure où le travail cesse dans les ateliers, un Cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts et métiers, des mesures ont été prises par l'administration municipale à cet effet. Le cours a été ouvert le 4 avril 1826, dans une des salles de l'ancien couvent de Sainte-Marie, rue Beauvoisine. Il est basé sur le cours normal que M. le baron Dupin fait au Conservatoire royal à Paris. Tous les ouvriers qui ont des opérations mécaniques à effectuer, sont

Digitized by Google

admis à profiter de l'instruction gratuite qui leur est offerte. Les leçons ont lieu deux fois par semaine, les mardi et jeudi, à huit heures du soir.

Professeur, M. *Mabire*.

THÉATRE DES ARTS.

Avant la construction de la salle actuelle de spectacle, il y en avait une rue des Charrettes, vis-à-vis de la rue Herbière : la forme en était désagréable, les loges mal disposées et incommodes, l'accès difficile aussi bien que la sortie. Elle présentait, d'ailleurs, des dangers pour la sûreté publique, entourée qu'elle était d'habitations particulières et de magasins.

Le 23 mars 1773, François Gueroult, architecte de Rouen, présenta requête tendant à obtenir l'autorisation de construire une autre salle de spectacle sur l'emplacement de la Petite-Boucherie.

Le 1er avril suivant, le projet de Gueroult fut approuvé par le maire et les échevins de la ville.

Certaines clauses de la décision municipale parurent à M. le duc d'Harcourt un empiétement sur ses prérogatives (1), comme gouverneur de la province. La décision fut réformée : on en rédigea une

---

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, n° 34, fol. 46 et suiv.

Digitized by Google

autre, que le gouverneur approuva; elle est du 28 juillet 1773.

La salle actuelle fut construite. La coupe en est heureuse, agréable et commode. Elle se compose, pour le public, d'un parquet, assis, (ce qu'on nomme l'*orchestre* à Paris); d'un parterre, debout; d'un rang de loges derrière ce parterre, vulgairement appelées *galeries;* d'un balcon, avec des loges fermées, un peu en arrière et au-dessus; de trois autres rangs de loges, les uns sur les autres; plus, quelques loges situées entre les colonnes, des deux côtés de l'avant-scène.

La salle peut contenir seize cent cinquante personnes. Le plafond est dû au pinceau de Lemoine, peintre de Rouen : il représente l'*Apothéose du grand Corneille.*

A l'époque des bals masqués, le plancher du parterre s'élève jusqu'au niveau de la scène, et présente ainsi un vaste emplacement pour les quadrilles.

Le péristyle, donnant sur la rue des Charrettes, décrit un quart de cercle, et se compose de colonnes d'ordre ionique. Sur l'entablement qu'elles supportent, est sculpté le médaillon de Pierre Corneille. En regard du médaillon, on voit Melpomène armée d'un poignard; de l'autre côté est Thalie tenant un masque.

L'ouverture de cette salle eut lieu le 29 juin 1776, jour de saint Pierre, patron du grand Corneille.

Il existe une seconde salle, place du Vieux-Marché : c'est le Théâtre-Français, autrefois à usage de

Digitized by Google

jeu de paume. Elle fut convertie en spectacle, le 2 février 1793. Elle n'est ouverte que pendant quatre mois de la mauvaise saison, à partir de la fin d'octobre : elle peut contenir douze cents personnes.

PROMENADES DE ROUEN.

Cours de la Reine.

Cette promenade publique, exécutée en 1650, pour la promenade des dames, dit Farin, est une des plus belles du royaume; elle offre tout ce qui peut charmer les regards. Sa longueur est d'environ 674 toises. Quatre rangées d'ormes règnent sur toute l'étendue. Au nord, un fleuve majestueux parsemé d'îles verdoyantes, sillonné par les barques voyageuses du Port-Saint-Ouen, d'Oissel, de Tourville et d'Elbeuf; de l'autre côté de la Seine, de majestueuses montagnes, prolongeant à l'est un rideau magnifique; au sud, des prés émaillés de mille fleurs; à l'extrémité orientale, l'immense prairie de Sotteville, dont l'œil cherche en vain les limites; des maisons de campagne, groupées çà et là dans le paysage; d'humbles hameaux, dans la plaine ou sur les hauteurs; leurs modestes clochers, qui fixent la vue et l'empêchent de s'égarer dans l'espace : tout

Digitized by Google

se réunit pour enchanter l'ami de la nature, assis ou se promenant sous les frais ombrages des allées. Que la cloche de la chapelle villageoise fasse entendre dans le lointain un son religieux, la scène devient ravissante, et le charme est complet.

Au mois de février 1784, la ville étant sur le point de manquer de bois, une assemblée générale des *Vingt-Quatre* fut convoquée (1) pour prendre une délibération nécessitée par les circonstances. Il fut arrêté que les arbres du Cours, ou du moins une partie, seraient abattus, en commençant par l'allée du milieu. Brillante parure de l'été, ces nobles végétaux devinrent une ressource contre les rigueurs de l'hiver.

Le 9 mars 1785, de jeunes arbustes reformèrent les avenues du Cours.

Au mois de février 1787, fut creusé le fossé qui règne aujourd'hui sur toute la longueur de la promenade, du côté du sud, et qui la termine à l'extrémité orientale.

C'est le jour de l'Ascension, dans l'après-midi, que commencent les promenades au cours de la Reine. La toilette des dames, l'empressement des cavaliers, le nombre des équipages, rappellent tout-à-fait la journée de Long champ. Ces promenades sont continuées ensuite, tous les dimanches, tant que la saison le permet.

---

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, n° 19, fol. 157 verso, et 159 recto.

Digitized by Google

Le cours de la Reine était anciennement une dépendance du prieuré de Grammont, situé tout près de là, au bout de l'allée transversale que l'on trouve à main droite en remontant le cours de l'eau. Ce prieuré avait été fondé en 1156, par Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Il possédait une bibliothéque considérable et d'immenses priviléges. C'est aujourd'hui un dépôt de poudre à canon. Geoffroy, archevêque d'York, et fils de Henri, fut inhumé dans l'église de ce monastère.

Cours Dauphin.

(*Voyez* l'article *Saint-Paul.*)

Avenue du Mont-Riboudet.

On appelle *Mont-Riboudet* ce petit monticule qui commence à l'extrémité de l'avenue, et finit un peu au-delà des barrières. La prairie qu'on aperçoit du côté de la Seine s'étendait, il n'y a pas encore cinquante ans, jusque vers le pied de la côte du Mont-aux-Malades. On sortait de Rouen, et l'on y entrait par la route connue aujourd'hui sous le nom de *pavé de Déville*, qui aboutit d'un côté à la barrière, de l'autre à la place Cauchoise.

L'avenue du Mont-Riboudet fut donc percée à travers la prairie, et plantée d'une quadruple rangée d'ormes. C'est aujourd'hui la principale entrée de Rouen, en venant du Havre ou de Dieppe. Le coup d'œil est admirable, surtout du monticule.

Digitized by Google

A gauche, un vaste amphithéâtre de jardins potagers; à droite, d'immenses pâturages terminés par le fleuve; plus près de la ville, un tableau de *marine*, si je puis le dire, que Vernet eût été jaloux d'imiter : tout cela forme un ensemble qui ne peut manquer de fixer délicieusement les regards du voyageur attentif.

Les Boulevards.

Ils occupent en grande partie la place des anciens fossés de la ville, et ont été exécutés entre les années 1770 et 1780, en commençant par celui de Cauchoise, qui fut aussi pavé le premier, aux frais de la ville, en 1783. Les plantations remontent à quarante ans environ. C'est à M. de Crosne, alors intendant de la province, que la ville est redevable de cette magnifique ceinture dont elle est entourée à partir de l'avenue du Mont-Riboudet jusqu'au carrefour Martainville. Cette suite d'avenues prend différentes dénominations, selon les quartiers. Le boulevard de Cauchoise s'étend depuis le port, à l'extrémité occidentale, jusqu'au carrefour Cauchoise. Le boulevard Bouvreuil, du carrefour Cauchoise au carrefour Bouvreuil. Le boulevard Beauvoisine, du carrefour Bouvreuil à la place Beauvoisine. Le boulevard Saint-Hilaire, de la place Beauvoisine au carrefour Saint-Hilaire; enfin le boulevard Martainville, ou de l'Hospice, du carrefour Saint-Hilaire au carrefour Martainville, où commence le Champ-de-Mars. L'administration projette, autour du faubourg Saint-

Digitized by Google

Sever, des plantations qui compléteraient l'enceinte tracée par M. de Crosne, du côté de la ville. Quelques avenues qui existent déjà en très grande partie, suffiraient pour lier ces nouveaux boulevards à la forêt de Rouvray, et formeraient ainsi, sans dépenses considérables, un ensemble de promenades que nous envieraient le plus grandes capitales.

PROMENADES HORS LA VILLE.

La beauté des environs de Rouen, la facilité qu'on a de les parcourir, le peu de dépenses qui en résulte, le charme délicieux qui naît de ces aimables excursions, tout se réunit pour déterminer l'étranger à ne point quitter la ville sans en avoir visité les entours.

Parcourons d'abord la chaîne de montagnes qui la domine circulairement, à l'est, au nord et à l'ouest.

La côte *Sainte-Catherine* se présente la première (1). On peut s'y rendre également, ou par la grande route de Paris, au sud, ou par les petites

(1) La nature de son sol est à la fois calcaire et siliceuse. Elle contient beaucoup de coquilles entières, et de différens genres, telles que des cornes d'Ammon, unies ou à tubercules, de forme pyramidale, à stries fines et transversales. On y trouve aussi des nautiles de plusieurs sortes; une multitude de madrépores, surtout de ceux qui sont en forme d'entonnoir; des oursins, des buccins, etc., etc.

Digitized by Google

eaux Martainville, au nord. Moins fréquenté que l'autre, ce dernier chemin est préférable peut-être, par le tableau varié que présentent, jusqu'au pied de la montagne, la rivière d'Aubette que l'on côtoye, les teintureries qu'elle alimente, les prés qui la bordent, et les bosquets qui l'ombragent. En quittant l'Aubette, on suit un sentier tournant, protégé contre le soleil de midi par les taillis élevés du *bois Bagnières*, qui s'étend sur le versant de la montagne, au nord et à l'est. Nous voici sur le planitre de la côte : un magnifique panorama se découvre à nos yeux. L'azur d'un beau ciel; l'éclat de l'atmosphère; l'aspect de la ville, qui s'élève en amphithéâtre à nos pieds; la ceinture de feuillage dont l'entourent les boulevards; la Seine, avec ses îles verdoyantes et ses nombreux navires; d'immenses prairies dont nous n'apercevons point les limites; de vastes forêts qui se perdent à l'horizon méridional : tout cela compose un tableau ravissant, dont les beautés solennelles échappent à la description qu'on en voudrait faire.

Que le voyageur ne cherche pas, sur la côte Sainte-Catherine, l'antique abbaye de *Sainte-Trinité du Mont;* ni la chapelle du *prieuré de Saint-Michel*, ni le fort d'où le marquis de Villars repoussa les assauts de Henri IV; rien de cela n'existe aujourd'hui, excepté deux débris de muraille menaçant d'écraser sous leur chûte l'imprudent qui s'arrête à les contempler.

De cette position élevée, en tournant ses regards vers le nord-est, on découvre la vallée de *Darnétal*,

Digitized by Google

devenue si riche par l'industrie de ceux qui l'habitent (1). L'œil se repose avec complaisance sur la grande tour de *Carville*, tour gothique, de forme carrée, dont Henri IV, selon des traditions vraisemblables, fit un poste d'observation quand il assiégea le fort de la Ligue. N'oublions pas de dire qu'un détachement anglais, qui servait dans l'armée du roi, se conduisit bravement dans les différentes attaques dont il fut chargé.

De l'autre côté de la vallée de Darnétal, vers le nord, sont les côtes de *Saint-Hilaire*, voisines de celle des *Sapins*, où se trouve le cimetière monumental (2). Cette dernière se lie à la côte du *Bois-Guillaume*, dont les *rues vertes*, fraîches, solitaires, et par conséquent silencieuses, offrent autant de promenades enchanteresses que l'ami de la nature ne se lasse jamais de parcourir. Tout magnifique, cependant, tout admirable que soit le point de vue pris des hauteurs du Bois-Guillaume, du côté de Rouen, il le cède en quelque chose à celui de la montagne Sainte-Catherine, qui s'avance, comme un promontoire superbe, au-dessus de l'immense vallée de la Seine, tandis que celle du Bois-Guillaume, ou de Beauvoisine, se trouve au fond de la ligne circulaire décrite par les côtes, de l'est à l'ouest, en inclinant au nord.

---

(1) J'ai parlé des établissemens manufacturiers de Darnétal à l'article *Commerce*, au commencement du volume.

(2) *Voyez* l'article particulier des *Cimetières*.

Digitized by Google

Le Bois-Guillaume touche à *Saint-Aignan*. On traversera cette dernière commune pour arriver au *Mont-aux-Malades*, autrefois le *Mont-Saint-Jacques*. Les archéologues ne manqueront pas d'aller saluer, en cet endroit, une église, vénérable débris de l'architecture romane. Il en existait deux; mais l'une d'elles est aujourd'hui presque détruite. Si le voyageur que je conduis est anglais, je lui dirai que les rois-ducs ont laissé des souvenirs en ce lieu; que Henri Ier prit plaisir à doter *les frères de la bonne congrégation de Saint-Jacques;* que Henri II, son petit-fils, *qui avait*, dit un historien, *une inclination grandement naturelle pour les pauvres lépreux, et désirant attirer de tous côtés des peuples sur cette montagne*, y érigea une foire qui se tenait tous les ans le 1er septembre. Je recommanderai ensuite à tous ceux qui font une promenade dans ces environs, de se rendre sur le bord du versant méridional de la côte, s'ils veulent jouir de l'un des plus beaux aspects qui soient au monde. Je n'entrerai d'ailleurs, ici, dans aucun détail, qui deviendrait en quelque sorte une répétition après ce que j'ai déjà dit de la montagne Sainte-Catherine, et ce que je dirai bientôt de la côte de Canteleu (1).

---

(1) La plupart des côtes dont je viens de parler renferment sans doute à leur centre une base ferrugineuse, puisqu'il en sourd, en plusieurs endroits, aux deux extrémités de la ville, des sources d'eaux minérales chargées de mars.

Digitized by Google

CIMETIÈRES DE ROUEN.

Cimetière Monumental.

Il existe en ce moment cinq cimetières pour les catholiques, et un sixième pour les protestans. Le grand nombre de demandes formées par les familles pour obtenir la faculté d'élever un monument sur la tombe d'un parent, et les autorisations de cette nature ayant été toujours accordées, il en est résulté une diminution sensible de terrain, pour les inhumations. L'administration municipale dut prévoir les conséquences qu'il pouvait en résulter, et, le 24 avril 1823, sur la proposition de M. le marquis de Martainville, le conseil décida qu'un cimetière monumental serait établi à l'est de Rouen, sur une portion de la côte des Sapins, côte à peu près stérile, et dont on pouvait disposer sans inconvénient.

Le 28 janvier 1824, une ordonnance royale approuva cette délibération.

Le nouveau cimetière comprend une superficie de dix acres environ, entourés de murs. La chapelle s'élève sur le point culminant de la côte. Il a été construit un caveau pour le dépôt

Digitized by Google

provisoire des corps qui ne pourront pas être inhumés de suite. Un tarif règle les sommes à payer par les familles qui désireront acquérir un emplacement dans ce cimetière.

La dépense résultant de la formation du cimetière monumental est de 86,000 fr. environ. Il est évident toutefois que ce n'est qu'un prêt fait par la ville : non-seulement elle rentrera sans peine dans ses fonds; mais elle verra encore accroître son revenu par la cession partielle et successive du terrain. Ajoutons que les familles, au moyen du cimetière monumental, ne craindront plus à chaque instant de voir enlever la pierre funèbre qu'elles auront placée sur les restes d'un parent ou d'un ami; ni de s'égarer, dans le séjour du repos éternel, à la recherche des objets de leur tendresse et de leurs regrets.

ENVIRONS DE ROUEN.

Dieppe,

Port de mer à douze lieues de Rouen.

Il serait bien difficile de remonter à l'origine précise de cette ville. Plusieurs archéologues sont portés à croire qu'elle doit sa naissance aux fréquentes com-

Digitized by Google

munications qui s'établirent entre la Normandie et l'Angleterre après la conquête. Ils ajoutent qu'elle ne commence à figurer dans l'histoire qu'à la fin du XII[e] siècle, c'est-à-dire en 1195; et ils rapportent, à cette occasion, la victoire gagnée par Philippe-Auguste sur les Normands (1). Je suis disposé à penser moi-même que l'expédition de Guillaume a pu déterminer, sinon la naissance, rigoureusement parlant, du moins l'accroissement et l'importance de Dieppe; mais je trouve des traces visibles de son existence, près d'un siècle avant la victoire de Philippe-Auguste. Entre toutes les donations que Guillaume de Tancarville fait, en 1114, à l'abbaye de Saint-Georges, fondée par son père, je vois en effet : *de plus, je donne et confirme..... la dîme de tout ce qui m'appartient dans* Dieppe *et dans Épinay* (2). Remarquons encore que la charte de Guillaume de Tarcanville porte tous les caractères d'une *confirmation* plus encore que d'une donation, et s'il ne fait ici, comme on peut le croire, que confirmer les donations de son père Raoul, il résulterait que Dieppe existait avant la conquête d'Angleterre. On

(1) *Rex Francorum.... omnes Normannos fugavit, et villam quæ* Deppa *vocatur destruxit, et homines abduxit, et naves eorum combussit.* (Rigord, *apud dom Bouquet*, tom. 17, p. 42.)

(2) *Insuper do et confirmo.... decimam de omnibus quæ habeo in* Diepâ *et in Spineto.* (*Monasticon anglicanum*, t. 11, p. 951.)

Digitized by Google

n'en doutera plus en lisant ce passage d'une charte de Robert : *et unum fisigardum in Dieppa, et apud portum ipsius Dieppæ, etc.* Cette charte est de 1030. (1)

Peut-être cette ville prouvera-t-elle un jour que ses marins ont fait les premières expéditions sur les côtes occidentales de l'Afrique; qu'ils ont les premiers doublé le cap de Bonne-Espérance, et ouvert aux Européens le chemin du nouveau monde; mais il est démontré dès à présent que Dieppe tient une place des plus honorables dans l'histoire de la navigation française. On attribue généralement à Auber et à Vérazan, marins dieppois, la découverte du Canada; aux frères Parmentier, celle des îles de Fernambouc. Les capitaines Guerard et Roussel arborèrent le pavillon français sur la terre de Maragnan, en Amérique, long-temps avant que les Espagnols s'y fussent établis. Ribaud aborda le premier dans la Floride. Dumesnil explora les côtes de Malabar. Lambert fit des établissemens au Sénégal. Pierre fut l'un des plus intrépides flibustiers dont l'histoire fasse mention. Le riche, le fameux Angô, était connu aux Molluques, à Siam, et dans l'Inde entière. Le nom de Duquesne, enfin, est l'un des plus beaux dont s'honore la marine française. Le mémoire de M. Estancelin, relatif aux découvertes des naviga-

(1) Dom Pommeraye, *Histoire de l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont*, p. 73.

Digitized by Google

teurs dieppois, jette un grand jour sur cette question. Je lis en outre dans les lettres patentes données par Louis XIV, le 18 janvier 1668, pour l'établissement d'un hôpital général à Dieppe, ce passage extrêmement remarquable : *Personne n'ignore que les succès favorables de la navigation dépendent le plus souvent du travail et de la manœuvre des matelots et gens d'équipage des vaisseaux....... Et comme il est de tous temps sorti de notre bonne ville de Dieppe les plus expérimentés capitaines et pilotes, et les plus habiles et hardis navigateurs de l'Europe; que ceux de ce lieu-là ont fait les premières découvertes des pays les plus éloignés : ce que les habitans d'icelle désirant continuer, et conserver cette bonne réputation et notre estime particulière*, etc., etc., etc. (1).

Avant la révocation de l'édit de Nantes, et le bombardement de juillet 1694, par la flotte anglaise, Dieppe était une ville très florissante. Après la paix de Ryswick, les habitans recommencèrent à bâtir, sous la direction d'un architecte nommé Ventabrun, envoyé tout exprès par la cour. Selon toute apparence, ils n'eurent pas beaucoup à se louer des talens de Ventabrun, puisqu'ils le surnommèrent *sieur de Gâteville*.

---

(1) *Recueil général des édits, déclarations, lettres patentes, etc., donnés en faveur des habitans de la ville de Dieppe, concernant les privilèges, etc.* Dieppe, 1700, in-fol.

Digitized by Google

Dieppe était autrefois célèbre par ses ouvrages d'ivoire ; elle rivalisa long-temps aussi avec Argentan et Caen pour la fabrication des dentelles. Quoique ces deux genres d'industrie soient un peu tombés aujourd'hui, c'est encore en cette ville que l'on travaille l'ivoire avec le plus d'art et de délicatesse ; et la petite espèce de dentelle dite *poussin*, est toujours recherchée, à cause de la modicité de son prix, de son effet agréable et de sa solidité. Depuis trois ans il existe à Dieppe une école-manufacture de dentelles, fondée par madame la duchesse de Berry. L'établissement compte aujourd'hui soixante-seize élèves. Tout fait espérer qu'il produira les plus heureux résultats.

Ce fut à Dieppe, le 25 juillet 1815, que madame la duchesse d'Angoulême débarqua, après *les cent jours*.

Saint-Jacques et Saint-Remy sont deux églises qui méritent d'être visitées. La première a été fondée à la fin du XIIIe siècle ; mais la construction en fut lente. Les chapelles n'ont été faites qu'en 1354, les voûtes du chœur en 1443, et celles de la croisée en 1628. Ce monument offre de beaux morceaux d'architecture sarrazine. Les chapelles qui entourent le chœur ont été embellies d'ornemens curieux et variés qui indiquent visiblement l'époque brillante de la renaissance des arts. La chapelle du Saint-Sépulcre est d'un effet admirable. Sous de sombres voûtes gothiques, repose l'image du Sauveur,

Digitized by Google

éclairée par quelques cierges, soigneusement renouvelés par la piété des fidèles. Du haut de la tour de Saint-Jacques, dit Bruzen de la Martinière, et dans un temps serein, on peut apercevoir les côtes d'Angleterre. Cet édifice est un de ceux que l'on attribue faussement aux Anglais. (1)

---

(1) C'était dans l'église de Saint-Jacques que se célébrait, à Dieppe, une espèce de *mystère*, en mémoire de la retraite forcée des Anglais, le 4 août 1443. Cette cérémonie étant de nature à donner une idée des mœurs de l'époque, je la ferai connaître ici : On choisissait plusieurs jeunes filles; la plus belle représentait la Vierge, les autres les filles de Sion. On appelait ces dernières, *les pucelles de la mi-août*. Toutes étaient vêtues conformément au rôle du personnage qui leur était confié. Un prêtre et onze laïques, représentant les apôtres, marchaient processionnellement, portant au milieu d'eux la Vierge couchée dans un grand berceau. Venaient ensuite le clergé, les minimes, les capucins, le corps de ville, des jeunes gens portant le prix du puy, ou des palinods, et enfin des hommes chargés de jeter aux spectateurs des poires de *mitout* (poires molles). Ce cortége bizarre parcourait les principales rues de la ville, et se rendait ensuite à l'église.

Dans le chœur, au-dessus du maître-autel, était une grande tribune, dont la partie supérieure représentait un ciel d'azur et un soleil entouré d'étoiles. A l'un des côtés du ciel, était un vieillard représentant le Père éternel. Autour, et sur le devant, on voyait des chérubins voltigeant dans l'air, battant des ailes, et sonnant de la trompette, pendant que d'autres anges, au moyen de ressorts mécaniques, frappaient du marteau en cadence sur une

Digitized by Google

L'église actuelle de Saint-Remy a été commencée sous l'épiscopat du cardinal George d'Amboise II. Mais, en 1610, il n'y en avait encore que la moitié de fait, parce que les calvinistes, qui étaient en grand nombre sur cette paroisse, n'y contribuaient point du tout, et que les catholiques y contribuaient

---

petite cloche, dont les sons variés produisaient un trio en l'honneur de celle qui était l'objet de la fête.

On commençait la messe; deux anges descendaient du ciel au milieu du chœur, où ils prenaient une image de la Vierge, qui s'élevait avec eux si lentement, que l'*Assomption* durait autant que la messe. Pendant ce temps, l'image ouvrait les bras, inclinait la tête, levait les yeux au ciel, où elle était enfin reçue par le Père éternel, qui lui donnait sa bénédiction. Un ange s'avançait et lui posait une couronne sur la tête; puis les nuages se fermaient sous ses pieds, et la dérobaient bientôt aux regards des spectateurs. Des soliloques, des dialogues en vers français, des éclats de rire, des cris tumultueux, accompagnaient les incidens divers de la cérémonie. Ce qui ajoutait surtout au désordre, c'était l'intervention d'un personnage mime, nommé *Grimpe-Sulaix* ou *Gringalet*, qui venait égayer la fête, tantôt en faisant des grimaces du haut de la tribune, tantôt en feignant de tomber mort, pour ressusciter ensuite au milieu des acclamations bruyantes de l'assemblée, qui criait : *le voilà! le voilà!* Ce tintamarre durait jusqu'à la fin de la messe, d'où l'on sortait pour se rendre à un repas splendide.

Dans l'après-midi, on représentait sur un théâtre, ordinairement élevé dans la place publique, *la Mort de la Vierge*. Saint Jean l'évangéliste ouvrait la scène par un prologue en vers sur la pureté de la Vierge, qui répondait

Digitized by Google

peu (1). Elle n'a été mise en l'état où on la voit aujourd'hui que vers l'an 1670. C'est dans l'église de Saint-Remy, à la droite de l'autel, dans la chapelle de la Vierge, que repose le généreux Sigognes, qui refusa de faire égorger les protestans de Dieppe, en 1572.

Le château de Dieppe est du XVe siècle; il fut commencé en 1435, augmenté en 1450, puis, successivement, vers 1574, 1625, 1692 et 1730. C'est un monument d'un plan original, dit l'éloquent narrateur des *Voyages pittoresques et romantiques*, d'un style bizarre, qui offre, dans les élévations de ses tours, dans les profils de ses murailles, dans l'austérité imposante de son entrée, dans sa vue étendue et solennelle sur la mer, une variété singulière de scènes sévères et romantiques, et qui fait revivre dans la pensée je ne sais quel mélange

---

avec modestie. Puis venaient l'ange Gabriel et tous les apôtres. L'un fermait les yeux de la Vierge et lui couvrait le visage d'un voile, tandis qu'une musique plaintive exécutait un chant funèbre. Venaient ensuite les juifs, armés de lances et d'épées, pour enlever les restes mortels de la Vierge; mais tout à coup ils perdaient l'usage des yeux et des mains. Les apôtres enlevaient le corps de la Mère du Christ, et lui rendaient les derniers honneurs.

Un synode provincial, tenu à Rouen en 1445, défendit ces fêtes ridicules, sous peine d'excommunication. (*Voyez* le Recueil de dom Bessin, page 185, art. XI du *Synode.*)

(1) Le relevé de la population, à Dieppe (1820), a donné 16,664 individus, dont 227 protestans.

23.

Digitized by Google

de souvenirs d'esclavage et de souvenirs de gloire. Semblable à tant d'autres institutions faites pour les hommes, il a servi indistinctement à les défendre et à les opprimer.

Il existe à Dieppe un établissement moderne dont la ville a déjà éprouvé les heureux résultats; je veux parler des bains de mer. La plage de cette ville, plus que toute autre, réunissait les conditions qui peuvent assurer le bon effet des bains de mer; mais les baigneurs n'avaient pour abri, avant l'établissement dont il s'agit, qu'une baraque en mauvais état, un petit nombre de tentes assez incommodes, et une espèce de hangard sous lequel étaient disposées quelques baignoires. Une compagnie d'actionnaires se forma; l'établissement actuel prit naissance. Il se divise en deux parties distinctes; la première comprend les constructions sur la plage, destinées à recevoir les baigneurs qui s'exposent à la *lame*. Elles se composent d'une galerie de trois cents pieds, terminée à chacune des extrémités par un pavillon. L'un est occupé par les hommes, l'autre par les dames. Au milieu de la galerie est un arc ouvert. A proximité de ces pavillons sont placés des escaliers en bois, qui offrent un facile accès sur le sable, où sont disposées de nombreuses tentes. La seconde partie de l'établissement consiste dans l'hôtel destiné aux personnes qui prennent les bains chauds.

Le commerce de Dieppe se borne à peu près

Digitized by Google

aujourd'hui (1) à l'importation de fers, de charbon de terre de Newcastle, de bois du Nord, et aux produits des pêches : celle du hareng est la plus importante. Le voyageur ne doit pas négliger d'aller visiter le faubourg du Pollet. Il y retrouvera encore aujourd'hui le costume du XVI[e] siècle, un idiome à part, une simplicité de mœurs digne d'observation. Presque toujours en mer, les Poletais sont restés étrangers aux progrès de la civilisation moderne. A peine savent-ils quatre cents mots de notre langue, qu'ils prononcent avec l'accent qui leur est propre. A chacun de ces mots, pour ainsi dire, ils ajoutent un *jurement* qui leur tient lieu d'épithète. Ils s'accusent de cette faute à confesse, en *jurant* qu'ils ne la commettront plus. (2)

C'est auprès de Dieppe que se trouve la *cité de Limes* ou *camp de César*, objet depuis bien longtemps des recherches de nos antiquaires. D'après l'opinion de M. Feret, qui a rédigé un savant mémoire à ce sujet, il faut voir, dans cette cité de Limes, un *oppidum* gaulois. M. Solicoffe, il y a quelques années inspecteur des douanes à Dieppe, a découvert des traces visibles du séjour des Romains dans les communes de Sainte-Marguerite et

(1) *Notice sur Dieppe*, par P.-J. Feret. — Dieppe, Marais, 1824, in-8°, fig.

(2) *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Desmarquets. — Paris, 1785, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

de Saucemare. Plus récemment encore, M. Feret a signalé des établissemens romains ou gallo-romains à Bonne-Nouvelle-sous-Neuville (à un quart de lieue de Dieppe).

Dans la belle saison, il y a des paquebots à vapeur qui font la navigation de Dieppe à Brighton, en douze heures. Le trajet est de vingt-sept lieues.

Arques,

LE BOURG ET LE CHATEAU.

Ville au IXe siècle, place de première importance au commencement du XIe, Arques ne figure aujourd'hui dans nos annuaires que comme bourg ayant foire et marché. Peu de points de notre département sont aussi féconds en souvenirs de tous les genres.

Les environs d'Arques ont vu les amours de Richard Ier, dit *Sans-Peur*, troisième duc de Normandie : « Vn iour, comme il chassoit, surpris de la nuict, se logea chez son forestier, à Sargeuille, près Arques. La femme du dit forestier nommée Sébire, luy sembla si belle, que par conuoitise il la demanda à son mary, qui ne l'osa esconduire. Et incontinent en vint auertir sa femme, laquelle secrettement supposa la nuict, en son lieu, sa sœur Gonnor, fille qui la surpassoit en beauté, dont le

duc *se contenta*, et la prit quelque temps après pour femme et espouse. » (1)

Les armées *normande* et *française* se mesurèrent plus d'une fois dans ces plaines. La Ligue y succomba sous les coups de Henri IV.

L'église d'Arques date du XVIe siècle (2), sauf quelques parties achevées postérieurement. Le vaisseau est soutenu par des contre-forts liés à l'édifice par des arcs-volans sculptés à jour avec infiniment de goût et de richesse. Le jubé appartient à l'architecture de la renaissance. L'escalier en escargot qui y conduit présente beaucoup de légèreté. Le chœur et les chapelles ont été dépouillés des jolies verrières qui les décoraient autrefois. La chapelle de gauche offre seule encore quelques vitraux peints assez remarquables, malgré l'état de mutilation où ils se trouvent. Dans la chapelle à droite, était un buste de Henri IV, avec une inscription. Ce buste est perdu, et il n'y a pas d'apparence qu'on le retrouve jamais.

La position du château d'Arques est admirable, et domine tout le pays d'alentour; il fut bâti au

---

(1) *Histoire de Normendie*, 1588. *Voyez* aussi Guillaume de Jumiéges, *apud Duchesne*, p. 311. Ce dernier nomme la femme du forestier *Sainfrie*, au lieu de *Sébire*.

(2) L'architecte est Nicolas Bedion, mort en décembre 1572.

Digitized by Google

XIe siècle, par Guillaume, comte de Talou, oncle de Guillaume-le-Conquérant, qu'il essaya, mais en vain, de déposséder. Notre duc conquit par la force les droits que semblait lui refuser sa naissance. C'est au fond des souterrains de cette citadelle que Osmond de Chaumont, fait prisonnier par le roi Henri Ier (d'Angleterre), à la bataille de Noyon-sur-Andelle, expia, enchaîné, la perfidie dont il s'était rendu coupable. Tour à tour assiégé par Philippe-Auguste, qui voulait l'enlever à Richard; par Richard, qui en redevint maître à la paix de 1196; par les Anglais, sous le commandement de Warwick et de Talbot, qui s'en emparèrent en 1419, le château d'Arques rentra sous la domination française par suite des victoires de Charles VII, en 1449. Un siècle et demi plus tard environ, Henri IV y pointait le canon qui foudroya les Lansquenets infidèles et la Ligue aveuglée.

Rien, peut-être, n'excite plus puissamment à la méditation du passé, n'éveille de plus nobles sentimens, n'inspire de réflexions plus profondes, que la vue d'un vieux château s'écroulant sur le majestueux sommet qu'il habite. C'est aux débris de la citadelle d'Arques qu'il faut surtout demander les émotions de cette nature. Élévation immense, isolement complet, silence que rien n'interrompt, si ce n'est l'harmonie des vents au milieu des ruines; au-dessous de soi, des gorges profondes, des collines boisées, des rivières sinueuses, de vastes prairies; la ville de Dieppe dans le lointain; l'Océan,

Digitized by Google

dont l'œil humain cherche en vain les limites ; les bateaux pêcheurs, dont les voiles blanchâtres brillent accidentellement à l'horizon ; la voûte céleste qui encadre de tous côtés ce tableau magnifique : tout se réunit pour étonner la pensée, ravir l'imagination, enchanter les esprits.

M. Solicoffe a fait la découverte d'un mémoire très-curieux qui donne l'état du château d'Arques en 1708. L'enceinte était de maçonnerie fort épaisse, flanquée de quatorze tours, tant grosses que petites, rondes ou carrées, toutes voûtées, à deux et trois étages, mais dont la plupart étaient comblées par les ruines des parapets supérieurs. Dans le passage d'entrée, du côté de Dieppe, il existait des galeries pratiquées dans l'épaisseur des murs, percés eux-mêmes de créneaux, de sorte que, pour le franchir, il fallait passer entre deux feux. Le donjon, de forme carrée, était divisé en deux, à l'intérieur, par une muraille de cinq pieds d'épaisseur. De chaque côté se trouvaient divers magasins, chambres, galeries, et une chapelle. La voûte supportait une plate-forme dominant toutes les hauteurs environnantes. Du pied de ce donjon, un escalier de cinquante-deux marches conduisait, sous l'escarpe du fossé, à des souterrains portant six pieds de haut sur quatre de large. Fossé profond, escarpement rapide à franchir, tour menaçante, position redoutable, tout semblait prévu pour défier le pied et la lance des preux qui en auraient tenté autrefois la conquête. Ce colosse monumental eût bravé,

Digitized by Google

pendant de longues années encore, la puissance du temps; ce que n'eussent point fait les siècles, la main des hommes l'a exécuté. Devenu propriété du gouvernement, le château d'Arques fut abandonné aux particuliers, qui vinrent y chercher des pierres pour se construire des maisons (1). On peut dire que le château de Derchigny, à deux lieues de Dieppe, est un *débris* de l'antique manoir de Goscelin (vicomte d'Arques) (2). Il existe, sous la date de 1780, une autorisation d'enlever *le peu de matériaux restant au château d'Arques*. Aujourd'hui tout est muet, au-dedans et au-dehors. Plus de harpe ni de ménestrel; plus de cliquetis des épées; plus d'ennemi qui attaque, plus de châtelain qui se défende. Mais si le château d'Arques est devenu le refuge des oiseaux nocturnes, il n'en est pas moins vénérable aux yeux du voyageur éclairé, qui s'empressera toujours d'y aller interroger les souvenirs que huit siècles écoulés ont déposés dans ses ruines.

(1) A partir de 1753.

(2) Fondateur du monastère de Saint-Amand de Rouen, et de la Sainte-Trinité du Mont Sainte-Catherine, près de la même ville.

Digitized by Google

ROUTE DU HAVRE.

Après avoir traversé la belle avenue du Mont-Riboudet, dans toute sa longueur, jusqu'à la barrière qui porte son nom, on laisse la route royale à droite, pour descendre dans la fraîche vallée de Bapaume. Des filatures, blanchisseries, teintureries, imprimeries de toiles peintes, communiquent à ce joli hameau le mouvement et la vie. Comme la vallée de Déville, sa voisine opulente, celle de Bapaume est le séjour du travail, le théâtre de l'industrie, le tableau toujours animé d'une activité sans relâche. Ces différentes fabriques, agréablement distribuées dans le paysage, ajoutent encore, s'il se peut, à tous les charmes dont brille ici la nature.

L'homme insensible, dont le cœur est vide ; le stupide, qui n'a rien dans la tête, se reposent au haut de la côte de Canteleu pour reprendre haleine. L'observateur éclairé, l'ami des sublimités pittoresques, s'arrêteront aussi à ce point de leur excursion, mais pour admirer, mais pour chercher à embrasser d'un coup d'œil, et avec un ravissement sans pareil, ce spectacle magique, ce panorama sans limites qui s'étend, se prolonge devant eux, et met en défaut leurs regards. La crête de la montagne, qui domine à pic, pour ainsi dire,

Digitized by Google

la profonde vallée de Bapaume, semble une station établie par la nature entre le ciel et la terre. Décrive donc qui pourra les sentimens du voyageur qui voit l'immensité sous ses pieds et l'immensité sur sa tête.

Quittons néanmoins cette position délicieuse : le village de Saint-Georges est tout près ; son église nous attend et réclame toute notre attention.

Saint-Georges-de-Bocherville,

Connu aussi sous le nom de Saint-Martin de Bocherville, *à deux lieues de Rouen.* (1)

Parmi les monumens qui ont échappé à la destruction (2), il n'en est guère qui mérite plus de fixer l'intérêt des amis de nos antiquités. l'Angleterre n'avait point encore courbé la tête sous le joug des princes normands, lorsque Raoul de Tancarville, chambellan et gouverneur du Conquérant, exécuta le projet de fonder une maison de chanoines

---

(1) M. A. Deville a publié, en 1827, une histoire très complète de cette abbaye, sous le titre modeste de « *Essai historique et descriptif sur l'Église et l'Abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville.* » — Rouen, Frère, 1 vol. gr. in-4o, orné de nombreuses lithographies.

(2) Extrait du registre des procès-verbaux de la commission des Antiquités de Rouen ; mémoire de M. A. Le Prevost.

Digitized by Google

réguliers dans sa terre de Bocherville ou Baucherville (*Balcherivilla*). Il est peu d'églises en Normandie sur la date desquelles nous ayons des données aussi précises, puisque nous savons que le même seigneur qui en avait jeté les premiers fondemens, acheva de la bâtir avant 1066.

En 1114, Guillaume, cinquième fils de Raoul, mécontent de la conduite des chanoines placés par son père à Saint-Georges, obtint du roi Henri Ier, et de l'autorité ecclésiastique, la permission de les renvoyer et d'établir en cet endroit une abbaye. Dix moines furent tirés de Saint-Évroult : leur premier abbé fut Louis, qui mourut en 1157; Victor lui succéda. Entre toutes les chartes qui ont été accordées de son temps à l'abbaye, une des plus requables est celle de Richard-Cœur-de-Lion. Elle est scellée d'un grand sceau de cire rouge, échappé comme par miracle à la destruction générale, au commencement de la révolution. L'histoire de l'abbaye offre peu de circonstances remarquables pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, si ce n'est le triomphe qu'elle obtint sur celle de Saint-Évroult, qui voulait la réduire à l'état de simple prieuré.

Au XVIe siècle, les guerres de religion furent extrêmement funestes à l'abbaye.

En 1690, la première pierre d'un nouveau dortoir fut posée par Jean-Louis-Charles d'Orléans-Longueville, dernier descendant direct du fameux Dunois et des chambellans de Tancarville. Il mourut à Saint-Georges, et fut enterré dans l'église paroissiale.

Digitized by Google

Il ne reste aujourd'hui d'ancien, à Saint-Georges, que l'église et le chapitre. A l'exception d'une fenêtre pointue, visiblement refaite après coup, des deux clochers du portail, également postérieurs à la masse de l'édifice, d'une partie du plafond et de la muraille supérieure de la nef, du côté du midi, l'église appartient tout entière à l'architecture à plein cintre. Les zigzags, becs d'oiseau, et autres ornemens qui décorent la grande porte, sont d'un effet très riche et même fort gracieux. Il n'en est pas ainsi des personnages que l'on remarque sur les chapiteaux, et qui sont de l'exécution la plus grossière.

L'abside principale est ornée de deux rangs de colonnes et de fenêtres, les unes sur les autres. Les voûtes du chœur et celles qui forment la croisée sont visiblement anciennes; les arêtes, ornées de zigzags de diverses espèces, ne sont autre chose que de larges renflemens plats de l'arcade, précisément comme à la *Chambre-aux-Clercs* de Saint-Ouen.

L'église à deux cent six pieds de long sur soixante de large; elle est composée de trois nefs parallèles, de la même longueur, et de deux petites infiniment plus courtes, occupant les deux bouts de la croisée. Mais, ce qu'il y a de très remarquable, c'est que la nef du milieu et les deux extérieures se terminent seules en abside semi-circulaire; les deux nefs intermédiaires finissent en dehors par une muraille plate, formant angle droit avec leurs côtés, et en

Digitized by Google

dedans, par un quart de cercle seulement, fait aux dépens de cette même muraille. Il faut ajouter que les absides des deux petites nefs ne vont que jusqu'à moitié de la hauteur de l'édifice, séparé là en deux étages, par de grosses colonnes.

L'ancienne salle capitulaire est voisine de l'église. Il semble, à la vue de ces deux édifices, que les arts du XIe et du XIIe siècle aient rassemblé, à l'envi, dans un espace si rapproché, tout ce qu'ils pouvaient offrir de plus brillant, de plus caractéristique, de plus propre à charmer les yeux et à guider les recherches de l'antiquaire. L'intérieur présente une voûte à nervures; trois arcades semi-circulaires, chargées des sculptures les plus délicates, forment l'entrée de la salle. Ces arcades sont soutenues par des colonnes, dont les chapiteaux portent des groupes représentant des sujets tirés de l'histoire sainte. On y reconnaît, entre autres, Dieu promettant à Abraham une nombreuse postérité; le sacrifice de ce père des croyans; le soleil s'arrêtant à la voix de Josué; le passage du Jourdain, etc., etc. Toutes ces sculptures sont extrêmement précieuses pour l'histoire de l'art.

Ce charmant édifice était voué à la destruction. Nous avons été sur le point de voir tomber l'une des plus brillantes et des plus curieuses productions des arts et de la magnificence du moyen âge. En 1822, M. le baron de Vanssay, alors préfet, obtint du propriétaire un délai, et informa le ministre de l'intérieur de la ruine prochaine du *chapitre*. Sur la

Digitized by Google

demande de la commission des Antiquités, M. A. Le Prevost, l'un de ses membres, fit un rapport sur le monument lui-même. La commission en adopta les conclusions à l'unanimité; le rapport, et les dessins dont il était accompagné, furent soumis au gouvernement, qui s'empressa de concourir à l'acquisition de la salle capitulaire de Saint-Georges, devenue ainsi propriété départementale.

De Saint-Georges à Duclair, deux lieues à parcourir. Chemin faisant, le voyageur pourra visiter, au hameau de la Fontaine, les ruines d'un ancien édifice connu sous le nom de *Chapelle de Sainte-Anne*. Il serait assez difficile aujourd'hui d'assigner l'époque de sa construction.

Nous voici maintenant sur l'étroite chaussée resserrée entre la Seine et *les roches*. Jetons un coup d'œil sur celle que la tradition a nommée *chaire de Gargantua* (1); traversons Duclair, autrefois siége d'un monastère pillé par les Normands; entrons, à gauche, dans la péninsule de Jumiéges, et hâtons-nous d'aller visiter les ruines de son abbaye.

Jumiéges.

FONDÉE par saint Philibert, au milieu du VIIe siè-

(1) C'est une pointe de roche élevée où un fanal de navigation pourrait être placé avantageusement pour les navires qui remontent ou descendent la Seine.

Digitized by Google

cle; protégée par Clovis II et la reine Bathilde son épouse; pillée en 841 par les Normands; complètement ruinée par eux dix ans plus tard; réparée ensuite par Guillaume-Longue-Épée, qui reconstruisit presque en entier l'église de Saint-Pierre, l'abbaye de Jumièges vit relever, au XIe siècle, sous l'abbé Robert, depuis archevêque de Cantorbéry, cette église *de la Vierge*, qui forme la partie la plus considérable des ruines actuelles. L'extrémité orientale n'est plus qu'un monceau de débris: au centre, les restes encore subsistans de la lanterne laissent deviner la grandeur des dimensions de la tour. Le toit de la nef a disparu, aussi bien que celui qui surmontait les voûtes des collatéraux. Ces voûtes elles-mêmes, ébranlées, crevassées dans toute leur longueur, grossiront bientôt, par leur chute, l'amas de ruines accumulées au-dessous d'elles. Le pavé du sanctuaire a fait place aux herbes sauvages. Est-il besoin d'ajouter qu'on ne trouve pas même un débris des statues historiques qui décoraient autrefois cette église, et qui représentaient Dagobert Ier, Clovis II, la reine Bathilde, saint Philibert, premier abbé, Rollon, Guillaume-Longue-Épée, et Charles VII? Pas un seul vestige de mausolée qui marque aujourd'hui la place où fut déposé le cœur d'*Agnès Sorel* (1). Tout, en fait d'ornemens, a été détruit à

---

(1) Ce mausolée, en marbre noir, s'élevait à six pieds au-dessus du pavé. Agnès était représentée en posture de

Jumiéges, excepté peut-être un saint sépulcre en marbre blanc qui se trouve aujourd'hui dans la chapelle de la Vierge, à Caudebec. Des neuf cloches que possédait l'abbaye, huit ont été converties en canons à la révolution; la neuvième, qui était aussi la plus grosse, est dans la tour de Saint-Ouen à Rouen.

Les tours du portail occidental sont encore debout, sauf la charpente et la toiture de l'un des clochers, que le propriétaire actuel a été en quelque sorte obligé d'abattre. Du sommet de ces tours, le tableau des ruines se présente dans toute sa solennité. A l'effroi religieux qu'il inspire succède je ne sais quel sentiment de douleur et d'indignation. Là, du haut de huit siècles écoulés, vous demandez

---

suppliante à deux genoux, tenant entre ses mains un cœur qu'elle offrait à la sainte Vierge. Au pied du tombeau était un autre cœur de marbre blanc. Le corps d'Agnès avait été inhumé à Loches, en Touraine. Belleforest (*Cosmog.*, t. 1, partie 2, col. 31—32, fol. 1575) donne la description de son tombeau. Il est fort remarquable qu'elle puisse servir pour le mausolée de Jumiéges. Le marbre qui recouvrait ce dernier a été transporté à Rouen. Il fait partie du balcon d'une maison, au haut de la rue Saint-Maur, faubourg Cauchoise. Il est engagé dans le mur du bâtiment; mais on peut encore lire, sur la tranche, cette partie de l'inscription, tracée en caractères gothiques : *Dame de Beauté, de Roqueferrière, d'Issoudun et de Vernon sur Saine; piteuse entre toutes gens, et qui largement donnoit de ses deniers aux églises et aux pauvres, laquelle trepassa......*

Digitized by Google

involontairement aux destructeurs de nos jours, et le monument de Guillaume, et la basilique de Robert, et la cendre d'Agnès. Dominé par une multitude de souvenirs, soit qu'ils s'offrent avec la gravité de l'histoire ou le charme des amours, vous déplorez, à la vue de ces immenses débris, les œuvres de l'ignorance, de l'apathie ou de la cupidité. Cette scène de désolation sacrilège, disait dernièrement un voyageur, laisse en défaut jusqu'à l'imagination (1). C'est qu'il voyait alors en idée l'ombre colossale du Conquérant cherchant tristement au milieu de ces ruines le noble édifice jadis consacré en sa présence. Plus heureux que nous, cependant, l'étranger dont je parle pourra voir dans son pays une partie des ornemens de Jumiéges, tels que les attributs des évangélistes, le beau cintre de l'église, parallèle au portail de la grande église, les chapiteaux des colonnes de ce même édifice, etc., etc. : tous ces objets ont été enlevés et transportés en Angleterre. (2)

Parmi tous les tombeaux de Jumiéges, on en voyait un, dans l'église de Saint-Pierre, qui a donné beaucoup d'exercice aux historiens et aux archéologues. C'est le tombeau des *Énervés*. Les deux fils aînés de Clovis II, ont dit plusieurs écrivains, se

---

(1) *Bibliographical, antiquarian and picturesque Tour, etc.*, by the reverend Th. Frognall Dibdin, lett. X.

(2) *Histoire de l'Abbaye de Jumiéges,* par C. A. Deshayes.

révoltèrent contre l'auteur de leurs jours, et lui présentèrent la bataille, qu'ils perdirent. Par le conseil de la reine, ils furent *énervés*, c'est-à-dire qu'on leur coupa les nerfs des bras et des jarrets, genre de supplice assez commun à cette époque, et long-temps encore après. Ainsi réduits à l'impossibilité de nuire, les fils du roi furent placés dans une petite barque, sans avirons ni gouvernail, et abandonnés à la miséricorde de Dieu. La nacelle dériva sur la Seine jusqu'à Jumiéges. Les religieux s'empressèrent d'accueillir les deux princes, qui s'instruisirent à la vie monastique, prirent bientôt l'habit et moururent en odeur de sainteté dans le monastère. Je crois ne pas devoir m'arrêter à la réfutation de cette fable. Je dirai seulement que Clovis II, mort à vingt-deux ans, ne pouvait avoir de fils en état de commander des armées. Les débris de ce tombeau ont été retrouvés il y a peu de temps. Les deux figures en pierre qui étaient couchées dessus, indiquent, par le style et le costume, l'époque de saint Louis.

A trois quarts de lieue environ de l'abbaye, vers le sud, est le *Manoir*, encore tout peuplé des souvenirs de la belle Agnès. Sans doute on ne peut affirmer que la petite maison qu'on y montre ait été habitée par l'amante de Charles VII. Peut-être aurait-on rencontré plus juste, en faisant de cette construction modeste la chapelle du château où la Dame de Beauté vint exhaler son dernier soupir. Beaucoup d'églises, surtout dans les campagnes, offrent encore une voûte en planches comme celle

Digitized by Google

qui existait évidemment au Manoir ; et si la belle des belles y est venue offrir sa prière, si elle s'est reposée sur le fauteuil de pierre formé par l'embrasure de la fenêtre gothique, il sera doux encore d'y venir interroger son ombre et s'y figurer son image.

C'est avec raison qu'un écrivain, que j'ai déjà nommé plusieurs fois (1), appelle la Normandie *terre des châteaux et des églises;* malheureusement aussi, des idées de ruines s'attachent presque toujours à ces deux noms. Les premiers objets qui vont fixer notre attention seront encore des débris.

Quittons la presqu'île, jadis célèbre, toujours attrayante, où nous laissons les tours élevées par l'archevêque de Cantorbéry ; continuons notre route par le Trait (*Trajectus*); laissons à droite sa forêt de chênes et de hêtres ; un léger détour, dans la même direction, nous conduit à Saint-Vandrille.

Saint-Vandrille,

Autrefois Fontenelle (2).

Un homme qui pouvait aspirer à tous les honneurs sur la terre, puisqu'il était de l'illustre

---

(1) M. Dibdin, dans son *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque.*

(2) Je recommande aux voyageurs l'intéressant ouvrage de M. E.-H. Langlois, sur l'histoire de cette abbaye. C'est un volume in-8°, accompagné d'un grand nombre de gravures.

Digitized by Google

famille de Pepin, préféra le silence des bois au tumulte des villes, le bonheur paisible de la retraite aux prestiges brillans du grand monde. Cet homme est saint Vandrille. Il fonda le célèbre monastère de Fontenelle, qui porte aujourd'hui son nom, au VIIe siècle, sous les auspices de notre illustre archevêque saint Ouen. L'établissement de cette abbaye fut un grand bienfait pour la contrée. Dans ces temps reculés, elle était sauvage; les habitans s'abandonnaient à la rapine et au meurtre : les exhortations des cénobites, surtout leur exemple, ramenèrent les esprits, adoucirent les mœurs, firent aimer le travail, et répandirent l'instruction. Les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges, mais principalement la première, devinrent, dans les mains de saint Ouen, comme les instrumens dont il se servit pour agrandir l'édifice social élevé par le prélat dans la capitale de son diocèse. Fontenelle s'acquit une réputation que peu d'autres monastères ont égalée, qu'aucun autre ne surpassa. Il est à peine fondé, que les lettres y fleurissent : une bibliothéque nombreuse et choisie s'y forme tout à coup par les soins de son premier abbé. La jeunesse y accourt de toutes parts et remplit ses écoles. Il fournit de grands personnages dans presque tous les genres; tels furent Génésion et Lambert, qui sortirent de son cloître pour monter sur le siége épiscopal de Lyon; tel fut surtout Ansbert, qui mérita de succéder à saint Ouen sur celui de Rouen. Des religieux de Fontenelle portèrent la parole divine aux Frisons.

Digitized by Google

Au VIIIe siècle, les pieux cénobites bâtirent leur église de Saint-Michel, érigée depuis en église paroissiale, et ils la bâtirent aux dépens des édifices de Lillebonne, déjà en ruines à cette époque. Ce fait est trop curieux pour que je ne rapporte pas, au moins en note (1), le passage de l'historien qui nous en instruit.

Successivement enrichi par les abbés et par les oblations des fidèles, tous les jours plus florissant sous la protection des rois, notre monastère dut fixer l'attention et tenter l'avidité des Normands. Une rançon leur suffit en 841; le pillage leur convint mieux vingt ans après. Un siècle s'était écoulé, une nouvelle église avait été dédiée en 1033; elle est détruite presque entièrement par un incendie, en 1250. Dans le cours du XVIe siècle, un troisième temple était élevé au Seigneur; mais la tour centrale, que l'abbé avait négligé de faire réparer, s'écroula le 21 décembre 1631, et ruina dans sa chute les deux tiers du chœur, la nef, le croisillon méridional et la chapelle de la Vierge. Ce fut cet événement qui amena la congrégation de Saint-Maur à Saint-Vandrille.

---

(1) *Sed hujus denique tempore* (837), *Erinhardus ædificavit basilicam beatissimi archangeli Michaelis, licet modico, pulcherrimo tamen opere, allatis videlicet petris politis de Juliobonâ castro quondam nobilissimo ac firmissimo, ad construendos arcus seu frontispicium ejusdem templi.* — Chronicon Fontanellense, *ap. Acherium*, cap. X.

Digitized by Google

A la vue de ces ruines, aux souvenirs que ces lieux nous rappellent, un sentiment de piété vient d'abord nous saisir; la douleur est la seconde impression. Ce ne sont plus que des fûts de colonnes, des corniches brisées, des chapiteaux renversés. Une herbe épaisse a pris possession du sol, où l'inscription tumulaire indiquait çà et là le nom d'un abbé, l'époque de son avénement, le jour de sa mort, et perpétuait ainsi d'âge en âge les traditions du monastère. Chaque jour voit disparaître une portion de ces restes vénérables, et le moment n'est pas éloigné peut-être où nous chercherons vainement les débris mêmes de ces ruines.

Parmi tous les oratoires élevés autour du monastère par les religieux de Fontenelle, on voit encore l'antique chapelle de Saint-Saturnin. Elle couronne la montagne au nord de l'abbaye, et présente quelques restes fort curieux d'architecture romane. C'était là que le père Hardouin, célèbre dans l'histoire littéraire de Saint-Vandrille, transcrivait les livres sacrés, et se perfectionnait dans les sciences, qu'il communiquait ensuite à la jeunesse.

Vis-à-vis de Caudebec, était autrefois une île nommée *Belcinac*. Elle appartenait, aussi bien que la seigneurie de Caudebec elle-même, aux religieux de Saint-Vandrille. Belcinac s'abîma un jour sous les eaux, avec le monastère qu'elle portait. Elle reparut tout à coup en 1641, et fut entraînée une seconde fois par la violence de *la barre*. On a de-

Digitized by Google

mandé dernièrement si les écueils voyageurs qui embarrassent le passage de Quillebeuf ne seraient pas les débris submergés de l'île Belcinac, cherchant à se réunir encore à la surface des eaux.

Tout près de Saint-Vandrille, est *Caudebec :* peu d'instans suffisent pour s'y rendre. Là, du moins, nous pourrons nous délasser un moment du tableau des ruines, par le spectacle enchanteur que présente la nature.

Caudebec,

A huit lieues de Rouen.

Cette jolie ville est assise à la base d'une double montagne, sur le milieu d'une des grandes courbures de la Seine, qui la baigne au midi. Elle est arrosée par la petite rivière de Sainte-Gertrude, qui va se jeter dans le fleuve par plusieurs embouchures différentes. Le point de vue du quai de Caudebec présente le plus majestueux coup d'œil. L'observateur contemple avec admiration cette masse d'eau immense coulant tantôt d'orient en occident, selon sa pente naturelle, tantôt remontant violemment vers sa source. Ce phénomène, qu'on nomme *la barre*, est toujours un objet de curiosité. C'est dans les nouvelles et les pleines lunes, mais surtout au temps des équinoxes, qu'il offre le spectacle le plus imposant et le plus solennel. Peu d'instans avant l'heure de la marée, on dirait que le fleuve, tour-

Digitized by Google

menté d'un malaise général, pressent l'approche de la grande convulsion qu'il va subir, ou qu'il s'apprête au combat que va lui livrer l'océan. Un bruissement considérable se fait entendre ; une ligne blanche s'aperçoit dans le lointain à la surface des eaux ; c'est la barre. Elle arrive, superbe et mugissante. Sa rapidité s'accroît dans sa marche ; le cerf agile ne l'atteindrait point dans sa course. Elle se brise en mugissant contre la proue des navires, déborde les talus, inonde les prairies des deux rives, se divise ou se rapproche selon qu'elle rencontre ou qu'elle a franchi des obstacles ; devient furieuse et terrible quand elle heurte les bancs de Quillebeuf ; s'appaise ensuite par degrés, et vient expirer enfin à soixante lieues environ de l'embouchure du fleuve, sous les voûtes antiques de l'édifice élevé par Charles-le-Chauve pour arrêter les ravages des Normands. (1)

Le terrain qui se présente en face s'élève en pente douce, et forme un amphithéâtre à perte de vue. Cette immense perspective est couronnée par la forêt de Brotonne, qui la termine par une chaîne de montagnes, dont les hauteurs et les affaissemens ont une régularité surprenante.

Une charte de Charles-le-Chauve (2) nous apprend que Caudebec avait un port dès l'année 853. Le roi, par cette charte, donne au monastère de

---

(1) Le pont du Pont-de-l'Arche.

(2) Insérée au tome 3 des *Annales Bénédictines* de Mabillon, p. 665 ; et au tome 8 du *Recueil de dom Bouquet*, p. 523.

Digitized by Google

Fontenelle, aujourd'hui Saint-Vandrille, Caudebec avec toutes ses dépendances, ses eaux, son *port*, etc. Caudebec n'était cependant point une ville au IXe siècle, puisqu'il n'avait point d'église au Xe. On ne voit nulle part, du moins, qu'il ait attiré l'attention des Normands, si soigneux d'aller visiter Saint-Vandrille.

Surpris au lit, pour ainsi dire, par ceux qui lui disputaient le duché de Normandie, Guillaume-le-Conquérant,

Sun bun cheval a demandé:
Or verrai, dist-il, qui vendra,
Et or verrai ki me swivra.
. . . .
Baieues passa è puiz Caen;
Semblant fist d'aler à Roem.
Quant il vint al Punt-Audumer,
A Chaudebec ala passer,
De Chaudebec as Bans-le-Cunte. (1)

Ce fait appartient à l'année 1047. Vers cette époque, Caudebec eut une église, dont il est fait mention dans une charte de Guillaume, datée de Lillebonne en 1074 (2), c'est-à-dire huit ans après la conquête d'Angleterre.

Ce n'est que dans les premières années du XVe

---

(1) *Roman de Rou*, tom. 2, p. 15.
(2) *Voyez* le *Neustria pia*, p. 73.

Digitized by Google

siècle que Caudebec tient une place dans l'histoire. Alors, il était entouré de fossés, ceint de murailles, protégé par des tours.

Après la prise de Rouen par Henri V, en 1419, Caudebec refusa de se soumettre à ce roi d'Angleterre. Henri V fit assiéger la ville par le comte de Warwick et le fameux Talbot, qui ne s'en emparèrent qu'après six mois de tranchée. Talbot en fut nommé gouverneur. Caudebec resta au pouvoir des Anglais jusqu'en 1449. Toute la Normandie redevint française alors, sous Charles VII.

Au XVI[e] siècle, Caudebec eut beaucoup à souffrir des troubles de religion. Vint ensuite la Ligue, qui ramena dans cette ville tous les malheurs de la guerre. Il paraît que les protestans y étaient alors en grand nombre. Par ce motif peut-être, Caudebec s'était hautement déclaré pour Henri IV. Le duc de Parme vint l'assiéger, reçut une blessure au bras en reconnaissant la place, et ne tarda pas néanmoins à s'en emparer. Ce fut par Caudebec que le duc de Parme effectua ensuite cette retraite que son royal adversaire eut la générosité d'admirer.

Avant les guerres de religion, Caudebec possédait plusieurs établissemens industriels remarquables. On y faisait des gants de peau de chèvre si fins, qu'une paire tenait dans une noix. On y fabriquait aussi une grande quantité de chapeaux, qu'on appelait des *caudebecs*. L'extension même de ce genre d'industrie en diminua les avantages pour la ville où il avait pris naissance. La révocation de l'édit de Nantes vint

Digitized by Google

aggraver le mal. Beaucoup d'artisans s'expatrièrent; les fabriques de gants et de chapeaux disparurent. Quelques tanneries seules demeurèrent : il y en a encore aujourd'hui. On s'étonne que l'industrie ait si peu d'activité dans une ville qui offre tant de chances et d'avantages à son développement.

Vers la fin du XVII[e] siècle et le commencement du XVIII[e], Caudebec perdit ses fortifications, remplacées en ce moment par de jolis jardins groupés en amphithéâtre; mais il lui reste une charmante église, qui mérite toute l'attention du voyageur.

Elle est du XV[e] siècle, et n'a point de transept; voilà pourquoi Henri IV disait de cet édifice : *C'est ici la plus belle chapelle que j'aie encore vue*. L'artiste a prodigué, à l'extérieur, tous les trésors de l'architecture gothique. Le grand portail, en particulier, est un chef-d'œuvre d'élégance, de délicatesse et de bon goût. Dans une galerie à claire-voie qui règne autour de l'édifice, sur l'entablement, on a taillé, en lettres de trois pieds de hauteur, une partie du *Salve regina*, du *Magnificat*, du *Benedictus* et du *Tota pulchra es*. Autrefois dorée, cette balustrade resplendissait aux rayons du soleil, comme une écharpe éclatante.

L'église de Caudebec offrait, il n'y a pas encore bien long-temps, à l'intérieur, des beautés qui malheureusement n'existent plus. Tels étaient le jubé, le crucifix qui le surmontait, une pyramide admirablement sculptée, près le grand autel, du côté de l'évangile.

Digitized by Google

Il ne faut pas oublier de visiter la chapelle de la Vierge. Là est ce pendentif admirable dont on ne se lasse jamais d'observer la hardiesse et la structure ingénieuse. C'est dans cette chapelle, d'ailleurs, que repose le principal architecte de l'édifice. Son épitaphe n'ayant encore été, que je sache, publiée par personne, je me fais un devoir de la reproduire ici. Elle est scellée dans un des murs latéraux de la chapelle.

> Cy deuāt gist Guillāe le Telier natif de Fōtaines le Pin pres Fallaize, en sō vivāt maitre macō de cette eglisse de Caudebec, qui par lespace de trente ans au plus en a eu la conduite, pendent lequel temps a acheve loo (1) et coupelles avec le haut de la nef dicelle eglisse, pl' a fōde et esleve tant le ceur et chappelles entor ycelle et leve jusques aux premieres allees avec la clef pendente de cette pñte chapelle, et trespassa le premier jō de septembre lan mil IIII^c quatre vings et quatre, ou delaissa sept solz six deniers de rente a ceste presēte eglisse. Priez Dieu pour son ame. Amen.

Deux raisons décisives doivent déterminer le voyageur, national ou étranger, à visiter la petite

---

(1) On appelle l'oo, ou l'o, une large ouverture circulaire faite à la voûte de la nef, pour monter les cloches et les matériaux nécessaires aux réparations dans les parties supérieures.

Digitized by Google

ville de Caudebec, puisqu'il est certain d'y trouver réunis, la nature avec tous ses charmes, les beaux-arts avec tous leurs attraits. (1)

S'il est vrai que la meilleure manière de voyager soit d'aller à pied, c'est peut-être de Caudebec à *Lillebonne*, non par la route établie pour les voitures, encore bien qu'elle traverse un paysage du plus grand intérêt, mais à travers les bois des coteaux voisins de la Seine, en passant par *Villequier, Norville*, *Saint-Georges-de-Gravenchon* (2), *Mesnil-sous-Lillebonne*. C'est le chemin des écoliers, le plus long; mais le moyen de se fatiguer quand les sites les plus variés, les plus beaux, les plus enchanteurs se succèdent sans interruption sur la route? J'ai

---

(1) Les armoiries de Caudebec sont d'azur aux trois saumons d'argent (anciennement, c'était trois éperlans.) Elles tirent leur origine de la pêche autrefois très abondante dans ces parages.

(2) Il existe, à Saint-Georges-de-Gravenchon, une église en ruines, du XVe siècle, qui mérite d'être visitée. La voûte de l'abside est écroulée; mais les fenêtres subsistent encore, avec quelques panneaux de vitres historiées. Dans le mur septentrional de la nef, est enclavée une pierre de vingt-trois pouces de haut sur quatorze de large, offrant un bas-relief composé d'une seule figure très frustre et représentée nue. L'affreuse barbarie de son exécution semble indiquer un travail gaulois, ce qui donnerait à ce monument une antiquité fort reculée. (*)

(*) Extrait des archives de la Commission des Antiquités; Mémoire de M. E.-H. Langlois.

Digitized by Google

parcouru ces sentiers, et, je puis le dire, un sentiment unique, celui de l'admiration, occupait alors mes pensées. Le plus magnifique de ces points de vue se prend des environs de Villequier, près Caudebec.

Nous voici donc à Lillebonne. Arrêtons-nous, et examinons.

Lillebonne,

A douze lieues de Rouen.

La Géographie de Ptolémée (1), l'Itinéraire d'Antonin, la Carte de Peutinger, sont les seuls ouvrages des anciens où il soit fait mention de *Juliobona*.

A l'époque où vivait Ptolémée, c'est-à-dire dans la première moitié du second siècle, cette ville était encore la capitale des Calètes, ou habitans du pays de Caux. La direction des anciennes voies romaines qui y conduisaient, les ruines importantes qui s'en sont conservées jusqu'à nos jours, les traditions du moyen âge, l'identité de nom, tout se réunit pour nous la faire chercher sur la rive droite de la Seine, et dans l'emplacement actuel du bourg de Lillebonne.

Juliobona paraît un nom imposé, en l'honneur de Jules-César, à la ville des Calètes. Quel était,

(1) Extrait d'un Manuscrit de M. A. Le Prevost.

Digitized by Google

auparavant, le nom de cette *cité?* Les anciens ne nous l'apprennent point. Les historiens du moyen âge la nomment tous *Caletus*, témoin ce passage de la Chronique de Fontenelle (cap. X) : *Ipsum namque castrum* CALETUS *antea vocabatur, quod destructum, et in majori elegantia reparatum, ex suo nomine* (Jules-César) *Juliobona vocare placuit.* Robert du Mont dit la même chose (1) : *Sed hanc* (Juliobonam) *Julius Cœsar, ex cujus nomine Julia vocatur, condidit, destructa urbe* CALETO.

L'Itinéraire d'Antonin cite trois voies romaines aboutissant à Lillebonne ou traversant cette ville. L'une allait de Juliobona à Dreux (*Durocasses*), en passant par Pont-Audemer (*Breviodurum*), Lisieux (*Noviomagus*), et Condé-sur-Iton (*Condate*); la seconde, de Juliobona à Evreux (*Mediolanum Aulercorum*); la troisième, de *Caracotinum*, lieu voisin de Harfleur, à Troyes en Champagne, en passant par Juliobona, *Lotum*, aux environs de Caudebec, *Rotomagus* (Rouen), *Ritumagus* (Radepont), *Petromantalum* (Mantes), *Lutetia* (Paris), etc., etc. Cette route est encore fort reconnaissable entre Rouen et Caudebec, où elle forme le grand chemin. Elle prit, dans le moyen âge, le nom de *chaussée*.

La Carte de Peutinger indique une quatrième voie se dirigeant au nord, vers Boulogne, par un endroit qu'elle nomme *Gravinum*.

---

(1) *Chron. Norm.*, ann. 1161.

Digitized by Google

Il paraît que Juliobona était déchue du rang de cité dès le quatrième siècle, puisque nous ne voyons point qu'elle ait été le siége d'un évêché. On trouve, à la vérité, parmi les évêques qui souscrivirent le concile de Châlons-sur-Saône, en 650 (1), le nom d'un *Betto*, *episcopus de Juliobona*; mais cette formule, *de Juliobona*, la seule qui se rencontre dans les souscriptions de ce concile, indique assez que *Betto* n'était point évêque titulaire, mais né ou en mission à Lillebonne.

Jusqu'à la domination normande, on ne trouve plus rien de relatif à Lillebonne, si ce n'est que les religieux de Fontenelle vinrent y chercher, au VIII[e] siècle, des pierres toutes taillées pour bâtir leur église de Saint-Michel. (2)

Charmés de la situation de Lillebonne et de la beauté de ses aspects, les ducs de Normandie en firent une de leurs résidences les plus chères et les plus habituelles. Guillaume-le-Conquérant, surtout, en affectionnait le séjour. Ce fut à Lillebonne qu'il organisa la victoire d'Hastings. Sous Henri I[er], cette ville figura entre les quinze places les plus importantes du duché. Elle n'offre plus aujourd'hui que de belles ruines et de glorieux souvenirs.

---

(1) *Voyez* la *Collection des Conciles*, par les PP. Labbe et Cossart, t. VI, col. 392.

(2) *Erinhardus... ædificavit basilicam beatissimi archangeli Michaelis... allatis videlicet petris politis de Juliobona.* Chron. Font., cap. X.

Digitized by Google

Lillebonne, en effet, ne repose que sur des décombres (1). A neuf et douze pieds du sol actuel, on est sûr de rencontrer la *Juliobona* souterraine que les antiquaires seraient si avides de parcourir en entier.

A l'entrée de la ville, vers le nord, on trouve une tourbière exploitée depuis deux ans. C'est sous neuf pieds de tourbe qu'on a découvert un petit trésor numismatique. Là sont 500 médailles d'argent qui offrent une suite très peu interrompue de princes et de princesses depuis Othon jusqu'à Probus. Il est remarquable que les tyrans chers aux Gaulois n'ont, parmi tant de médailles, aucune de leurs effigies; en revanche, on les retrouve tous et en grand nombre, dans les fouilles du théâtre.

Quittant la tourbière, on passe dans Alincourt, devant les restes d'une maison romaine. M. Védébout, qui vient de la fouiller, possède une statuette d'Hercule en bronze de la plus belle conservation. Les appartemens, où il y avait une mosaïque en verre, sont fort petits. Au sein de l'un d'eux, se trouve un puits rond dont la paroi était formée par de gros blocs de *pierre caverneuse*. On appelle ainsi la pierre qui a servi aux constructions du théâtre.

---

(1) La plus grande partie des détails suivans m'ont été fournis, avec beaucoup de complaisance, par M. Emmanuel Gaillard, spécialement chargé de la direction des fouilles de Lillebonne, et qui remplit sa mission avec un zèle et un talent dignes des plus grands éloges.

Digitized by Google

Cette pierre se trouve sur les bords de la petite rivière dite *la Lillebonne*. Les masses en sont énormes. On peut les exploiter tantôt à l'état mou, et tantôt à l'état de parfaite cohésion, étincelant alors sous les outils les plus durs. Le soleil durcit en peu d'heures la masse molle; puis ce tuf grossier, qui a néanmoins quelque analogie avec le *travertin*, brave les siècles et leurs injures.

C'est le long de cette petite rivière, et à la porte de Lillebonne, que, dans un pré qui sert de sécherie à une indiennerie (celle de M. François Levesque), on foule, sans s'en douter, un édifice antique d'une construction très étendue. Il y a quelques années on en découvrit, le long du cours d'eau, un reste précieux : c'était un pavé en mosaïque rustique. Du milieu de la prairie, on a retiré un monument mutilé, que M. Rever a décrit dans son *Mémoire sur Lillebonne*.

Tout le long de la rive gauche de la Bolbec, limite de Juliobona à l'ouest, des restes d'habitation ou des monumens d'arts ont été aperçus ou recueillis. Ainsi, dans le cimetière de Saint-Denis, il y a cinquante ans, les marbres abondaient. A la filature de M. Jacques Lemaître, un bronze précieux s'est trouvé, et a été porté à Ingouville. Chez M. Le Chaptois, des bains d'une étroitesse qui les fait présumer attachés à un édifice privé, ont été récemment fouillés, puis détruits. A quelques pas de là une usine romaine; et enfin, au *Toupico*, limite sans doute de la ville au sud, on voit les preuves que,

Digitized by Google

sur ce tertre, fut un cimetière romain. Ce ne sont qu'urnes et fioles funéraires, et M. Davois de Kinkerville les rassemble dans son curieux cabinet.

Quittez les bords de la rivière, entrez dans le vallon situé entre la colline du théâtre et celle du château, et dont la route de Rouen sillonne les contours, vous vous trouvez alors au pied de *l'Acropole* de Juliobona, qui occupait jadis la colline où domine le château. Au IVe siècle, en effet, ce mamelon a dû être enceint d'une de ces murailles militaires que les romains érigèrent à Narbonne, à Périgueux, à Bordeaux, au Mans et ailleurs.

Sous ce rempart, on a ramassé des épées vraiment formidables. Maintenant on retire de ces fondations des pierres sculptées, débris de monumens antérieurs à l'introduction du christianisme. On y voit des masques scéniques, des chevaux conduits par des hommes à pied, des restes d'un monument dédié à un Antonin, fils d'un Antonin, etc., etc. Du côté qui regarde la vallée arrosée par la Lillebonne, un pan de ce mur romain existe encore.

Parmi ces pierres sculptées, des gens de l'art admirent ce qu'ils appellent l'*œuvre du ciseau grec*, ignorant peut-être que les Gaulois civilisés se rendirent célèbres dans l'art de sculpter. M. Emmanuel Gaillard a découvert un procédé familier aux artistes employés dans Juliobona. Ils travaillaient les pierres les plus défectueuses, celles, sans doute, qui, bien que pleines de coquilles, et dès lors toutes trouées, leur paraissaient faciles à tailler. Formant des ha-

Digitized by Google

chures en tous sens, au moyen du procédé pratiqué dans nos ateliers sous le nom de *la gradine*, ils couvraient leur œuvre d'un enduit, souvent blanc de lait et fort brillant, mais parfois sanguin; et, grâce à cette pellicule légère, qui était retenue par l'effet des hachures, ils dérobaient aux yeux les défauts de la pierre, dont probablement ils assuraient ainsi la longue durée.

Le mur romain dans lequel se trouvent ces sculptures est d'une assez grande étendue. Il isolait la façade des bains du reste de l'édifice, et même séparait le puits dans lequel venaient se perdre les eaux du bain lui-même, singularité qui ferait remonter la construction du balnéaire par delà le IVe siècle.

C'est dans l'angle d'une des salles de ces bains antiques qu'on a trouvé une statue pédestre aussi grande que la plus belle nature, et dont la matière est le marbre Paros le plus cristallin, doué même d'une sorte de transparence. Des draperies larges et bien jetées, et une pose admirable, en font le mérite principal : Faustine, femme d'Antonin le Pieux, pourrait bien etre la *grande dame* qu'on a voulu représenter. M. Emmanuel Gaillard avait émis cette opinion, et l'académie des inscriptions semble avoir accueilli son idée.

Les salles du bain sont nombreuses, mais petites et carrées. La plus grande n'a que trente pieds sur dix-huit, ornée de peintures à fresque, que nos premiers papiers de tentures imitaient assez bien. Son

Digitized by Google

pavé était formé de *schistes primitifs*, la plupart noirs et quelques-uns gris, dont la dimension et le mélange devaient être du plus bel effet. L'édifice, dont la hauteur est évaluée par M. Emmanuel Gaillard, a environ trente-cinq pieds, n'en a plus que sept aujourd'hui. L'établissement a paru renfermer un bain pour les hommes et un pour les femmes, *balnea virilia* et *balnea feminilia*. Dans la partie de l'ouest, les pavages étaient en marbre blanc; les piliers de l'hypocauste étaient fort exhaussés, tandis qu'ils étaient bas dans l'hypocauste de l'est, réservé peut-être aux femmes. En effet, c'est dans le bain de l'ouest qu'on a trouvé une sculpture offrant une représentation plus égyptienne que décente, et des fresques offrant des figures d'hommes et même des hommes peints de la tête aux pieds, et cela avec une entente de l'art qui, cependant, suppose moins l'artiste que l'habile artisan. Chose digne de remarque, dans le *balnea virilia*, on a trouvé une médaille de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

A côté des bains, entre cet édifice qui tombe en poussière et le château qu'on parle de démolir, une compagnie parisienne exécute de grandes fouilles jusqu'ici peu fructueuses. Vingt-six puits ont été découverts, groupés sur un faible espace; un d'eux, fouillé en entier, était quadrangulaire. Arrivé à soixante-cinq pieds de profondeur, il s'est resserré tout à coup; de fort large, il est devenu très étroit, et alors l'eau a surgi. La coupe en verre et les vases d'une poterie superbe, avec des reliefs et une sorte

Digitized by Google

de vernis; qu'on a retirés de ce puits, méritent une attention sérieuse.

Plusieurs de ces puits traversent une carrière exploitée probablement lors de la construction du théâtre.

En 1826, très près du château, on découvrit de vieux tombeaux renfermant des sépulcres en pierre.

Presqu'à côté, on déterra deux tableaux peints sur pierre marneuse, avec les armoiries de cette première maison d'Harcourt, qui fournit à Charles d'Anjou, premier roi français de Naples, un de ses capitaines. Les sujets de ces tableaux sont pieux : c'est Jésus portant sa croix, c'est Jésus attaché à la colonne. Le siècle pourrait bien être celui de Charles d'Anjou, frère de saint Louis. M. E.-H. Langlois a fait une habile copie de ces tableaux, dont, d'ailleurs, il ne reste plus rien. A quelques pas plus loin, se trouvait un vieux hêtre, sous lequel on vit une pierre sculptée offrant une croix pommelée aux quatre pointes; le long de la pierre, on lit deux lettres grecques, un Ϛ et un ω : c'était une formule sacrée dans la primitive église.

En face d'une colline si chargée de monumens de tous les âges, on aperçoit, contre une autre colline, le théâtre, dont la façade, aujourd'hui détruite, devait avoir en longueur trois cent trente pieds; le pourtour intérieur de l'édifice, formé par un corridor circulaire, étant de six cent vingt-cinq pieds.

Les huit *cunei* étagés sur la colline et jadis chargés

Digitized by Google

de siéges, l'orchestre, l'avant-scène (*proscenium*), l'arrière-scène (*postscenium*), avec ses deux ailes, les portiques jetés sur le côté, avec le podium et l'entrée latérale de l'orchestre qui lui fait face, les murs de l'enceinte intérieure coupés par les sept vomitoires dont les longs murs forment les loges de la *summa cavea*, le corridor du pourtour intérieur, et les murs extérieurs de l'édifice, si remarquables par leurs énormes éperons, forment un ensemble dont la surface occupe soixante-sept ares de terrain. La moitié de cette surface est sur le flanc de la colline, formant un amphithéâtre dont la forme est un hémicycle; l'autre moitié est dans le vallon, et entre, pour une partie, dans ce carré long qui, dans tous les théâtres antiques, ferme l'hémicycle. Ici chaque côté du carré long a, extérieurement, cent vingt pieds de long.

La première impression que produit ce théâtre, le plus curieux reste de l'antiquité que possède la France septentrionale, est cet étonnement que cause une grande excavation, tant la partie plane est enfoncée dans le vallon qui évidemment a été creusé. Afin de n'être pas jeté dans l'erreur par cette impression, il faut se souvenir que la route qui longe la façade du théâtre a été fort exhaussée, et que si le pallier de l'entrée de l'est est à deux toises au-dessous des maisons modernes, cela tient uniquement à ce que, partout ici, le sol antique est recouvert par douze pieds de décombres et de terre végétale.

Digitized by Google

Néanmoins, il a toujours fallu beaucoup descendre pour arriver de ce pallier de l'entrée de l'est au pied du *pulpitum*, mur qui séparait la scène d'avec l'orchestre.

Ce *pulpitum* avait une ligne droite qui devait répondre par sa hauteur à celle qu'a le *circuit*, autre mur, mais circulaire, qui achève d'envelopper l'orchestre. Ce circuit est haut de douze pieds; il était enseveli sous la terre. Qu'on juge par-là de l'immense déblais qu'il faut continuer, pour enlever, sur une si grande surface, et les deux toises de terre qui recouvraient les murs extérieurs de l'édifice vers l'est, et les deux autres toises de terre qui dérobaient aux regards et l'orchestre et la scène.

Aussi est-on loin d'avoir achevé les déblais : sur les huit loges de la *summa cavea*, partie supérieure du théâtre, il y en a trois qui, avec leurs deux vomitoires, sont restées dans l'état ancien d'ensevelissement.

La *media cavea* qu'on aperçoit au-dessous de la *summa cavea*, ne laisse voir encore que quelques vestiges des plates-formes sur lesquelles reposaient ces siéges dont on désespère de retrouver les assises.

La terrasse, appelée *ima cavea*, a un espalier qui la sépare de la *media cavea*, et qu'on nomme *première précinction*. Cette terrasse devait avoir quatre rangs de siéges. On les retrouve, avec leurs dossiers, jetés confusément dans le fond de *l'orchestre*.

Celui-ci, placé au bas de la terrasse de *l'ima*

Digitized by Google

cavea, dont il est séparé par le mur de *circuit*, a plusieurs singularités; et d'abord sa grandeur : tandis que les trois creux (*cavea*) ne renferment ensemble que dix-huit ares quatre-vingt-un centiares de terrain, l'*orchestre*, à lui seul, a quatre ares cinquante-cinq centiares de surface. Il y a loin de là au petit *orchestre* d'Herculanum. Ensuite, on trouve, au milieu du cercle que surmonte la terrasse de l'*ima cavea*, une loge enfoncée qui, de plain-pied avec l'orchestre, tient tout l'espace de l'*ima cavea*, la scindant en deux parties égales. M. Emmanuel Gaillard contredit l'opinion qui ferait de cette loge un *œdes* ou chapelle; et il y voit un *suggestus* enfoncé. Enfin, pour parvenir à cette loge, il règne, dans l'orchestre, une plate-forme qui devait être pavée en dalle, et qu'on peut supposer avoir été fermée par un treillis, lequel suivait le circuit dans tout son contour. Ce corridor correspondait évidemment avec un autre, mieux marqué, que l'on trouve dans l'arrière-scène.

Mais d'abord occupons-nous de l'avant-scène qui avait pour mur, touchant à l'orchestre, le *pulpitum* dont on n'a découvert qu'un faible reste, et, pour mur de fond, le *frons scenæ*, lequel s'interposait entre l'avant-scène et l'arrière-scène. Ce *frons scenæ* est difficile à reconnaître, tant ses vestiges sont peu apparents. La profondeur de cette avant-scène est faible, dix-sept pieds au plus, c'est-à-dire tout l'espace qu'a ce grand portique dont les longs murs étaient suivis de ceux qu'on a signalés sous les noms

Digitized by Google

de *pulpitum* et de *frons scenæ;* c'était les dix-sept pieds que les acteurs avaient à parcourir en largeur. Mais la longueur de rideau était considérable, puisque la scène semble avoir eu cent quarante pieds d'ouverture, mesure égale à la longueur de l'orchestre; aussi, quoique peu profonde, l'avant-scène avait en surface la moitié de celle de l'orchestre, deux ares trente-quatre centiares.

L'arrière-scène est le lieu que l'on fouille maintenant; l'avant-scène restant encore tout ensevelie.

On remarque que cette arrière-scène, qui a cinquante pieds de profondeur, se compose, à droite et à gauche, d'une cage d'escalier touchant au corridor de pourtour; d'une terrasse, qui est à la hauteur des parties basses de la *media cavea;* d'une seconde terrasse, qui est la continuation de l'*ima cavea*, tellement qu'à l'intérieur, le théâtre semble d'abord de forme ronde; mais une observation plus attentive fait reconnaître que le cercle cesse contre la façade extérieure.

Après cette singulière terrasse qui correspond à l'*ima cavea*, vient un petit corridor d'un mètre de large à peu près, correspondant aussi à ce tour ou corridor de l'orchestre que j'ai dit avoir dû être pavé en dalle; le défaut d'exactitude dans la correspondance provient de ce que le circuit forme un plus grand cercle dans l'orchestre que dans l'arrière-scène. Le corridor longe, dans cette arrière-scène, un bastion irrégulier qui occupe une portion de la partie plane, et en arrière de l'avant-scène. Ce

Digitized by Google

bastion suppose, chose bien digne d'éveiller l'attention de l'observateur, que le *frons scenæ* fut ruiné avant la construction d'un cabinet qui en occupe l'emplacement, et qui fait partie de ce bastion, lequel est bâti en moellon et dans le même goût que les bains.

De ce cabinet, qui fait saillie dans l'avant-scène, devait s'écouler de l'eau par un conduit en plomb. Où allait-elle se perdre? sans doute dans un puits octangulaire trouvé dans l'arrière-scène, à quelques pas de ce cabinet.

Celui-ci tient à un petit chauffoir, placé en avant d'un plus grand, lequel a derrière lui un *præfurnium* très voisin du mur de clôture de l'édifice, mur qui, à l'extérieur, en formait la façade.

On a retiré du puits un morceau de corniche en très beau marbre blanc, veiné de pourpre; les constructeurs de ce puits l'avaient fait entrer dans sa paroi, circonstance du plus haut intérêt, puisqu'elle fait supposer des constructions premières abattues et remplacées par d'autres, ce que déjà avaient semblé dire ce cabinet et ce petit chauffoir dont je viens de parler.

C'est tout près du théâtre romain qu'a été trouvée, en 1823, la statue en bronze doré dont M. Rever a donné la description dans un savant Mémoire publié à cet effet. Cette statue a un peu plus de six pieds de haut. Il lui manque un bras et une jambe; la jambe et le bras qui lui restent ont été séparés du corps par les ouvriers, et rajustés ensuite.

Digitized by Google

Elle est dans un état complet de nudité. Ses cheveux, séparés du front (1), s'enroulent mollement en deux bourrelets qui ceignent les tempes, vont, en descendant, se réunir derrière la tête dans un nœud saillant, et reviennent sur les épaules se diviser en plusieurs mèches, dont quelques-unes tombent au-dessous des clavicules. Des formes pleines, arrondies et coulantes, un embonpoint régulier, une pose aisée, offrent assez bien l'image d'un jeune homme dans l'âge accompli de son adolescence.

De l'autre côté de la route, le voyageur aperçoit des ruines d'un autre caractère et d'un autre âge. Sur un petit coteau contigu au bourg, s'élève le château qui a si souvent reçu le conquérant de l'Angleterre. Son enceinte, assez vaste, est bordée de constructions d'époques diverses. En y entrant, à gauche, on trouve d'abord l'habitation du régisseur; plus loin, dans la même direction, est une magnifique tour ronde, présentant quelque analogie avec celle de Falaise. Comme cette dernière, elle est construite en très-belle pierre dure, et appartient, selon toute apparence, à la même époque, c'est-à-dire au XVe siècle. On y arrive par un pont-levis de trente-trois pieds, sur un fossé très-profond. Elle a cinquante-deux pieds de diamètre; les murs, treize pieds d'épaisseur. Il y a trois étages; les fenêtres

(1) Extrait du registre de la Commission des Antiquités; Rapport de M. Rever.

Digitized by Google

se terminent en ogives pointues. Les arêtes des voûtes présentent d'assez jolis culs-de-lampe. Cette tour était dans le plus bel état de conservation, lorsque, quelques années avant la révolution, la duchesse de Harcourt, devenue propriétaire de l'édifice, en fit enlever la couverture en plomb, ce qui a déjà entraîné la ruine du dernier plancher. En retour d'équerre de cette tour, et un peu plus loin, on trouve les ruines d'une autre tour anguleuse, dont la construction indique le XIIIe ou le XIVe siècle. De là, vers le sud-est, on suit une portion de mur, en dehors duquel est une petite tourelle maintenant convertie en jardin; puis on arrive au grand bâtiment du XIe siècle, qui a certainement fait partie de l'habitation du Conquérant. Mais, hélas! qui reconnaîtrait là le séjour du prince le plus redoutable de son temps! Plus de toits, plus de planchers; des débris et des ruines. Les fougères, les orties, les scolopendres, ont pris possession du palais des rois normands. Allons à Lillebonne, toutefois, puisque ces décombres nous parlent encore de César et de Guillaume; et si de pénibles pensées viennent assiéger nos esprits au souvenir de la splendeur déchue, portons nos regards sur le magnifique aspect de la contrée qui nous entoure (1).

---

(1) Le voyageur ne doit pas oublier d'aller visiter l'église paroissiale de Lillebonne. Ce bourg doit à l'abondance de ses eaux l'établissement de fabriques importantes, construites depuis quelques années. Il renferme 2300 habitans.

Digitized by Google

Ce sont toujours des champs fertiles, une riche vallée, un fleuve majestueux. La nature y est jeune encore, après vingt siècles écoulés : les œuvres du Créateur ne sont point fragiles comme les nôtres.

Tancarville.

Le voyageur qui se trouve à Lillebonne doit aller visiter Tancarville, qui n'en est éloigné que de deux lieues. La position est magnifique; le coup d'œil admirable. De là on aperçoit le bourg de Quillebeuf, qui semble sortir des eaux de la Seine sur la rive gauche. Encore des ruines ! cependant plus de vigie qui fasse entendre son cor du haut de la tour ; plus de ménestrel à la harpe harmonieuse. Les poursuivans d'armes ont été balayés de la terre comme la feuille des vieux tilleuls et des hêtres qui s'élevaient au pied du manoir. Plus d'eau dans les fossés; une herbe épaisse dans les cours; de vastes appartemens délabrés. Et toutefois, quelle magnificence dans ces débris de l'architecture du moyen âge ! A défaut des grandes leçons qu'il aura reçues des monumens de Lillebonne, l'étranger trouvera ici des souvenirs chevaleresques, et il se rappellera ce passage naïf des *Croniques de Normendie* : (1)

---

(1) *Les Croniques de Normendie. Lesquelles ont esté de noueau corrigees à la verité. Esquelles sont contenues les vaillances et proesses des ducz, barōs et seigneurs de la noble duché de Normendie, etc., etc.* — Rouen, Richard Mace, in-4°, goth., sans date.

Digitized by Google

— « Au temps du roy Philippe-le-Bel, après ce que le cheualier au verd lyon eut conquis le roy d'Arragon, il y eut grant discētion entre deux grands barons de Normendie ; c'est assauoir le sire de Harcourt et le chambellan de Tancarville, pour cause d'ung moulin, et à prendre la possession eut grant debat. Le Tort de Harcourt, lui et XL de ses gens armez battit et naura les gens au dict chambellan de Tancarville, et par force il eut la possession du dict moulin. Quant le chambellan de Tancarville sceut que ses gens estoyent villennez, il fit semondre ses hommes et ses amis, et vint arriver a bien III cents hommes arméz à Lyslebonne où estoyent le sire de Harcourt et le Tort son frère. Là vint courir le chambellan qui cria au Seigneur de Harcourt que qui lui ouvriroit le ventre, on y trouveroit une fourche à fyēs. Le sire de Harcourt le desmentit, et là y eut grant assault, car le seigneur de Harcourt yssit aux barrières auec ses gens, et bien se deffendirent ; et eut gens tuéz d'ung costé et d'autre. Le roy ouyt parler de ce descord. Si les enuoya adiourner par messire Enguerran de Margny (Marigny), à comparer devant lui. Or advint que ainsi comme ilz alloient en court, le sire de Harcourt trouua le chambellan qui pissoit, le sire de Harcourt lui courut sus et lui creua ung œil, et puis s'en retourna à ses gens. Quant le chambellan fut guéry, il alla vers le roy, et appela de gage le sire de Harcourt. Monsieur Charles de Valois, le frère du roy, aimoit moult ledict sire de Harcourt, et le plega. Si vint en court

27

Digitized by Google

messire Enguerran de Margny, grant conseiller du roy, qui dist que le sire de Harcourt avait fait trahison. Monsieur Charles dist que non; messire Enguerran de Margny desmentit monsieur Charles, donç apres le comparut si chier, que il en fut pendu, combien qu'il fust preudhomme. La bataille fut adiugée : et vint le sire de Harcourt au champ armé de fleurs de lys, et se combattirent ces deux barons tres fierement. Le roy d'Angleterre et le roy de Navarre, qui là estoyent présens, prierent au roy de France que la bataille cessast, et que dommage serait se deux si vaillans hommes comme ilz estoient, s'entretuoyent. Donc fut crié ho de par le roy de France, et furent tous deux faitz contens, et par les ditz roys fut la paix faicte d'eulx deux. Et fut enuiron l'an MCCC. »

A la hauteur de Bolbec, la route *d'en bas*, que nous avons suivie jusqu'à ce moment, s'embranche avec la route royale, dite d'*en haut*. Nous la prendrons aussi, parce qu'elle nous conduit à l'une des villes les plus intéressantes de ce département.

Bolbec,

A quinze lieues de Rouen, sur la route du Havre.

S'il est peu de villes plus agréables par la beauté des sites qui l'entourent, il en est peu aussi qui offrent plus d'intérêt sous le rapport de l'industrie manufacturière. Intelligens, laborieux, infatigables,

Digitized by Google

ses habitans sont la preuve que le travail est la source de toute prospérité.

La première manufacture où l'on se soit livré à l'impression des étoffes, dans la partie de l'ancienne généralité de Rouen qui compose le département de la Seine-Inférieure, fut créée à Bolbec par un sieur Marsis; mais c'était des serges d'Aumale, et non des toiles de coton, qui sortaient imprimées de ce nouvel établissement. Du reste, l'industrie de Bolbec consistait alors dans la fabrication des frocs, des damassés et des toiles de coton, des mouchoirs de fil teints, etc., etc.

Le 14 juillet 1765, la ville fut réduite en cendres. L'activité, le travail, l'industrie, réparèrent comme par enchantement les désastres de l'incendie; les Bolbécais sortirent victorieux de cette épreuve terrible, et le mot de faillite ne fut pas même prononcé!

Avant l'époque dont je viens de parler, on avait commencé à fabriquer à Bolbec, et cette fabrication peut être considérée comme l'origine de celle des toiles peintes, ces toiles à fond bleu, parsemées de bouquets blancs, et que l'on désigne encore communément par le nom de *réserves*. Voici d'où vient cette dénomination : on *réservait*, au moyen d'un enduit de cire, les places que devaient remplir les bouquets, après quoi la pièce était plongée dans une cuve de teinture bleue (1). Le seul établisse-

(1) Ce procédé est indiqué dans l'*Encyclopédie*, à l'ar-

ment d'où sortaient ces toiles, en 1764, fabriquait à peu près cent vingt pièces par semaine.

Quatre ou cinq ans après l'incendie, la fabrication des toiles dites *réserves* prit de l'extension. On y employait d'abord les toiles confectionnées dans le pays. La chaîne était en fil et la trame en coton. Un peu plus tard, on leur substitua les *guinées* ou toiles de coton en chaîne aussi bien qu'en trame. Nous les tirions d'Angleterre, qui les tirait de l'Inde.

La fabrication des toiles peintes ne remonte guère à plus de cinquante ou cinquante-cinq ans, à Bolbec; et ce ne fut qu'en 1788 qu'elle prit une importance réelle, dans l'établissement formé par MM. Pouchet et Keittinger. Il sortait tous les ans de leurs ateliers six à sept mille pièces imprimées. Depuis, cette branche d'industrie a pris un accroissement immense parmi nous. S'il ne sort point de nos fabriques d'aussi beaux produits, en général, que de celles de Jouy et de Mulhausen, la modération des prix leur permet de soutenir avantageusement la concurrence, et les fait rechercher partout.

L'une des plus heureuses découvertes qui aient eu lieu, c'est l'impression au cylindre. Elle remonte à trente ans environ. Depuis neuf à dix ans, on faisait usage de ce nouveau procédé pour les étoffes à personnages, employées dans l'ameuble-

---

ticle *Toiles peintes qui se fabriquent en Europe*, p. 377; mais ce n'est plus celui qui se pratique aujourd'hui.

ment. MM. Delahays et Villiot, au Mesnil-sous-Lillebonne, et M. Keittinger, à Bolbec, ont fait les premiers essais; beaucoup d'autres manufacturiers les ont imités.

Il existe maintenant soixante-dix imprimeries de toiles peintes sur les différens cours d'eau du département. Les deux établissemens de ce genre les plus remarquables, à Bolbec, sont ceux de MM. Pierre Pouchet et Keittinger. La quantité de leurs produits est immense.

On aura une idée de l'activité de la fabrication dans les cantons de Bolbec et de Lillebonne, quand on saura qu'il s'imprime annuellement, dans les trente-trois fabriques qui s'y trouvent établies, 220,000 à 240,000 pièces, moitié au cylindre et moitié à la planche. Le dixième de chaque espèce s'emploie pour ameublement. Les ouvriers qui établissent ces produits sont au nombre de plus de 1400; la somme des salaires qui leur sont distribués est d'environ 1,200,000 francs.

Les produits des fabriques de Bolbec sont plus nombreux que ceux des fabriques de Rouen. Il ne sort guère de ces dernières que 200,000 pièces par an; mais leurs qualités sont supérieures, et les prix par conséquent plus élevés. La différence est à peu près dans le rapport de 4 à 3. Une seule fabrique de Bolbec, qui est aussi la plus ancienne, maintient ses prix à peu près au niveau de celles de Rouen.

Bolbec et ses environs se recommandent aussi par

Digitized by Google

leurs filatures et leurs fabriques de calicots, percales, mousselines, etc. Leurs produits, comme ceux des manufactures de toiles peintes, ont figuré avec honneur à l'exposition de 1819, où MM. Pouchet, Fauquet, Lemaitre, Keittinger, et plusieurs autres manufacturiers, ont mérité des mentions honorables.

En un mot, on ne saurait donner trop d'éloges aux habitans de Bolbec, pour l'activité qu'ils déploient dans leurs manufactures et leurs fabriques; pour les progrès qu'ils ont fait faire à l'industrie; le bien-être et l'aisance générale qu'ils communiquent à tout ce qui les environne.

Le dernier relevé de la population (en 1820) a donné, pour Bolbec, 6,949 individus, au nombre desquels se trouvent 1306 protestans. Ce culte compte à Rouen 1800 personnes, sur une population d'environ 90,000 ames.

Si nous suivions la route royale, nous n'aurions guère à traverser, pour arriver au Havre, que le village de Saint-Romain-de-Colbosc et la ville d'Harfleur; mais, puisque nous voyageons à pied, nous pouvons nous rapprocher de la Seine, et passer par Oudales, qui possédait des salines au commencement du XI[e] siècle (1). Nous verrons aussi Gonfreville-l'Orcher, où s'élève le château de feu madame la

(1) Une charte de Richard II, insérée au *Neustria pia*, page 215, accorde la dîme des salines d'Oudales *(decimas salinarum de Halvedala)* au monastère de Fécamp.

Digitized by Google

marquise de Nagu, nom cher à la bienfaisance sur les deux rives de la Seine. Situé au haut d'une falaise escarpée, le château d'Orcher s'aperçoit de très loin en mer, et sert de point de reconnaissance aux bâtimens qui veulent jeter l'ancre sur la rade du Havre, en attendant la marée. Au pied de la falaise est une source qu'on a long-temps qualifiée *pétrifiante*. Elle ne pétrifie pas; mais elle encroûte les corps qu'elle touche d'un sédiment marneux qui leur donne l'apparence de la pierre. En filtrant à travers les mousses qui tapissent la falaise, l'eau de cette source dessine des filigranes de la plus grande délicatesse.

Entrons maintenant dans Harfleur.

Harfleur.

C'est le tableau de la grandeur déchue : situé à l'embouchure de la Seine, Harfleur était autrefois ce qu'est aujourd'hui le Havre. Les négocians de Lisbonne (1), tous les Portugais, ceux de Majorque et d'Aragon, affluaient dans ce port, où leurs marchandises n'avaient aucun droit d'entrée à payer. Les commerçans de Castille, ceux de Plaisance et de Lombardie obtinrent par la suite les mêmes privi-

(1) Noël, *Essai sur le département de la Seine-Inférieure.*

Digitized by Google

léges. Entrepôt des richesses de l'étranger, aussi bien que de la navigation d'outre-mer et de la Seine, Harfleur éleva en outre des manufactures de draps qui obtinrent beaucoup de faveur. Le dépôt des salines d'Oudales était sans doute à Harfleur. En donnant à l'abbaye de Fécamp la dîme de ces salines, Richard II lui donna encore, par la même charte (1), six maisons et soixante pesées de sel dans Harfleur. Au commencement du XVI[e] siècle, les bâtimens armés dans le port de cette ville parcouraient encore les mers au delà des tropiques. Presque tous les écrivains rapportent, et j'ai répété autre part cette erreur, que les Anglais avaient ravagé Harfleur en 1346. Froissart dit, en effet (2) : *et tant allèrent* (les Anglais) *qu'ils vindrent à un bon port de mer et une forte ville qu'on clame* HERFLEU, *et les conquirent tantôt; car les bourgeois se rendirent pour doute de mort; mais pour ce ne demoura mie que toute la ville ne fust robée, et prins or et argent, et chers ioyaux;* mais ces détails doivent être rapportés à Barfleur, autrefois ville florissante du Cotentin. Pour s'en convaincre; il suffira de lire la première ligne du chapitre de Froissart : *Quand la nave du roi d'Angleterre eut prins terre en* LA HOGUE (La Hougue-Saint-Vaast), etc. ; et cette autre ligne, à

(1) C'est par erreur que Noël attribue cette charte à Guillaume-le-Conquérant.

(2) *Chronique*, édit. Sauvage, fol. 1559, p. 141—142.

la suite du premier passage que je viens de citer : *et allèrent tant qu'ils vindrent à une bonne ville, grosse et riche, qui s'appelle* CHERBOURG.

La décadence d'Harfleur commence avec le XV[e] siècle. Pris par Henri V, en 1415 ; repris sur lui, en 1435, par *cent quatre* habitans (1), avec l'aide des Cauchois; assiégé de nouveau et réduit, en 1440, par l'armée anglaise, il ne fut rendu à la France qu'en l'année 1449. Accablé déjà sous tant de blessures, Harfleur dut perdre tout espoir de se relever en voyant s'élever à côté de lui ce port rival qui lui-même n'a plus aujourd'hui de rivaux. Les guerres de religion, en 1562, vinrent encore aggraver ses désastres. Déjà la mer avait abandonné ces parages.

Si Harfleur n'est plus une cité remarquable, un grand port maritime, c'est toujours une ville élégante qui se présente avec grâce au fond d'une agréable vallée. Son clocher allongé, de couleur blafarde, se dessine d'une manière pittoresque dans le paysage. Le porche de l'église mérite d'ailleurs qu'on examine de près la délicatesse de ses ornemens, la grâce et la légèreté de ses sculptures.

Puisque le voyageur est si près de Graville *(Gerardi villa)*, il doit aller visiter les ruines de son

(1) Ce fut pour célébrer cette action généreuse qu'on sonna, depuis, tous les jours à Harfleur, *cent quatre* coups de cloche avant la première messe.

Digitized by Google

église. Elle est en croix latine; son architecture est lombarde ; le croisillon septentrional, à l'extérieur, se présente sous un aspect très piquant. La beauté du site invite d'ailleurs à se reposer sur le plateau que couronne cet édifice. Dans le lointain, de vastes forêts ou une mer immense, la Seine qui déroule sa ceinture argentée; sous les yeux même du spectateur, de verts gazons, des bocages fleuris, de frais sentiers; paysage délicieux enfin.... qu'il faut laisser néanmoins pour nous rendre au Havre.

Le Havre.

Ici, point de ruines à décrire, point de regrets à faire entendre. C'est une cité brillante de jeunesse et de vie, théâtre de mouvement et d'activité.

François Ier fonda la ville, l'entoura de murailles, et donna les premiers développemens à sa prospérité maritime. Ce fut en 1533 que l'on construisit au Havre *la Grande-Françoise*, vaisseau de proportions tout-à-fait *brobdingnagdiennes*. Le grand mât avait de cinq à six brasses de tour. Il portait quatre hunes, sur la première desquelles un homme ne paraissait plus avoir que la taille d'un enfant. Il y avait dans ce navire une chapelle où l'on célébrait la messe, une forge, un jeu de paume, un moulin à vent, beaucoup de chambres, et de la place pour deux mille tonneaux. Il arriva, ce qu'on aurait pu prévoir, qu'il fut impossible de remuer ce

Digitized by Google

colosse. On le mit en pièces ; plusieurs maisons furent construites avec ses débris.

En 1544, François Ier équipe une flotte considérable au Havre ; elle. sort l'année suivante, sous les yeux du roi, venu tout exprès pour jouir de ce spectacle, et connaître la ville qu'il avait fondée.

Sous le règne de Henri II, le Havre est pavé, embelli.

Cependant l'importance de cette ville ne fut bien comprise qu'au moment où le prince de Condé, voulant conserver la place aux calvinistes, qui s'en étaient emparés en 1562, en ouvrit le port à l'armée anglaise commandée par le comte de Warwick. Celui-ci prit possession du Havre au nom de sa souveraine Élisabeth.

Maîtres de la ville, les Anglais l'eussent été bientôt de tout le cours de la Seine. Charles IX sentit la nécessité de les en déloger. Elle fut, en effet, reprise l'année suivante.

Plus tard, sous Louis XIII, le cardinal de Richelieu, nommé gouverneur du Havre, y établit une fonderie de canons, fit élever la *citadelle* (1), et construire le *bassin du roi*.

---

(1) Ce fut dans cette citadelle que Mazarin, successeur de Richelieu, fit enfermer, par la suite, les princes de Condé, de Conti et de Longueville, coupables d'avoir formé des projets contraires aux intérêts de l'État. La citadelle a été démolie en 1784.

Digitized by Google

Louis XIV monte sur le trône ; Colbert paraît au ministère : le Havre va devenir le premier port maritime de France. Quelques expéditions heureuses au Canada et sur les côtes occidentales d'Afrique préludèrent à des expéditions plus fructueuses encore (1). Les fourrures de l'Acadie, les riches et précieuses pelleteries du Canada et de tout le nord de l'Amérique, abondèrent dans son port. La gomme, le morfil, entrèrent pour une quantité considérable dans les matières d'échange et de commerce. Jusqu'en 1720, le Havre fut un des ports principaux où les compagnies des Indes orientales et occidentales faisaient leurs armemens, des bâtimens de commerce étant expédiés directement pour la mer du Sud et d'autres parties du monde. La journée de la Hogue et le bombardement de 1694 n'interrompirent que faiblement le commerce du Havre. Depuis, il reçut de plus grands accroissemens encore. La prospérité naissante des colonies de l'Amérique, l'état de splendeur où parvinrent en peu de temps Saint-Domingue, la Martinique et la Guadeloupe, influèrent considérablement sur le Havre, qui put étendre sa navigation de long cours et de grand cabotage. Les coutils, les toiles damassées de Caux, les étoffes de laine et de soie d'Amiens, de Reims, de Lyon et de Tours, furent l'objet des premières

(2) Noël, *Essai sur le département de la Seine-Inférieure.*

Digitized by Google

spéculations ; les colonies en recevaient d'immenses pacotilles.

En échange des produits de ses manufactures, la France voit arriver des îles d'Amérique dans le port du Havre, le café, le sucre, l'indigo, le coton, le cacao, les bois de teinture et de marqueterie, et autres productions du sol des îles françaises. Le Havre expédie une partie de ses échanges avec l'Amérique, dans les ports de la Baltique et de la mer du Nord, principalement à Dantzick et à Hambourg ; le reste est consommé en France. C'est par le Havre que les ports d'Alicante, de Carthagène, de Cadix, de Bilbao et de Malaga nous envoient les soudes, les vins, les laines et les huiles de l'Espagne ; par le Havre que Lisbonne nous expédie les cuirs secs du Brésil, les oranges et les citrons du Portugal, les laines de l'Algarve ; par le Havre que Boston, Philadelphie, Baltimore, New-Yorck, Charleston et la Nouvelle-Orléans nous adressent leurs bois, le tabac, le riz, les huiles de poisson et les cotons ; par le Havre que nous recevons, des ports de Norwége, de Danemarck, de Hollande, de Prusse et de Russie, les bois de mâture, les planches de sapin du Nord, les madriers, les brais, les goudrons, les poissons secs et salés, etc. Sans parler des anciennes maisons de commerce établies au Havre, on y compte beaucoup de maisons de Paris, de Rouen, de Bordeaux, de Nantes, et de plusieurs autres villes du royaume. On y connaît, en outre, plus de trente maisons suisses, an-

Digitized by Google

glaises, américaines, portugaises et allemandes. Le Havre, en un mot, est un marché commun à toutes les nations, l'entrepôt de toutes leurs richesses, le centre presque général de toutes leurs opérations. La distance de Rouen au Havre est de vingt lieues.

Ce fut surtout pendant l'intervalle de paix qui suivit la guerre d'Amérique, après qu'il se fut établi des relations directes entre la France et les États de l'Union, que la prospérité du Havre se développa rapidement (1). L'accroissement de population qui en fut la conséquence immédiate obligea le gouvernement de remplacer les anciens murs par une nouvelle enceinte, qui tripla l'étendue comprise dans la première.

On ne tarda pas à sentir combien il importait de favoriser cet état de choses; soin d'autant plus nécessaire, que le port du Havre, comme tous ceux de l'Océan, est exposé au retour périodique des marées, et que l'on ne peut remédier que par des ouvrages dispendieux aux inconvéniens résultant de ce phénomène inconnu dans les ports de la Méditerranée. Divers projets furent proposés pour remplir ces vues. Aucun n'avait encore été arrêté, quand Louis XVI vint visiter le Havre, en 1786. Mais alors furent posées les bases du plan général dont

(1) *Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure*, pour l'année 1823. — Rouen, Frère, 2 vol. in-8.

Digitized by Google

l'exécution commença, dès l'année suivante, par la création d'un vaste et superbe bassin, à la suite de celui qui existait déjà. Les guerres de la révolution interrompirent ces travaux ; on les reprit à différentes époques, en les dirigeant toujours conformément au plan de 1787. Un troisième bassin fut ouvert et achevé en partie ; vers la fin de 1800, son écluse de navigation et deux écluses latérales ayant été construites, il pouvait recevoir deux frégates.

Tel était l'état des choses en 1817. Le conseil général du département sollicita des mesures pour arriver, dans un court intervalle de temps, à la complète exécution d'un plan dont on avait, depuis un grand nombre d'années, apprécié les avantages. Deux projets furent soumis au gouvernement. L'un avait pour objet l'achèvement de tous les travaux, sans exception, dont se composait le plan de 1787 ; l'autre ne s'étendait qu'aux travaux urgens, indispensables, dont la dépense était évaluée à trois millions. Ils comprenaient :

Les déblais du poulier nord-ouest ;

L'achèvement du bassin de la Barre, et le curage de la partie de ce bassin déjà accessible aux navires ;

L'achèvement du bassin du Commerce ;

L'achèvement des bajoyères de l'écluse du bassin du Commerce, du côté du bassin du Roi, y compris les murs en retour.

Ce dernier projet fut adopté. Il a reçu aujourd'hui son exécution complète.

Digitized by Google

Le Havre possède deux églises, *Notre-Dame* et *Saint-François*. En 1554, l'église de Notre-Dame n'était encore qu'une petite chapelle couverte en chaume, où la mer entrait à chaque marée. Pour remédier à cet inconvénient, on haussa d'abord les quais, puis, en 1574, on jeta les fondemens de l'édifice actuel, qui ne fut achevé qu'en 1636. Le jeu d'orgue a été donné par le cardinal de Richelieu : c'est une pièce fort estimée, mais à peu près la seule, dans cette église, qui mérite de fixer particulièrement l'attention.

Après la Bibliothéque publique de Rouen, celle du Havre est la plus importante du département. Elle se compose de douze à quinze mille volumes, parmi lesquels se trouvent plusieurs manuscrits précieux du moyen âge. Les livres sont répartis dans trois salles et un cabinet au rez-de-chaussée du Palais de Justice. L'administration municipale fait des sacrifices annuels pour la conservation et l'augmentation de ce dépôt.

La salle de spectacle est un édifice tout moderne et fort remarquable. Situé dans le point de vue le plus pittoresque, dit un observateur judicieux cité par M. Morlent (1), c'est sans contredit le théâtre de France le plus majestueusement placé, puisque des marches de son péristyle et des fenêtres de son

(1) Dans son utile ouvrage intitulé : *le Havre ancien et moderne*, 2 vol. in-12. — Havre, Chapelle, 1825.

Digitized by Google

foyer on découvre un bassin de plus de six cents mètres de longueur, couvert de navires, et terminé par un arc de triomphe qui offre la plus heureuse perspective; tandis que, des ouvertures latérales, on voit se dessiner un riant paysage en forme d'amphithéâtre.

La température du Havre est sujette à des variations brusques, fréquentes et très sensibles. « On peut assurer, dit l'abbé Dicquemarre (1), qu'au Havre, le thermomètre fait peut-être plus de che-

---

(1) Cet infatigable naturaliste, né au Havre, fit constamment son étude des insectes, des plantes, fucus, algues, et autres productions marines que lui offraient les bords de la Manche. On connaît ses expériences *sur les anémones de mer*, que la Société royale de Londres a fait traduire en anglais; ses remarques sur les *reproductions animales*, et beaucoup d'autres écrits, qui placent leur auteur au rang des savans les plus recommandables. L'abbé Dicquemarre avait donné l'idée de former, au pied des falaises, du côté de la Hève, une sorte de ménagerie d'animaux marins et de productions végéto-animales aquatiles de la Manche. La science ichtyologique eût beaucoup gagné, sans doute, à l'exécution de ce projet; mais était-il exécutable?

La bibliothèque publique de Rouen possède les manuscrits de l'abbé Dicquemarre. Ils ont été légués à cet établissement par mademoiselle Le Masson le Golft, élève de ce savant naturaliste.

Le Havre est aussi la patrie de Bernardin de Saint-Pierre. On voit sa maison rue de la Corderie, quartier Notre-Dame.

Digitized by Google

min en quelques heures, qu'à Paris en quelques mois, en sorte que la fourrure doit toujours être à côté du volant de taffetas... L'air, quoique dur et vif, est cependant frais, souvent renouvelé, et conséquemment fort sain. En un mot, pour le comparer à celui de Paris, je sentais, dans cette grande ville, *que la moitié de mon poumon ne me servait pas*. »

Le dernier recensement de la population a donné, pour le Havre, en 1820, 20,768 habitans, dont 900 professent le culte protestant. On compte dans la ville 5,868 maisons, 3 bassins, 67 rues, 7 quais, 5 places publiques, 3 boulevards et 20 fontaines.

RETOUR A ROUEN.

J'AI conduit le voyageur au Havre par la route de terre, et il a parcouru, depuis Saint-Georges, les endroits les plus remarquables de la rive droite de la Seine. Il suffira maintenant que je le ramène à Rouen par eau, et que j'appelle son attention sur les points les plus intéressans de la rive gauche. Ne devant pas rencontrer, de ce côté, cette foule de souvenirs qui animent la rive opposée, la traversée sera courte. Plaçons-nous donc dans l'un des *steam boats* ou bateaux à vapeur qui nous attendent.

Tout près d'Honfleur, sur la falaise la plus élevée, nous apercevons une chapelle dédiée *à Marie*. Si le

Digitized by Google

patron du *steam boat* a conservé l'antique usage, il se placera sur l'amont, ôtera le premier son chapeau, et invitera les passagers à se recommander à *Notre-Dame-de-Grâce*. Le naufrage d'un paquebot en cet endroit a donné lieu, dit-on, à cette coutume religieuse. Le tableau que présente alors le paquebot est à la fois solennel et touchant. A peine le pilote a parlé, que les conversations s'arrêtent: tout le monde se découvre; un silence profond s'établit; on n'entend plus, pendant quelques instans, que le bruissement des vagues et le murmure de la prière. Notre-Dame-de-Grâce était autrefois desservie par des Capucins qui avaient là un petit hospice. Du massif d'arbres qui protège la chapelle, on découvre le château d'Orcher, Harfleur, le Havre, une immense étendue de mer, six lieues du cours de la Seine, et tous les bâtimens qui descendent ou remontent le fleuve.

Nous sommes en vue d'Honfleur, ville ancienne, autrefois fortifiée, riche et commerçante, maintenant démantelée, pauvre et presque inactive. Le petit cabotage est à peu près tout ce qui lui reste de sa prospérité maritime. Le Havre a tout envahi. On ne trouve plus guère aujourd'hui à Honfleur que de bonnes gens et d'excellens melons.

A une lieue et demie de Honfleur est le village de *Grestain*. Saluons la place où fut l'abbaye. Là, au pied de la montagne, tout près d'un ruisseau qui baignait les murs du monastère, fut inhumée cette Harlette qui dota la Normandie du plus glorieux de

Digitized by Google

ses ducs, l'Angleterre du premier de ses rois normands. Charles VII venait de Jumiéges et se rendait au siége de Honfleur, quand il passa une nuit sous les voûtes de l'abbaye de Grestain. N'est-ce pas une singularité remarquable de retrouver vis-à-vis l'une de l'autre, pour ainsi dire, sur les deux rives opposées de la Seine, l'amie de Charles et celle de Robert? Salut, Harlette! ton fils donna l'Angleterre aux Normands : salut, Agnès! tu rendis la France aux Français. Et nous avons brisé vos tombeaux! et nous avons jeté vos cendres aux vents!

Doublons la *pointe de la Roque;* évitons, s'il se peut, les écueils mobiles qui nous attendent à la passe de Quillebeuf, et jetons de loin, cependant, un coup d'œil sur ce bourg, autrefois ville fortifiée. Henri IV attachait de l'importance à cette position; il y fit faire des travaux considérables. Quillebeuf changea même quelque temps son nom pour celui de *Henriqueville;* mais ici, comme au Havre, l'ancienne dénomination a prévalu. Deux ans après la mort de Henri IV, la reine Marie de Médicis fit raser les fortifications de Quillebeuf. En 1616, le maréchal d'Ancre commençait à les relever : le parlement réclama; tout ce qui avait été fait fut démoli en 1622.

Les dangers de la navigation de la Seine exigent rigoureusement le secours de pilotes qui connaissent les rochers et les bancs fixes, et qui observent sans cesse les variations des sables mobiles et des courans. Les pilotes établis à Quillebeuf conduisent les

Digitized by Google

navires du Havre et de Honfleur à Villequier, et réciproquement.

« Les Quillebois, dit Le Pecq de la Clôture, se regardent à peu près comme une grande famille. Le lien conjugal est en grande vénération parmi eux, et fait la félicité des ménages. On assure que, de l'instant qu'un garçon a fait choix d'une fille, elle se tient comme certaine d'être sa femme, et que, de ce moment, elle prend soin du ménage du garçon; l'usage le permet ainsi. Celui des deux futurs qui manquerait à sa parole, serait déshonoré aux yeux de ses compatriotes. »

Le passage de Quillebeuf une fois franchi, la navigation de la Seine jusqu'à Rouen n'offre plus de dangers; et nous pouvons nous abandonner sans réserve au plaisir qui naît de l'aspect des plus gracieux paysages. C'est ainsi que nous passons en revue, pour ainsi dire, le joli village de Vieux-Port, l'immense forêt de Brotonne, à l'extrémité de laquelle, vers le bord du fleuve, nous apercevons Vatteville. Près de cette dernière commune, les rois mérovingiens avaient un palais, dont il ne serait peut-être pas impossible de retrouver l'emplacement et les ruines. Vient ensuite le parc de *la Mailleraye*, séjour charmant, délicieux, véritable Éden. Parcourez ces jardins, visitez ces bosquets, égarez-vous sous ces ombrages. Naguère encore vous demandiez aux gens du pays à qui appartenait ce lieu de délices, ils vous répondaient seulement : *à Madame*, moins connue encore par son nom que par ses bienfaits.

Digitized by Google

Je ne veux pas non plus lui donner ici d'autre titre que celui de *Madame*, puisqu'il est consacré par la reconnaissance. Souvenez-vous, cependant, que j'ai décliné ses qualités et son nom, en parlant du château d'Orcher, situé dans le voisinage de Harfleur, sur la rive droite de la Seine.

Après avoir dépassé Guerbaville, Heurtauville, dépendance de Jumiéges, et connu par ses tourbières, parcourons d'un coup d'œil les coteaux au sommet desquels s'élève l'élégant château du *Landin* ; doublons cette pointe que forme ici la presqu'île où sont nos chers débris de Jumiéges ; mesurons du regard la forêt de Mauny ; mettons pied à terre, si telle est notre fantaisie, et entrons dans les carrières de *Caumont*. Il en est une surtout qui mérite d'être examinée ; c'est la carrière *Jacqueline*. On trouvera dans ces vastes souterrains des pétrifications, des cristallisations singulières, des stalactites et des incrustations d'une forme bizarre et curieuse. Ces carrières produisent, en général, de belles pierres blanches, d'un grain assez fin, et difficiles à travailler.

Nous arrivons à *la Bouille*, gros village à quatre lieues de Rouen. C'est en quelque sorte la clef du Roumois. Cinq bateaux font journellement le trajet de la Bouille à Rouen, et de Rouen à la Bouille. L'établissement de ces coches date de 1645.

Tout près de là, sur la cîme d'une haute montagne qui domine le village de Moulineaux, était le château que j'appellerai ici, comme tout le monde,

Digitized by Google

château de Robert-le-Diable. Je me crois obligé néanmoins, en conscience, d'informer l'étranger que ce nom a pour origine une fable dont nos anciens chroniqueurs ont jugé à propos *d'embellir* leurs récits. Selon eux, un prétendu Robert, fils d'un prétendu Aubert, premier duc de Normandie, fut surnommé *le Diable, pour les grans cruaultés* et *mauvaisetiés dont il fut plain* (1) Tout jeune, il battait ses camarades d'école, et tua son maître d'un coup de couteau. Plus tard, il vint tout armé *à un reclusage à une lyeue près de Rouen, où il y avoit femmes qui vivoyent religieusement. Robert entra dedans, et fist venir deuant luy toutes les religieuses, et print laquelle qu'il lui pleut à force, et l'emmena au boys et la vyolla, et depuis lui trancha les mammelles*. (2)

Ces hauts faits se seraient passés au temps du roi Pepin, vers le milieu du VII[e] siècle. Trois cents ans plus tard, environ, notre duc Robert-le-Magnifique, père du Conquérant, porta la peine de l'imagination des romanciers, et fut surnommé *Robert-le-Diable*, quoiqu'il *fût benin et doux à ses amis*, selon le bon curé de Maneval (3). De tout ce qui vient d'être dit, concluons qu'il n'a jamais existé de duc Aubert,

---

(1) *Croniques de Normendie.*

(2) *Idem.*

(3) *Histoire générale de Normandie.* Rouen, 1631, in-fol.

ni de *Robert-le-Diable ;* que l'origine du château de Moulineaux est inconnue, et qu'elle le sera probablement toujours. Ce qu'on sait de positif, et nos renseignemens ne vont pas plus loin, c'est que Jean-sans-Terre le fit démolir à l'époque où Philippe-Auguste réunissait la Normandie à la France (1). Quelques boulets de canon trouvés dans les ruines ne prouvent point du tout, comme on l'a répété après Noël de la Morinière, que le fort ait été remis en état de défense pendant les guerres de religion ; il suffirait, pour cela, qu'un canon eût été pointé sur ces hauteurs. J'invite néanmoins le voyageur à gravir cette montagne : s'il ne trouve pas de grands souvenirs dans les débris du château de Robert-le-Diable, il découvrira, de cette position élevée, un point de vue magnifique. L'aspect de la nature dans tous ses charmes le consolera facilement de l'obscurité des traditions parfois incertaines et souvent pénibles du passé.

Les tours et les clochers de Rouen commencent à se montrer à l'horizon ; nous allons bientôt revoir la cité de Raoul. Nous ferons le reste du trajet entre deux rangées de jolis villages qui bordent les deux rives de la Seine. Déjà nous avons dépassé

---

(1) Selon Guillaume-le-Breton, dans sa *Philippide*, chant VI[e], ce fut de Moulineaux que partit une nuit Jean-sans-Terre, pour venir assassiner son neveu Arthur, dans la tour de Rouen.

Digitized by Google

Sahurs (1), situé au centre de cette grande courbure circulaire qui englobe la forêt de Roumare, à droite du fleuve. Viennent ensuite, sur la même rive, Soquence, Hautot (2), la commanderie Saint-Vaubourg, le Val-de-la-Haye, Dieppedalle et Croisset. C'est au Val-de-la-Haye que commence la chaîne de montagnes qui se termine par celle de Canteleu, dont j'ai parlé *en partant* pour le Havre. Sur le haut de cette dernière éminence, vous apercevez la superbe terrasse du château, propriété de MM. Élie Lefebure. Bâti au commencement du règne de Louis XIV, par M. Langlois de Colmoulin, beau-frère de Mme de Motteville, auteur des *Mémoires sur Anne d'Autriche*, ce château était plus grand qu'on ne le voit maintenant. En 1780, on a démoli deux gros pavillons et les combles, décorés dans le goût du temps, mais fort dégradés. L'architecture de la partie des bâtimens conservés a été respectée. L'intérieur est orné, par le bon goût des propriétaires, d'objets d'arts extrêmement remarquables, parmi lesquels il faut distinguer un portrait de Louis XVI, fort ressemblant, et peint, en 1787, d'après nature, par feu notre compatriote Le Monnier. L'entrée du salon est tout-à-fait magique; trois fenêtres offrent subi-

(1) Le château appartient à M. de Trémauville.

(2) M. Le Couteulx-Désobry fit construire le château qu'on aperçoit à mi-côte, et qui est maintenant la propriété de M. Lezurier de la Martel.

Digitized by Google

tement trois dioramas, dont la magnificence échappe à toutes les descriptions qu'on en voudrait faire.

Les jardins sont dessinés par l'un des propriétaires actuels, à l'exception du parterre et de la terrasse, ouvrages du célèbre Lenôtre.

De la hauteur imposante de cette terrasse, l'œil contemple avec ravissement toutes les beautés de la nature, groupées dans cet immense et admirable tableau : un beau fleuve orné d'îles charmantes, bordé d'immenses prairies, de villages rians, de rochers pittoresques, et sillonné par une multitude de navires ; une ville de cent mille ames, avec ses hauts clochers gothiques ; la culture la plus variée dans la plaine et sur les côteaux qui l'entourent ; et partout une richesse de couleurs, une harmonie de masses, qui semblent une combinaison de l'art plus encore qu'un effet de la nature. Joignez-y la noble élégance du château et de ses dépendances ; les majestueuses futaies qui l'entourent, la richesse des premiers plans, et vous n'aurez qu'une imparfaite idée de ce site admirable, si vous n'avez observé ses magnifiques effets de lumière à toutes les variations de l'atmosphère, et surtout à l'approche des orages ; si, du haut des tours de la terrasse, jouissant exclusivement du soleil, et comme planant sur la région des nuages, vous n'avez vu les brouillards roulant à vos pieds, s'abaisser, se dissiper par degrés, et laisser enfin paraître à nos regards la riche contrée qu'ils lui avaient dérobée. L'escalier du château est orné d'un très bel Apollon du Belvédère. Il faut l'observer vers sept

Digitized by Google

heures et demie du soir, du 10 juin au 20 juillet. Il se trouve, alors, si vivement éclairé par le soleil couchant, qu'il redevient, pour un moment, le dieu de la lumière, tel que le peint l'antiquité payenne. Quelques minutes après, ce n'est plus qu'un chef-d'œuvre de sculpture.

Toutes ces beautés sont en quelque sorte un domaine public, grâce à l'extrême complaisance des propriétaires; étrangers, nationaux, s'ils sont amis des arts et de la nature, peuvent compter, de la part de MM. Elie Lefebure, sur un accueil plein de politesse et d'urbanité.

En arrivant à Croisset, la chaîne de montagnes commence à s'éloigner de la Seine, pour faire place aux prairies de *Bapaume*, où serpente, d'une manière si pittoresque, le charmant ruisseau de ce nom.

Sur la rive gauche du fleuve, après le village de Moulineaux, nous avons passé devant le grand et le petit Couronne, derrière lesquels se déploie la vaste forêt de Rouvray, où les druides ont laissé des traces de leur séjour. Nous voici bientôt en face des deux Quevilly, et il faut jeter l'ancre en cet endroit, au moins pour quelques instans.

Les deux Quevilly.

Prieuré de Saint-Julien.

Pour se livrer plus commodément à la chasse (1),

(1) *Extrait du registre des procès-verbaux de la com-*

Digitized by Google

leur exercice de prédilection, nos premiers ducs avaient établi, dans la forêt de Rouvray, des enceintes de palissades, formées de pieux fichés en terre, entrelacés et *chevillés* ensemble. De cette circonstance provient, dit-on, le nom des deux *Quevilly*. Ce nom est d'ailleurs fort ancien, et Dudon de Saint-Quentin, qui écrivait à la fin du Xe siècle, dit qu'il existait déjà, tel qu'il est aujourd'hui, trente ans après la prise de possession de la Normandie par Rollon. Guillaume-le-Bâtard, non moins connu sous le nom de Conquérant, était dans son parc de Rouvray, au moment où un *varlet* vint lui annoncer que le roi Édouard était mort, et que Harold s'était fait couronner roi d'Angleterre. Dès 1160, Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, avait construit un parc et une maison royale près l'enceinte de pieux de Quevilly. Trente-trois ans plus tard, il disposa de cette maison en faveur d'une communauté de lépreuses. La nouvelle léproserie porta successivement les noms de Notre-Dame et de Saint-Julien, ses patrons; de Salle au Roi, à cause de son origine; de Salle aux *Puelles* ou aux *Pucelles*, à cause de sa destination. Il est à remarquer que les lépreuses roturières n'étaient point admises dans cette maison.

Réuni, en 1366, par Charles V, au prieuré de la Madeleine de Rouen; cédé, en 1600, aux religieux de

---

mission des Antiquités de Rouen. — Mémoire de M. A. Le Prevost.

Digitized by Google

la Trinité du Mont Sainte-Catherine, Saint-Julien fut habité, en 1667, par les Chartreux, qui agrandirent leur enclos, élevèrent une nouvelle église (1), et firent abattre, au commencement de la révolution, les bâtimens de l'ancienne léproserie, sauf l'église, qui demeura intacte.

Cette église est du XII[e] siècle. Une abside semi-circulaire en forme le chevet. C'est encore le zigzag du XI[e] siècle qui décore l'intérieur de l'édifice. Étendu, néanmoins, en rubans légers sur une file non interrompue d'arcades, il en dissimule la monotonie sous ses renflemens alternatifs. La muraille extérieure est couronnée par de bizarres corbeaux; mais un cordon gracieux règne au-dessus des fenêtres, et les embrasse dans ses contours arrondis. L'église de Saint-Julien offre encore cette particularité, que son abside, semi-circulaire, moins large que le corps de l'édifice, a aussi une toiture moins élevée, et indépendante de la toiture générale. L'église de Saint-Julien mérite toute l'attention des amis des arts et de l'archéologie. C'était, il y a peu de temps encore, le plus intéressant et le mieux conservé des monumens de l'architecture à plein ceintre, de la banlieue de Rouen. Il n'est malheureusement plus reconnaissable aujourd'hui.

---

(1) Cette église a été détruite au commencement de la révolution. Elle était achevée depuis peu d'années. Le cloître des religieux était orné de très beaux vitraux.

Digitized by Google

Les protestans obtinrent, le 27 août 1599, la permission d'établir un prêche à Dieppedalle. Il fut depuis transféré au Grand-Quevilly, à cause de l'incommodité du lieu, par un autre arrêt de Henri IV, en date du 2 novembre de la même année. Une ordonnance des commissaires envoyés dans les provinces, à la fin de l'année 1611, confirma les protestans dans leurs possessions. Cette ordonnance leur permettait même de transférer leur exercice au Bois-Guillaume, en cas d'hostilité, d'inondation, de peste, et d'autres empêchemens. Le temple de Quevilly pouvait contenir jusqu'à 10,700 personnes, et passait pour un chef-d'œuvre d'architecture. Il fut fermé le 3 janvier 1685 et rasé au mois de juillet suivant, avant la révocation de l'édit de Nantes. Les protestans se réunissent aujourd'hui dans l'ancienne église Saint-Éloi. (*Voyez* l'article de cette église, page 109.)

Un volume, devenu assez rare, et intitulé *Histoire de la persécution faite à l'Église de Rouen, sur la fin du dernier siècle*, Rotterdam, 1704, in-12 (1), contient deux planches relatives au temple protestant de Quevilly. La première en donne l'élévation et le profil; la seconde, le plan au rez-de-chaussée.

En 1654, la terre du Grand-Quevilly fut érigée en marquisat, en faveur de Pierre de Bec-de-Lièvre, premier président à la cour des aides de Normandie,

---

(1) Ce volume est attribué à Legendre.

Digitized by Google

et quadrisaïeul de madame la princesse de Montmorency, qui la possède aujourd'hui.

VOYAGE D'ELBEUF.

Nous sommes trop près des limites du département pour ne pas achever l'examen des rives de la Seine. Le trajet est si court, les moyens de l'effectuer si faciles, l'aspect des lieux si aimable, qu'il n'y a pas à balancer. Une foule de petites barques nous attendent au cours de la Reine; nous avons à choisir entre les bateaux du *Port-Saint-Ouen*, de *Tourville*, d'*Oissel*, d'*Orival* et d'*Elbeuf*. Un autre bateau à vapeur se trouve même ici à notre disposition; prenons-y place et partons.

De ce côté du pont, et jusqu'à la hauteur d'Orival, le paysage offre en général plus de simplicité, plus de naïveté, si je puis le dire; la nature s'y montre parée, mais en *bergère au plus beau jour de fête*. Çà et là seulement, elle reproduit quelques-unes de ces grandes beautés, de ces majestueuses proportions que vous admiriez tout à l'heure vers l'embouchure de la Seine : telles sont les hauteurs de Bonsecours; telles sont les hauteurs de Belbeuf, couronnées de nobles plantations, au milieu desquelles se prolonge l'immense avenue dont nous voyons une extrémité du point où nous sommes.

Digitized by Google

Sur la rive droite du fleuve, une chaîne de collines forme d'agréables ondulations jusque vis-à-vis d'Oissel. Entre deux éminences, vous apercevez quelquefois un vallon verdoyant, occupé par quelques maisonnettes qu'ombragent des peupliers; quelquefois, mais rarement, c'est un ravin escarpé, offrant un sol pierreux, déchiré, couleur de feu. Au pied de ces montagnes se prolongent, sur une même ligne, Eauplet et la Mi-Voye, avec leurs élégans pavillons, dont quelques-uns sont des châteaux en miniature; la Poterie, où est une fabrique de savon; Saint-Adrien, niché avec sa petite église dans les roches qui le dominent. Blanches d'abord, ces roches prennent bientôt une teinte d'un vert brun, qui rend plus sensible la transition formée par les côtes du Port-Saint-Ouen et des Authieux, dont la végétation est aussi vigoureuse que la verdure en est éclatante. De ce point, vous apercevez, à votre droite, le clocher svelte, effilé, mais élégant du bourg d'Oissel.

Avant d'arriver à cette *latitude*, nous avons dû également observer la rive gauche de la Seine. Là, jusqu'à Oissel, point de montagnes, mais de vastes prairies, à l'extrémité desquelles se groupent Sotteville, renommé pour ses crêmes, que toutes les laitières, assure-t-on, ont tenté vainement de reproduire autre part; Quatremares, hameau solitaire où le silence n'est jamais interrompu que par la voix du jeune pâtre qui rappelle son troupeau, ou les accens plus mâles du laboureur qui

Digitized by Google

gourmande son atelage; Saint-Étienne-du-Rouvray, caché d'abord derrière de grands massifs d'arbres, mais qui se démasque bientôt dans toute sa *longueur*. Derrière ce village est l'épaisse forêt qui lui a donné son nom, et dont j'ai parlé à l'article de Quevilly. Vient ensuite Oissel, où j'ai interrompu la description.

Ici, la scène change de face. Les coteaux de la rive droite font place aux vallées; les vallées de la rive gauche font place aux coteaux.

Jusqu'en 1791, environ, Oissel eut des vignobles; et le vin qu'on en tirait n'était pas *trop mauvais*. On n'en récolte plus aujourd'hui. Ne cherchons pas non plus, dans ces parages, l'*île d'Oissel* où les Normands se fortifièrent au IXe siècle. Il est à peu près démontré qu'elle était aux environs de Paris.

Depuis Rouen jusqu'à Oissel, la Seine est parsemée d'une infinité de petites îles plantées de saules et de peupliers, qui contribuent admirablement au charme du paysage; mais quand vous avez dépassé l'île Saint-Martin, qui touche presque au rivage du bourg, vous vous trouvez tout à coup, et comme par enchantement, engagé au milieu de trois ou quatre autres îles tellement disposées, qu'il vous semble entrer dans un salon magique, dont les lambris sont de feuillage, le plafond d'azur, et le parquet de cristal. Assurément le bateau à vapeur court trop vite en cet endroit.

A peine avez-vous dépassé la rive d'Oissel, les rians jardins qui la bordent, le château majestueux

Digitized by Google

situé à l'extrémité supérieure d'un amphithéâtre formé par plusieurs terrasses, un tableau tout différent va frapper vos regards. Semblable à une sentinelle avancée, un gros quartier de rocher, séparé de la côte dont sans doute il faisait autrefois partie, se dresse comme une tour, et annonce les *roches d'Orival*. Elles règnent sur une espace d'environ une lieue. Leurs faces grisâtres, blafardes, ou noircies par le temps; la végétation douteuse qui couvre leurs flancs arides; les affaissemens et renflemens alternatifs de ces côtes, qui les font ressembler à un long cimetière où sont alignés des sépulcres de géans : tout inspire, au premier abord, je ne sais quel sentiment de tristesse et d'effroi qu'il est impossible de rendre, qu'il est d'ailleurs impossible d'éviter. Au pied de ces montagnes menaçantes, s'élèvent çà et là de frêles maisonnettes. Que la moindre partie du rocher se détache de la cime, elles vont être réduites en poussière. On y dort cependant! Gravissons nous-mêmes, jusqu'à mi-côte, le sentier rapide qui conduit à la petite église d'*Orival*. Sur un étroit plateau, ombragé de noyers (1) aux rameaux immenses, se cache la modeste chapelle des chrétiens. Dans un espace où nous verrions aujourd'hui à peine assez de place

(1) Tout le monde connaît les *noix d'Orival*. Il paraît cependant qu'on en récolte un peu moins qu'autrefois, un assez grand nombre de noyers ayant été abattus pour être convertis en *sabots*.

Digitized by Google

pour un salon, on a trouvé le moyen de construire une chapelle, un chœur et deux collatéraux. Le petit temple, sans doute, ne suffisait pas au nombre des fidèles; il fallut agrandir l'*édifice*: on l'a fait.... en creusant dans les entrailles du rocher. J'ai remarqué de grandes crevasses à ce terrible plafond que rien ne soutient, que rien n'empêche de s'écrouler, en écrasant tout sous son poids.

Elbeuf, qui touche à Orival, doit être classé parmi les villes les plus importantes du département, et mérite un article spécial.

Elbeuf.

Il est situé rur la rive gauche de la Seine, au pied de plusieurs collines boisées. Deux rues principales le traversent en forme de croix. A l'extrémité de la grande rue, vers *Caudebec*, est un calvaire sous un péristyle. Le relevé de sa population, en 1820, a donné 9,090 habitans, dont 15 seulement professant la religion réformée.

La terre d'Elbeuf faisait anciennement partie de la baronie de *Harcourt*. En 1338, elle fut érigée en comté, puis en marquisat, puis enfin, en duché-pairie, par lettres-patentes du mois de novembre 1581.

Elbeuf est aujourd'hui une ville florissante, grâce à l'industrie, à l'activité de ses habitans. Héritière des manufactures de Dieppe, de Montivilliers et de Harfleur, elle s'est encore emparée,

pour ainsi dire, d'une partie des nombreux établissemens de teintureries en laine que Rouen, jusqu'alors, avait été en possession d'exploiter.

On teint 1° en laine; 2° en fil; 3° en pièce, avant l'opération du foulon; 4° en pièce, après cette opération. Les draps fabriqués avec la laine teinte avant d'être filée sont généralement préférables, toutes choses égales d'ailleurs. Il est des draps, néanmoins, qui ne veulent être teints qu'en pièce, même après avoir été soumis au foulon : tels sont ceux de couleur écarlate, chamois, vert saxe, etc. Dans les autres couleurs, on ne teint en pièce que les draps qui présentent quelques défectuosités, ou qui sont de couleur claire passée de mode. Ordinairement, alors, on leur donne la couleur noire. Diverses améliorations dans les procédés de la teinture ont contribué à fixer et à répandre ce genre d'industrie à Elbeuf. Quelques-unes sont dues à M. *Capplet*, qui les a importées d'Angleterre. On peut, sans s'écarter beaucoup de l'exactitude, prendre pour base des quantités de laine teintes en cette ville, les quantités de draps qui s'y fabriquent annuellement, c'est-à-dire quarante-cinq à cinquante mille pièces, comme je l'ai remarqué page 28 de ce livre. (1)

---

(1) MM. Victor Grandin ont expédié, depuis quelques années, pour la Chine et le Chili, des draps dont la valeur peut s'élever à plusieurs millions.

Digitized by Google

La fabrique d'Elbeuf se trouvait déjà dans l'état le plus florissant, sous le règne de Louis XIV, et le ministère de Colbert; mais la révocation de l'édit de Nantes vint suspendre le cours de sa prospérité. Beaucoup de fabricans allèrent porter leur industrie et leurs capitaux à Leyde, à Londres et à Leicester. Cette prospérité reparut entre les années 1720 et 1780. Il ne paraît pas d'ailleurs que les événemens de la révolution aient influé avantageusement sur les manufactures d'Elbeuf. Noël de la Morinière, qui avait pris à cet égard des renseignemens particuliers, assure que le commerce d'Elbeuf a plutôt décliné qu'il ne s'est amélioré, à cette époque. C'est de nos jours que cette ville a montré tout ce que peuvent, réunis, l'application soutenue au travail, la sagesse des opérations, une volonté forte de réussir. Aussi voit-elle sa population s'accroître avec rapidité, son enceinte s'agrandir, de nouvelles et vastes constructions s'élever dans son sein. Le temps n'est pas éloigné, peut-être, où Elbeuf dominera toutes les réputations manufacturières, fera taire toutes les rivalités industrielles.

Cette ville comprend deux paroisses, par conséquent deux églises : Saint-Étienne et Saint-Jean-Baptiste. La première est située sur une plate-forme exhaussée, vers l'une des extrémités de la ville, du côté d'Orival : elle se compose d'un chœur, d'une nef et de deux collatéraux. Les piliers de séparation sont de forme octogone, et surmontés d'une couronne ducale. La voûte du chœur est ornée de

Digitized by Google

culs-de-lampe. Dans la chapelle de la Vierge, située au fond du collatéral gauche, en regardant le maître-autel, on a pratiqué un faux jour qui produit, sur les ornemens dorés environnans, un effet de lumière tout-à-fait mystérieux. A l'extrémité inférieure de ce même collatéral, est un saint-sépulcre. Parallèlement à la chapelle de la vierge, dans le collatéral opposé, est une chapelle surmontée d'une immense couronne.

Les vitraux de Saint-Étienne sont fort beaux. On y remarque l'arbre de *Jessé*, ou la généalogie de la Sainte-Vierge; au bas est cette inscription : *L'an* 1523, *Pierre Grisel et Marion sa femme ont donné cette verrière*. Sur un autre est représentée la vie de saint Jean-Baptiste ; il porte la date de 1309. Un troisième offre des traits de la vie de saint Roch, patron des tisseurs ; on y voit deux ouvriers travaillant ensemble sur un métier, et un autre faisant tourner l'ourdissoir. Le plus brillant de tous ces vitraux est placé au-dessus du maître-autel ; il représente le martyre et la sépulture du patron de la paroisse.

L'église *Saint-Jean*, située dans la rue qui conduit au port, est plus vaste, mais moins ancienne que l'autre. Elle offre, d'ailleurs, à peu près la même distribution. Derrière le maître-autel, à l'extrémité du chœur, sont aussi ménagés des effets de lumière très remarquables. Parmi différens vitraux assez curieux, de cette église, il faut en noter un donné par le corps des drapiers de la ville, vers 1466. On trouve représentée, dans le couron-

Digitized by Google

nement de la verrière, une *force* à tondre les draps, flanquée de deux *croisées de chardons* qu'on emploie à les apprêter. Ce vitrail, et celui de Saint-Étienne qui offre des attributs de même nature, prouvent qu'on s'est trompé de beaucoup en ne faisant remonter l'origine de la fabrique d'Elbeuf qu'au ministère de Colbert. C'est qu'on a confondu l'époque de cette origine avec les réglemens donnés par ce ministre en 1667.

Je ne crois pouvoir mieux terminer mon article sur Elbeuf qu'en reproduisant ici les expressions du savant Le Pecq de la Clôture; et comme les mœurs fondamentales d'un peuple ne changent pas brusquement dans l'intervalle de quelques années, il résulte que le tableau tracé à la fin du XVIII[e] siècle peut et doit convenir pour le commencement du XIX[e].

« Le peuple d'Elbeuf est laborieux, actif, obligeant, sobre, entièrement occupé aux différens travaux des fabriques. Les habitans sont fort intelligens dans le commerce, et n'ont entre eux qu'une sorte de rivalité, celle de mieux faire, la plus capable d'exciter leur émulation. Ils sont honnêtes, généreux avec les étrangers; plus économes peut-être dans leur intérieur. Les femmes y partagent ordinairement les soins de la fabrique. On y voit régner l'union dans les familles, et cette vraie sollicitude qui fait partager également les peines et les plaisirs du ménage. La fidélité parmi les époux, la tendresse des pères, le respect filial et l'intimité

Digitized by Google

domestique, sont des qualités qui semblent réservées à cette ville heureuse, qui m'a vu souvent témoin et admirateur de ces antiques vertus. »

La ville d'Elbeuf possède, depuis 1829, un tribunal de commerce.

Le Château-Gaillard.

Quoique le Château-Gaillard ne soit point situé dans le département de la Seine-Inférieure, nous sommes trop près des ruines de cette forteresse, pour ne pas y conduire le voyageur. Du haut de cette majestueuse éminence, il pourra méditer tout ensemble sur les querelles des rois, la fragilité de nos monumens, et l'impérissable durée de ceux qu'éleva la nature.

Andely ne pourra être fortifié (1). Tel est l'article 18 du traité passé entre Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, au mois de janvier 1196. Article clair, précis, sur le sens duquel il était impossible de se méprendre. Peu d'années après, néanmoins, Richard fit construire, dans une île de la Seine, auprès du bourg d'Andely, une forteresse redoutable; puis, sur la rive droite du fleuve, une jolie ville dans un lieu très fortifié. Des tours,

(1) *Andeliacum non poterit infortiari.* Rigordus, *De gestis Philippi Augusti, apud dom Bouquet*, t. 17, p. 45.

Digitized by Google

en pierres et en bois, furent distribuées à l'entrée et autour de la ville. Tout près de là s'élevait une roche immense sur laquelle Richard fit construire une citadelle, qu'il environna de hautes murailles et de fossés profonds taillés dans le roc vif. Ces fossés étaient eux-mêmes défendus par des tours et des murs, que protégeait encore une troisième ligne de défense. Il nomma cette forteresse *Gaillard*, expression, dit *Guillaume-le-Breton*, qui en français rappelle l'idée de *pétulance* (1). On a cherché à expliquer ce mot de *Gaillard* en disant que Richard avait ainsi nommé sa forteresse pour faire entendre qu'il bravait désormais toutes les attaques de ce côté. L'historien que je suis ici ne le dit pas. Il écrivait cependant *de visu ;* et il serait peut-être plus naturel de penser que le roi d'Angleterre n'adopta ce nom de *Gaillard*, qu'au souvenir d'une autre forteresse qu'il venait de faire élever, tout près de là, à *Port-Joie* (*Portus Gaudii*).

Richard-Cœur-de Lion étant mort, Jean-sans-Terre lui succéda, en violation des droits de son neveu Arthur, qu'il assassina dans la tour de Rouen. Ce fut pour punir, ou du moins sous le prétexte de punir le meurtrier, que Philippe-Auguste entreprit la conquête de la Normandie, assiégea les places

---

(1) *Totamque munitionem illam vocavit* Gaillardum, *quod sonat in gallico* petulantiam.

Digitized by Google

fortes qui en défendaient l'entrée, notamment le *Château-Gaillard.*

Le roi de France s'empara d'abord, non sans peine, du fort construit dans l'île, et mit sans délai le siége devant la citadelle de la roche. Cet événement appartient à l'an 1203.

Des engagemens avaient lieu tous les jours entre les assiégés et les assiégeans, non que ceux-ci livrassent des assauts : l'escarpement et la hauteur du château ne le permettaient pas ; mais les Anglo-Normands, *tanquam viri probi et bellicosi*, dit notre historien, descendaient fréquemment dans la plaine, et livraient bataille à l'ennemi.

Jugeant le lieu inexpugnable, Philippe résolut d'enfermer la garnison, et de la réduire par la famine. Il fit creuser un double rang de fossés, de 200 pieds de largeur, et fortifier les vallées naturelles qui entouraient le château. A ce moyen, toute sortie fut interdite aux assiégés. Les vivres commencèrent bientôt à leur manquer. Roger de Lascy, gouverneur du fort pour le roi Jean, renvoya à plusieurs reprises un grand nombre de bouches inutiles. Philippe laissa d'abord passer ces malheureux, mais ordonna, pour l'avenir, de repousser ceux qui se présenteraient. La disette de vivres se faisant sentir chaque jour davantage, Roger expulsa encore des vieillards, des femmes et des enfans, au nombre de plus de quatre cents. L'armée française les reçut à coups de traits ; ils voulurent rentrer au château, l'accès leur en fut

Digitized by Google

impitoyablement refusé. Ils traînèrent pendant trois mois une vie misérable dans les fossés, n'ayant pour toute nourriture que de l'herbe et de l'eau. Tel était le désespoir où la faim avait réduit ces infortunés, qu'une femme étant accouchée parmi eux, ils dévorèrent aussitôt son enfant! Philippe, touché de compassion, sauva ceux qui vivaient encore.

Cependant la garnison tenait ferme; les fossés n'étaient encore remplis qu'à moitié. Les Français placèrent des échelles, par lesquelles ils descendirent en se couvrant de leurs boucliers. Ils dressèrent ensuite leurs échelles de l'autre côté du fossé, et montèrent jusqu'au pied d'une grande tour placée dans l'angle de deux murailles. Aussitôt, et à l'abri de leurs boucliers, ils se mirent à saper les fondations de cette tour. Ils eurent bientôt pratiqué une ouverture où il leur fut possible de se loger. Creusant ensuite le mur à droite et à gauche, ils le soutinrent avec des étais de bois, auxquels ils mirent le feu en se retirant. La tour, perdant ce dernier appui, s'écroula tout à coup, combla le fossé, et livra ainsi le premier retranchement aux Français, qui s'emparèrent ensuite du second, et enfin de la citadelle même, comme on va le voir.

Le roi Jean avait construit une chapelle très élevée, hors des murs (1). Elle avait une fenêtre

(1) Guillaume-le-Breton ajoute que cette chapelle tenait

Digitized by Google

du côté de l'orient. Pierre de Bogis (1), suivi de quelques hommes déterminés, parvint à cette fenêtre, en montant sur les épaules de ses compagnons. Entré dans la chapelle, il tendit à ceux-ci une corde qui leur tint lieu d'échelle. Informés de l'événement, les assiégés mirent le feu aux retranchemens voisins, et se retirèrent dans le donjon. Mais ils avaient ainsi frayé un chemin aux mineurs français, qui sapèrent la dernière muraille, la firent tomber, et se précipitèrent dans le fort, que Philippe, aussitôt après, répara de tous points.

Cent dix ans après cet événement, le Château-Gaillard reçut Marguerite, épouse de Louis X; et Blanche, épouse de Charles-le-Bel, toutes deux accusées et déclarées coupables d'adultère. La première y fut étranglée par ordre de son mari; la seconde alla finir ses jours dans l'abbaye de Maubuisson. Philippe et Gautier d'Aulnoy, leurs complices, subirent un supplice épouvantable, dont je ne pourrais même pas consigner ici tous les détails.

David Bruce, roi d'Écosse, habita le Château-

---

aux murs par les *latrines*, ce qui paraissait contraire à la religion : *Capellam..... ipsis muris contiguam juxta foricas : quodquidem religioni contrarium videbatur.*

(1) C'est-à-dire *camard*. Voyez le *Glossaire de Ducange*, au mot *Bogis*. — *Petrus Bogis, quem a brevitate nasi lusoriè tali nomine vocabamus,* dit Guillaume-le-Breton.

Digitized by Google

Gaillard, quand il vint chercher un asile en France, en 1334.

En 1356, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, y fut enfermé par ordre du roi Jean.

En 1419, cette forteresse retourna aux Anglais, avec toute la Normandie, jusqu'au moment où la Normandie redevint française, en 1449.

La démolition de ce château fut résolue en 1603, par Henri IV, qui donna une partie des démolitions aux Pénitens d'Andely; sept ans plus tard, ces religieux obtinrent de Louis XIII de nouveaux matériaux provenant de cette démolition.

Tout mutilé qu'il soit, le Château-Gaillard offre un attrait puissant, et par les traditions qu'il rappelle, et par les débris qui en restent. A la vue de cette citadelle démantelée, dont les ruines couronnent encore majestueusement la montagne; de ce précipice épouvantable formé par l'escarpement de la roche du côté de la Seine; de ces fossés larges et profonds toujours subsistans; au souvenir de ces tours élevées, de ces murailles épaisses qui en défendaient autrefois les approches, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'immensité de ces fortifications, de l'audace des Francais à les assaillir, ou de leur valeur à en triompher. (1)

---

(1) M. A. Deville vient de publier l'*Histoire du Château-Gaillard*. Je ne saurais trop inviter les amis de l'histoire et des arts, à se procurer ce magnifique ouvrage.

Digitized by Google

Que le peintre s'arrête aussi dans les ruines du Château-Gaillard. De ces hauteurs immenses, il découvrira, du côté de l'est, l'humble hameau de Villers, et il saluera la patrie du Poussin (1). Heureux moi-même de terminer cet opuscule par un hommage rendu au génie d'un illustre compatriote !

---

(1) Nicolas Poussin n'est pas né aux Andelys, comme le disent les dictionnaires biographiques, mais bien à Villers, près les Andelys.

FIN.

22 DE60

Digitized by Google


BRITISH MUSEUM

TABLEAU

DES MONUMENS ET ENDROITS LES PLUS REMARQUABLES DE LA VILLE DE ROUEN, DIVISÉS EN CINQ PROMENADES, POUR EN FACILITER LA VISITE AUX ÉTRANGERS.

La première, au sud-ouest.

Théâtre des Arts.
Ancien Bureau des Finances.
Palais de Justice.
Tour et Voûte de la Grosse-Horloge.
Deux anciennes Maisons en bois, Grande-Rue, nos 115 et 129.
Église de Saint-Vincent.
Église de Saint-Éloi.
Place de la Pucelle d'Orléans.
Hôtel du Bourgtheroulde.
Vieux-Marché.
Maison du grand Corneille.
Hôtel de la Préfecture.
Hôtel-Dieu.
Église de la Madeleine.
Champ de Foire.
Avenue du Mont-Riboudet.
La Douane.
Les Consuls.

La deuxième, au nord-ouest.

Église de Saint-Godard.
Ancienne Église de Saint-Laurent.
Tour du Donjon.
Église de Saint-Romain.
Les boulevards.
Tour Bigot.
Église de Saint-Patrice.
Maison de Fontenelle.
Ancienne Maison en pierre, rue Étoupée, n° 4.
Église et Crypte de Saint-Gervais.

La troisième, au nord-est.

Fontaine de la Crosse.
Église de Saint-Ouen.
Hôtel-de-Ville.
Muséum.

Digitized by Google

Bibliothéque publique.
Jardin de Saint-Ouen.
Église de Saint-Nicaise.
Collége.
École Saint-Louis.
Sainte-Marie.
Boulingrin.
Cimetière monumental.
La Visitation.
Fontaine de la Croix-de-Pierre.
Église de Saint-Hilaire.

La quatrième, au sud-est.

Fontaine Lisieux.
Les Halles.
Monument dit de Saint-Romain.
Église de Saint-Maclou.
Cathédrale et Archevêché.
Ancienne Maison en pierre, rue Saint-Romain, n° 80.
Ancienne Chambre des Comptes, rue des Carmes.
Ancienne Abbaye de Saint-Amand
Église de Saint-Vivien.
Rivière de Robec.
Prison de Bicêtre.
La Maréquerie, Eaux minérales.
Hospiee général et Église.
Rivière d'Aubette.
Montagne de Sainte-Catherine.
Église de Saint-Paul.
Cours Dauphin.
Caserne Martainville.
Jardin des Plantes.

La cinquième, au midi, faubourg Saint-Sever.

Les Quais.
Les Ponts.
Caserne Saint-Sever.
Ancienne Église des Emmurées.
Église de Saint-Sever.
Caserne Bonne-Nouvelle.
St-Yon, hospice des Aliénés.
Ancien Prieuré de Saint-Julien et Chartreux.
Trianon.
Grammont.
Grand Cours.

22 DE60

Digitized by Google

BUREAUX DES DILIGENCES.

Rue du Bec, pour Paris, le Havre, Dieppe, Neufchâtel, Bernay, Caudebec, Pont-Audemer, Lisieux, Caen et toute la Basse-Normandie.

Grande-Rue, Paris (route par Vernon), le Havre, Dieppe, Beauvais, Gournay, Orléans.

Rue des Carmes, Paris, Darnétal.

Place des Carmes, Paris, le Havre, Elbeuf, Caen, Dieppe.

Rue Thouret, Paris, le Havre (par Lillebonne).

Rue de Fontenelle (Poste royale), Amiens.

Rue de la Savonnèrie, Évreux, Louviers, Elbeuf, le Neufbourg, Dreux, Nonancourt, Verneuil, Laigle.

BATEAUX A VAPEUR ET VOILIERS.

Elbeuf, *quai du Grand-Cours.*

La Bouille, *quai du Havre, vis-à-vis la rue Saint-Éloi.*

Le Havre, *quai du Havre, vis-à-vis la rue d'Harcourt.*

POSTES.

Poste aux Lettres, *place des Carmes.*

Poste aux Chevaux, *rue de Fontenelle*, n° 20.

Digitized by Google

HOTELS.

Hôtel de l'Europe, *place du Marché-Neuf.*
Hôtel de France, *rue des Carmes.*
Hôtel Vatel, *même rue.*
Hôtel (grand) de Rouen, *quai d'Harcourt.*
Hôtel (grand) de Bourgogne, *Grande-Rue.*
Hôtel du Midi, *rue des Charrettes.*
Hôtel de Lyon, *rue Grand-Pont.*
Hôtel de la Pomme de Pin, *rue Saint-Jean.*
Hôtel de Paris, *rue de la Savonnerie.*
Hôtel Sevin, *rue des Fossés-Louis VIII.*
Hôtel de l'Univers, *rue des Charrettes.*
Hôtel des Vélocifères, *rue du Bec.*

BAINS PUBLICS.

Bains Thillard, *rue de la Comédie.*
Bains Corneille, *boulevard Cauchoise.*
Bains Mandarins, *quai aux Meules.*
Bains du Pont-Neuf, *île Lacroix, près le Pont,*
Bains Duchemin, *même île.*

22 DE60

Digitized by Google

OUVRAGES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE NORMANDIE.

Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure, 1823; 2 vol. in-8°. . . . . 9 fr.

Archives annuelles de la Normandie, historiques, monumentales, littéraires et statistiques, publiées par Louis Du Bois; 2 v. in-8°, fig. 12 f.

Asselin (Aug.) Détails historiques sur l'ancien port de Cherbourg; in-8°. 1 f. 50 c.

Basselin (Olivier.) Vaux-de-Vire, édition publiée avec notes, par Louis Du Bois; in-8°. . . . . 7 fr.

Caillebotte. Essai sur l'histoire et les antiquités de la ville et arrondissement de Domfront; in-18. 1 f 25

Capefigue. Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules; in-8°. . . . . 6 f.

Constitution (de la) du duché ou état souverain de Normandie; (par De la Foy) 1789; in-8°. . . 5 fr.

De Jolimont. Description des monumens du Calvados. Caen; in-4°, fig. . . . 30 f.

De la Frenaye. Nouvelle histoire de Normandie, enrichie de nouveaux détails sur Guillaume-le-Conquérant; in-8°, portr. . . 5 f.

De la Quérière. Description historique des maisons de Rouen les plus remarquables; in-8°, fig. . . . 10 f.

De la Rue. Essais historiques sur la ville de Caen et son

Digitized by Google

arrondissement; 2 vol. in-8o, fig.. .... 20 fr.

De Maurey d'Orville. Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Séez; in-8°. 6 f.

Depping. Histoire des expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France au Xe siècle; 2 vol. in-8o... 12 f.

Deshayes. Histoire de l'abbaye royale de Jumiéges; in-8o, fig.......... 6 f.

De St-Amand. Lettres d'un Voyageur à l'embouchure de la Seine; in-8o, fig. 5 f.

Deville (Achille). Essai sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville près Rouen; grand in-4o, fig................ 15 f.

— Histoire du Château-Gaillard, et du siége qu'il soutint contre Philippe-Auguste en 1203 et 1204; grand in-4o, fig... 18 f.

Dibdin. Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en Normandie, trad. de l'anglais par Th. Licquet; 2 vol. in-8o, fig............... 20 f.

Du Bois (Louis). Résumé de l'histoire de Normandie; in-18.............. 2 f.

— Itinéraire de la Normandie; 2 part. in-8o, fig................ 10 f.

Ducarel. Antiquités Anglo-Normandes, traduites de l'anglais par Lechaudé-d'Anisy; 6 part. in-8o, fig................ 30 f.

Dumesnil. Chroniques Neustriennes, ou Précis de l'histoire de Normandie; in-8o............... 6 f.

Duplessis (Dom Toussaint). Description géographique et historique de la Haute-Normandie; 2 vol. in-4o, rel................ 18 f.

Estancelin. Dissertation sur les découvertes faites par les navigateurs dieppois; in-8o........... 1 f 25.

— Histoire des comtes d'Eu; in-8o, fig.... 6 f.

Farin. Histoire de la ville

Digitized by Google

de Rouen, 1668; 3 vol. pet in-12. . . . . 24 f.
— Idem, 1731; 2 vol. in-4°, plan. . . . . 18 f.
— Idem, 1731; 6 vol. in-12, plan. . . . . 18 f.
— La Normandie chrétienne, 1659; in-4°, fig. . . . . 9 f.

FERET. Notice sur Dieppe, Arques et quelques monumens circonvoisins; in-8°, fig. . . . . 6 f.
— Dieppe en 1826; in-12. 3 f.

GALERON. Histoire et description de Falaise; in-8°, fig. . . . . 3 f.

GILBERT. Description historique de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Rouen; in-8°, fig. 2 f. 50
— Description historique de l'église de Saint-Ouen de Rouen; grand in-8°, fig. . . . . 6 f.

GOUBE. Histoire du Duché de Normandie; 3 vol. in-8°, fig. . . . . 18 f.

GUILBERT. Mémoires biographiques et littéraires des grands hommes du département de la Seine-Inférieure; 2 vol. in-8°.. 6 f.

GUILLAUME DE JUMIÉGES. Histoire des Ducs de Normandie; suivie de la vie de Guillaume-le-Conquérant, par Guillaume de Poitiers; in-8°. . . . . 6 f.

HERMANT. Histoire du Diocèse de Bayeux, 1705; in-4°. . . . . 7 f.

HOUSSAYE (De Noual de la). Voyage au Mont Saint-Michel, au Mont Dol et à la Roche aux Fées; in-18. . . . . 1 f 50.

JOUY. L'Hermite en province (Normandie); 2 vol. in-12, fig. . . . . 7 f. 50.

LANGEVIN. Recherches historiques sur Falaise; in-12. 3f.

LANGLOIS (E.-H.). Notice sur l'incendie de la Cathédrale de Rouen; in-8°, fig.. 6 f.
— Notice sur le tombeau des énervés de Jumiéges, et sur quelques décorations singulières des églises de cette abbaye; in-8°, fig. 4 f.

Digitized by Google

— Essai sur la peinture sur verre et sur quelques vitraux remarquables des églises de Rouen; in-8o, fig.... 7 f.

— Essai sur l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Wandrille, et sur plusieurs autres monumens des environs; in-8°, fig. 10 f.

Le Brasseur. Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Évreux, 1722; in-4°. fig................ 10 f.

Lecarpentier. Itinéraire de Rouen, ou Guide des voyageurs dans cette ville et ses environs; in-12 ..... 3 f.

Legros. Précis historique sur la ville du Havre; in-16. 1 f.

Lesguilliez. Lettres sur la ville de Rouen, ou précis de son Histoire topographique, civile, ecclésiastique et politique; in-8o. 7 f.

Licquet. Rouen, précis de son histoire, son commerce, son industrie, ses monumens, etc, suivi de notices sur les endroits les plus remarquables de ses environs; in-12, avec un plan........... 3 f. 50

— Idem; in-8°...... 6 f.

— Idem; in-4°..... 10 f.

— Recherches sur l'histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon; in-8°...... 2 f.

Masson de St-Amand. Essais historiques et anecdotiques sur l'ancien comté, les comtes et la ville d'Évreux; 2 vol. in-8°.. 6 f.

Mathilde; voyage en Normandie au XIIe siècle; in-12 .... 2 f. 50

Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie; 2 vol. in-8° et atlas, année 1824......... 15 f.

— Idem, années 1825 et 1826; 2 vol. in-8° et atlas.............. 18 f.

— Idem, années 1827 et 1828; 2 vol. in-8° et atlas. .... 18 f.

Morlent. Le Havre ancien et moderne, et ses environs; 2 vol. in-12, fig. 7 f.

Digitized by Google

— Guide du voyageur au Havre ; in-12, fig... 3 f.

— Voyage historique et pittoresque sur la Seine, du Havre à Rouen, par les bateaux à vapeur; in-18, avec une carte.... 1 f. 50.

NOEL. Essais sur le département de la Seine-Inférieure; 2 part. in-8°........ 7 f.

ODOLANT DESNOS. Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs ; 2 vol. in-8°, fig................ 15 f.

ORDERIC-VITAL. Histoire de Normandie, publiée pour la première fois en français, par M. Guizot; 4 v. in-8°............. 24 f.

PERIAUX. Dictionnaire indicateur des rues et places de Rouen; in-12. .. 5 f.

PINEL. Essais archéologiques, historiques et physiques sur les environs du Havre ; in-8°.............. 2 f.

PLUQUET. Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, poète normand du XII[e] siècle; suivie de citations extraites de ses ouvrages, pour servir à l'histoire de Normandie ; grand in-8°, fig.. .. 4 f.

— Essai historique sur la ville de Bayeux et son arrondissement; in-8°, 6 f.

POMMERAYE. Histoire de la Cathédrale de Rouen, 1686; in-4°............... 6 f.

— Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen; des abbayes de S[te]-Catherine-du-Mont, et de Saint-Amand, à Rouen, 1662; in-f., fig............ 20 f.

— Histoire des archevêques de Rouen, 1667.; in-f., port................. 6 f.

RAYNOUARD. Observations philologiques et grammaticales sur le Roman de Rou, et sur quelques règles de la langue des Trouvères au XII[e] siècle. *Dans le même volume :* Supplément aux notes historiques sur le Roman de Rou, par M. Auguste Le Prevost; in-8°. 3 f. 50

Digitized by Google

REVER. Mémoire sur les ruines de Lillebonne; in-8°, fig............... 3 f.

— Voyage des élèves du pensionnat de l'Ecole centrale de l'Eure, dans la partie occidentale du département, pendant les vacances de l'an VIII; in-8°, fig.......... 3 f. 50.

— Mémoire sur les ruines du vieil Evreux; in-8°, fig................. 6 f.

SERVIN. Histoire de la ville de Rouen; suivie d'un essai sur la Normandie littéraire; 2 v. in-12, rel. 6 f.

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DE ROUEN; année 1828; in-8°, fig............ 5 f.

THIERRY (Au.) Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands; 4 vol. in-8° et atlas....... 28 f.

THIESSÉ (Léon). Résumé de l'histoire du duché de Normandie; in-8°.... 2 f. 50.

VOYAGE de Louis XVI dans sa province de Normandie; in-12............ 2 f. 50.

WACE (Robert). Le Roman de Rou et des Ducs de Normandie, publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, avec des notes pour servir à l'intelligence du texte; par F. Pluquet; 2 v. in-8°, fig................ 20 f.

Presque tous ces ouvrages se trouvent chez Édouard FRÈRE, Libraire, vis-à-vis le Pont de Bateaux, à Rouen.

22 DE60

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

22 DE60

FIN.

Digitized by Google

ROUEN;

PRÉCIS DE SON HISTOIRE,

SON COMMERCE,

SON INDUSTRIE, SES MANUFACTURES, SES MONUMENS:

GUIDE NÉCESSAIRE

POUR BIEN CONNAÎTRE

Cette Capitale de la Normandie;

SUIVI

DE NOTICES SUR DIEPPE, ELBEUF, LE HAVRE, BOLBEC, TANCARVILLE, LILLEBONNE, CAUDEBEC, SAINT-WANDRILLE, JUMIÉGES ET LES ENDROITS LES PLUS REMARQUABLES DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE;

PAR THÉOD. LICQUET,

Membre de l'Académie royale de Rouen et de la Société des Antiquaires de Normandie.

Deuxième Édition.

ROUEN,

ÉDOUARD FRÈRE, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE,

SUR LE PORT, Nº 45.

1831.

IMPRIMÉ CHEZ N. PERIAUX, RUE DE LA VICOMTÉ, Nº 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Roman de Rou et des ducs de Normandie, par Robert Wace, poète normand du XIIe siècle; 2 vol. in-8o, fig. . . . . 20 fr.

Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, par Fr. Pluquet; grand in-8o, fig. . . . . 4 fr.

Essai sur la peinture sur verre, par E.-H. Langlois; in-8o, fig. . . . . 5 fr.



Histoire du Chateau-Gaillard et du siége qu'il soutint contre Philippe-Auguste, en 1203 et 1204, par A. Deville; grand in-4o, fig. . . . . 18 fr.

Voyage historique et pittoresque du Havre a Rouen, sur la Seine, en bateau à vapeur, par Morlent; in-18, fig. . . . . 1 fr. 50.

Soirées Littéraires, ou Cours de littérature à l'usage des gens du monde, par Ch. Durand; 2 vol. in-8o. . . . 9 fr.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BOUN
1923

Digitized by Google


Digitized by Google